No 40792 146

GIVEN BY
GODFREY MICHAEL HYAMS,
JULY 10, 1899.

LETTRES

SUR LES PEINTURES, SCULPTURES ET GRAVURES DE MRS. DE L'ACADÉMIE ROYALE,

EXPOSÉES AU SALLON DU LOUVRE

DEPUIS MDCCLXVII JUSQU'EN MDCCLXXIX.

COMMENCÉES *par feu* M. DE BACHAUMONT, *Auteur des Mémoires Secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres en France, &c. &c. & depuis sa mort continuées par un Homme de Lettres célebre.*

Cuncti adsint, meritæque expectent præmia palmæ.
VIRG. ÆN. V. v. 70.

A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.
MDCCLXXX.

GIFT OF
GODFREY MICHAEL HYAMS,
JULY 10, 1899.
A

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS.

Il seroit, sans doute, à souhaiter que feu M. de Bachaumont eût commencé plutôt à écrire en détail ses réflexions sur l'exposition des Tableaux, Sculptures, &c. qui a lieu au Louvre, & dont on ne trouve que peu de chose dans ses *Mémoires Secrets*, &c. jusqu'en 1767, où il prit le parti de rendre compte du Sallon de cette année, à un de ses amis absent; méthode qu'il a conservée depuis. On ne peut que présumer d'un grand poids en cette matiere les jugemens de l'Auteur de l'*Essai sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture*, qui le fit regarder dans le tems par les Gens de Lettres & les Artistes comme un Philosophe d'un goût éclairé, sûr & exquis. Il est plus fâcheux encore que sa mort ait laissé son travail interrompu & nous ait obligé d'emprunter pour la continuation le secours d'un autre amateur.

Quoi qu'il en ſoit, dans cette période d'une révolution des Arts dont il s'agit d'environ douze années, il y en a aſſez pour apprécier leur état actuel & connoître tous les Maîtres, qui aujourd'hui illuſtrent la France & en font la gloire & la ſplendeur.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE *recherche qu'on ait faite dans les papiers de feu M.* de Bachaumont, *voici tout ce qu'on a trouvé concernant l'exposition des Peintures, Sculptures & Gravures, au Sallon du Louvre, depuis son origine. Il est fâcheux, sans doute, qu'on n'ait pu recueillir plus de matériaux propres à completter une espece de Cours de ces divers Arts en faveur des Eleves & des Amateurs. Cependant, comme les Lettres qu'on donne au Public, commençant en* 1767, *& continuées jusqu'en* 1779, *embrassent l'époque de douze années, c'en est assez pour constater leur état actuel en France, & pour apprécier le dégré de réputation que mérite notre Ecole.*

Il est inutile d'observer que les dernieres Lettres ne sont point de l'homme de goût que

Génevieve des ardens à Saint *Roch*. Le sujet est un miracle de cette Sainte. „ L'an 1129, „ sous le regne de *Louis VI*, un feu du ciel „ tomba sur la ville de *Paris*, & dévorant les „ entrailles de presque tous les habitans, leur „ faisoit éprouver la mort la plus cruelle: par „ l'interceſſion de Sainte *Génevieve*, ce fléau „ cessa tout-à-coup."

Le Peintre, en homme de génie, a choisi non l'instant du miracle, ce qui ne prêtoit rien à l'imagination, mais celui où il va s'opérer. Le devant du Tableau représente toutes les horreurs du mal qui dévore les *Parisiens*. Un de ces malheureux se déchire les entrailles d'une main, & de l'autre invoque le ciel. Tous ses muscles sont en contraction; chaque partie de son corps paroît souffrir. Il y a dans cette figure une fierté de pinceau, une vigueur de coloris dignes de l'antique. Il est soutenu par un homme qui le console, le soulage, & la douleur tranquille de cet ami fait un contraste admirable avec le désespoir de l'autre. A côté est une femme qui vient d'expirer: un petit enfant la regarde & témoigne son effroi de trouver sa mere morte. Des pieds de mort qui paroissent sortir d'un caveau, occupent un des coins du premier plan. Ils indiquent le désordre de ces tems de calamité. Un cadavre renversé, jetté par une fenêtre y pend encore. Sa position inanimée le

caractériſe & le ton de couleur déſigne une chair déjà en putréfaction. Des monceaux de morts & de mourans dans le lointain, prêtent à l'imagination & laiſſent entrevoir tout ce qu'on peut rendre dans un eſpace circonſcrit. Le milieu de cette belle compoſition eſt occupé par une Princeſſe. On la reconnoît à la magnificence de ſes vêtemens, quoique déchirés; à ſes femmes qui l'entourent. Sa beauté eſt flétrie par la douleur: elle préſente à la Sainte deux enfans, dont l'un n'a preſque plus rien d'humain, par les horribles convulſions qu'il éprouve. A la gauche du tableau & dans le haut brille une Gloire. Sainte *Géneviève* en ſort avec les attributs qui la caractériſent: des Eſprits céleſtes l'entourent, & ſes yeux dirigés vers l'Empirée, annoncent ſes prieres à Dieu pour la conſervation du peuple auquel elle s'intéreſſe. Nouveau trait de génie: ce n'eſt point par la Sainte que M. Doyen fait opérer le miracle; elle n'eſt que médiatrice. Je paſſe différens autres détails pour n'être pas trop long.

Rien de médiocre dans cette Peinture, Monſieur; la compoſition eſt pleine de génie & de chaleur, l'ordonnance ſublime; tous les tons de couleur y ſont employés à propos. Je n'en ai entendu faire qu'une critique. On prétend qu'il pêche contre l'unité; que cette belle femme au milieu du Tableau eſt plus propre

à exciter des desirs, qu'à soutenir l'horreur que doit inspirer la représentation d'un tel fléau : mais la douleur dont est pénétrée cette Princesse, s'accorde avec tous les sentimens qu'inspire le reste du spectacle. D'ailleurs, elle fait grouppe avec ses deux enfans cruellement atteints du mal général. Cette figure rentre donc dans l'ensemble de ce poëme pittoresque. Il n'est pas nécessaire que le peuple entier soit pestiféré: il suffit que tout prenne part à l'action, & c'est ce qui arrive. En un mot, cette vaste machine est l'ouvrage d'une imagination aussi chaude que bien ordonnée.

M. *Vien* a travaillé à un autre Tableau, qui sert de pendant à celui-là, & est destiné aussi à décorer une Chapelle de Saint-*Roch*. Mais qu'il est différent pour le génie! Il représente *Saint Denis* prêchant la foi en *France*. L'Apôtre est élevé sur les marches d'un temple. Ses disciples sont derriere lui. Des grouppes d'auditeurs répandus sur différens plans rempliſſent le reste de cette composition. Nul intérêt dans l'ouvrage, absolument vuide d'action. L'auteur auroit pu jetter plus de chaleur dans la tête du Saint. Elle est vénérable. Sa figure est noble: elle annonce de la douceur: Il y regne quelque chose de persuasif, mais elle manque de cet enthousiasme, vrai caractere du Martyr Prédicant. D'ailleurs, aucune

imagination, & voilà, Monsieur, la différence du Génie. M. *Doyen* a eu le choix des deux sujets; il sentoit toute l'aridité de celui-ci; il l'avoit pourtant médité. Voici comme il en auroit tiré parti. Il auroit figuré les Payens en désordre, brisant leurs Idoles à la voix de l'Apôtre. Jugez du mouvement, de la vigueur dont cette idée animoit tout un peuple! Quelle variété succédoit à la monotonie que M. *Vien* n'a pu éviter dans cette scene tranquille, où l'on n'apperçoit presque que des bras en l'air! On voit avec regret échouer cet Artiste qui donnoit les plus belles espérances. Il manque de la premiere qualité du Peintre d'histoire, comme du vrai Poëte: il n'a point d'invention. Au reste, si son tableau ne frappe pas l'ignorant par ces serremens de cœur, par ces passions vives & rapides qu'excite l'ouvrage d'un auteur enthousiaste, il a des parties que les connoisseurs admirent. Sa figure principale est bien détachée des autres grouppes. Malgré la multitude des personnages, nulle confusion; l'œil perce à travers toutes ces têtes, jusques dans le lointain: la scene est éclairée convenablement. Nulle figure qui ne soit finie & variée, autant que le peut permettre la position de l'auditeur. Beaucoup d'intelligence dans le clair obscur. En un mot, une grande & trop grande sagesse dans la distribution de l'ordonnance.

Son Tableau de Saint *Grégoire* Pape, eſt infiniment mieux goûté, parce que l'ouvrage eſt dans ſon genre, & n'exige aucune imagination. La majeſté de la tête, la belle poſition du corps, la magnificence des draperies, la richeſſe du coloris, méritent au Peintre des éloges de la part des Spectateurs froids, qui aiment plus à admirer qu'à être émus.

Un des plus vaſtes Tableaux du Sallon, mais qui n'eſt pas certainement un des meilleurs, eſt celui de M. *Hallé*. Il doit être placé dans la grande ſalle de l'hôtel de ville de *Paris*. Il a 14 pieds de large ſur 10 pieds de haut. C'eſt *Minerve*, qui annonce la paix à la ville de *Paris*, & conduit elle même cette Déeſſe. Elle tient une Corne d'abondance, en fait ſortir des fleurs qui ſe répandent ſur les Génies des Sciences & des Arts. La Ville de Paris eſt repréſentée par le Sénat municipal; & vous ſentez, Monſieur, combien l'allégorie doit être froide. Quel contraſte! Minerve vis-à-vis de Marchands de la rue St. Denis! Il regne d'ailleurs une reſſemblance entre l'enſemble de ce Tableau & celui de M. *Vien*, ſon voiſin, qui n'eſt point à l'avantage du premier. Toutes ces robes rouges ne prêtent gueres aux détails du pinceau. Le ſeul mérite de l'Auteur eſt d'avoir fait une Architecture noble & impoſante, d'avoir mis de l'ordre & de la netteté dans ſa compoſition, d'avoir bien dégradé ſes couleurs, d'avoir at-

trapé la reſſemblance des perſonnages. Quant à ſes Déeſſes, quelles Déeſſes ! Une *Paix* qui a l'air d'une fille d'Opéra & ne répand que des flocons de fleurs ! Pourquoi pas des fruits ? Eſt-ce défaut de jugement ? Eſt-ce une ſatyre ? Cet ouvrage, plus long que difficile, plutôt un aſſemblage de Portraits, qu'un vrai Tableau d'hiſtoire, ne fera point ſortir M. *Hallé* du rang des Peintres médiocres où il a toujours été.

M. *Du Rameau* offre trois grands morceaux, ſans compter pluſieurs autres petits, des deſſins, des eſquiſſes, &c. Le premier eſt *le triomphe de la Juſtice.* Il eſt de 10 pieds 8 pouces de haut ſur 14 pieds de large. Il doit être placé dans la chambre criminelle du Parlement de Rouen.

La *Juſtice*, traînée ſur ſon Char par des Licornes blanches, ſymbole de la pureté, couronne l'*Innocence* qui ſe jette entre ſes bras. La *Prudence*, la *Concorde*, la *Force*, la *Charité*, & la *Vigilance* l'accompagnent. Elle foule aux pieds la *Cruauté* & l'*Envie*, déſignées par le *Loup* & le *Serpent*, & brave les efforts de la *Fraude*, qui laiſſant tomber l'étendard de la rebellion, veut s'oppoſer à ſon paſſage.

L'autre eſt *le Martyre de Saint Cyr & de Sainte Juliette* & le dernier eſt *Saint François de Sales mourant*, dans *l'inſtant où il reçoit l'extrême-onction.* Ces deux, de 10 pieds

5 pouces de haut, sur 5 pieds de large, sont pour l'Eglise de Saint Cyr. Les trois Tableaux méritent des éloges : il y a de la chaleur dans l'allégorie du premier, quoique trop compliquée ; beaucoup d'expression dans le second ; de la sagesse & du sentiment dans le troisieme. En général, un pinceau blafard, des chairs plombées, nul coloris. Cet auteur prend souvent la roideur pour la force, la dureté pour l'énergie ; mais il a de l'imagination, & cette qualité rare & brillante compense bien des défauts.

Je suis les grands morceaux, Monsieur, & passe sous silence *Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers*, par M. *Parocel* ; le même sujet par M. *Brenet*, ainsi que *Jésus-Christ & la Samaritaine : Jésus-Christ ordonnant à ses Disciples de laisser approcher des enfans qu'on lui présente*, par M. *Lepicié : Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, conversant avec les Docteurs de la Loi*, par M. *Renon*. Enfin une *Flagellation*, par M. *de Beaufort*. Tous ces Peintres semblent s'être réunis pour dégrader la Divinité par un pinceau rien moins que divin. On ne peut donner une figure plus platte, plus ignoble à l'Homme-Dieu. Bien loin de s'élever par la majesté de leur sujet, ces Messieurs l'ont rétréci comme leur génie. C'est leur faire trop d'honneur que de les nommer !

Que dire d'un M. *Olivier*, qui va prendre

pour ſujet *le Maſſacre des Innocens*, déjà traité par un grand Maître ? C'eſt un de nos Poëtes Dramatiques qui refait *Guſtave* après *Piron*.

Que penſer de M. *Reſtout* le fils, qui nous repréſente *Diogene demandant l'aumône* à des êtres inſenſibles, telles que des pierres, des ſtatues ? La froideur du choix n'indique-t-elle pas celle du Peintre, trop bien démontrée dans ſes *plaiſirs d'Anacréon* ? Ce Poëte tient ſa coupe d'une main & ſa maîtreſſe de l'autre : la joie devroit pétiller dans ſes yeux, la volupté s'échapper de toutes les rides du viſage de ce Vieillard aimable. Point du tout : il a l'air d'un patient qu'on mene au ſupplice, ou plutôt, il n'y a ni action, ni ſentiment, ni expreſſion dans toute cette figure.

M. *Jollain*, Agréé auſſi, donne de plus grandes eſpérances. Son *Béliſaire* offre une compoſition bien ordonnée. Le petit enfant qui demande l'aumône pour ce grand homme, dans le casque du guerrier, eſt un trait de génie. Il ajoute à l'intérêt : les attitudes des perſonnages du tableau ſont variées, comme leur douleur. En un mot, on y trouve un Peintre qui penſe & qui invente. Son *Amour enchaîné par les Graces* fait ſourire l'imagination ; & ſi celles-ci ne ſont pas ſweltes, elles ont au moins une gaieté décente qui les caractériſe. Du reſte, les chairs ſont animées ; il y a de la vie dans ce tableau, des

touches larges & moëlleuſes, qui font honneur au pinceau de l'auteur, des contours qui annoncent un deſſin facile.

Je me réſerve, *Monſieur*, à vous parler du reſte des Tableaux dans une ſeconde Lettre. Ne croyez pas que je regarde comme inférieurs ceux que j'ai omis. J'ai ſuivi la grandeur des machines, & vous ai préſenté les objets à meſure qu'ils m'ont frappé par leur volume. J'ai peu loué, peut-être l'ai-je trop fait encore. Pourquoi nos grands Maîtres, les *Pierre*, les *Boucher*, les *Greuze*, ne ſe ſont-ils pas offerts à mon admiration? Pourquoi M. *Vanloo* d'Eſpagne ne nous a-t-il donné que des Portraits? Pourquoi M. *Fragonard*, ſur lequel on avoit fondé de ſi grandes eſpérances au Sallon dernier, dont les talens s'étoient annoncés avec un fracas bien flatteur pour ſon amour-propre, s'eſt-il arrêté tout-à-coup? (*) Les Délices de *Capoue* l'auroient-ils amolli? Encore ſi ſon réveil, ſemblable à celui de M. *Doyen*, (†) nous étonnoit par un coup de tonnerre!

Malgré ma Critique, Monſieur, nous devons nous eſtimer heureux d'avoir encore une Eco-

(*) Il ne nous a donné que de petits morceaux, dont on parlera.

(†) M. *Doyen*, devenu amoureux de Mlle. *Hus*, de la Comédie Françoiſe, avoit été longtems ſans rien faire.

le auſſi bien fournie. La Francoiſe eſt la ſeule qui ſe ſoutienne, & qui ſemble hériter des pinceaux de *Minerve*! Vous en jugerez mieux quand je vous aurai parlé de Mrs. *la Grenée*, *Vernet*, *le Prince*, *Caſanova*, *Loutherbourg*, &c. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 13 Septembre 1767.

Depuis ma derniere Lettre, Monſieur, M. *Hallé* a expoſé un nouveau Tableau de ſa compoſition. Le ſujet eſt *l'Apologue du faiſceau*, qu'il attribue à *Scilurus*, Roi des Scythes. Il eſt dans la maniere roide & dure de ce Peintre. Sept ou huit des enfans de ce Roi, qui font effort pour briſer le faiſceau, ne peuvent préſenter un ſpectacle digne du pinceau d'un grand Maître. Nulle paſſion à exprimer; la variété des attitudes ne prête même pas, en ce qu'elles ſeroient contre nature. Nul effet de coloris, point de perſpective, toutes les têtes ſont dans une même ombre. Ainſi, mauvais choix & pitoyable exécution.

M. *Michel Vanloo* se distingue par une Galerie de Portraits, tous de sa composition & variés extrêmement. Dans celui de M. le Cardinal de *Choiseul* on admire la noblesse & la dignité: la vérité de la ressemblance dans celui de l'Abbé de *Breteuil*. Celui de Madame *Vernet* offre une grande pureté de chairs, un coloris délicieux. L'esprit pétille dans la figure de Mlle. de *Langeac*, & semble s'échapper de tous les traits de son visage. Peut-être lui a-t-il donné un air trop malin pour son âge. D'ailleurs, quoi de plus indécent que de représenter une jeune personne en Sultane & le mouchoir à la main? Il a peint M. *Diderot* avec cette tête nue & fumante, sur laquelle cet Auteur est obligé de jetter de l'eau froide de tems à autre, pour modérer les accès d'un génie bouillant (*). La portraiture de M. *Cochin* est finie & léchée, comme tous les ouvrages qui sortent des mains de cet habile Graveur. J'en passe beaucoup d'autres sous silence pour venir aux deux morceaux les plus précieux de cet article. Je veux parler de deux ovales, la *Peinture* & la *Sculpture*. La premiere est d'une taille plus fwelte; elle a le pinceau à la main & est occupée à travailler. L'autre figure, plus ro-

(*) C'est ce que rapportent ses amis.

buſte, tient ſon ciſeau; elle a ſon bloc ébauché devant elle, & médite ſur ce qu'elle va faire. Ces deux morceaux ſont fort beaux.

Le premier ouvrage de M. *la Grenée*, par l'importance du ſujet, plutôt que par ſon mérite, eſt *Monſeigneur le Dauphin mourant environné de ſa famille. Monſeigneur le Duc de Bourgogne lui préſente la couronne de l'Immortalité.* Nulle reſſemblance, nul coſthume dans ce tableau, qui n'eſt qu'une allégorie. M. le Dauphin a l'air d'un pauvre homme mourant ſur ſon chalit: il eſt débraillé, la tête nue. Le tableau a pour deviſe: *Mortem quoque ſuperavit.* Elle ne ſe lit certainement pas ſur le viſage du Prince mourant, & c'eſt ce qu'il eut fallu rendre. La douleur de Madame la Dauphine fait grimacer ſa figure ſans aucune nobleſſe. Convenons qu'un pareil ſujet n'eſt point dans le genre de cet Auteur, fait pour rendre la volupté touchante, plus que les objets triſtes & lugubres. Auſſi a-t-il échoué dans un plus grand morceau d'hiſtoire. Dans *la tête de Pompée préſentée à Céſar*, il n'a point réuni ce double ſentiment de joie & de douleur qu'a ſi bien découvert *Corneille*, & que *Rubens* n'auroit pas manqué d'exprimer. *Jupiter & Junon ſur le mont Ida, endormis par Morphée*, étoit ſans doute encore un ſujet trop ſublime pour ce Peintre. Le ſommeil y eſt très-bien caractériſé, mais la grandeur &

la majesté du Dieu du tonnerre ne se reconnoissent point dans ce Maître des Dieux. Pour puiser de pareils sujets dans *Hômere*, il faudroit se sentir son génie.

M. *la Grenée* a mieux réussi dans *la chaste Susanne*, dans *le chaste Joseph*, mais surtout dans deux petits morceaux : la *Poësie* & *la Philosophie*. Quelle suavité de pinceau! Quelle carnation dans tous! Les deux derniers seroient dignes de *l'Albane*. La paillardise des Vieillards, la luxure effrénée de la femme de *Putiphar*, sont caractérisées dans les premiers des touches les plus fortes & les plus lubriques. Le *Joseph* & la *Susanne* ne sont pas si bien rendus. En général, les passions modestes ne sont pas non plus du genre de cet Artiste, il attrape à merveille les figures de femmes animées du desir. On remarque cela dans le reste de ses tableaux, trop longs à détailler.

Je finirai son chapitre par quatre Dessus de porte, représentant *les quatre Etats*; premier défaut de costhume. On n'a jamais connu que trois Etats en France; il a plu à M. *la Grenée* d'en faire un quatrieme de la Magistrature, quoiqu'elle ait toujours fait Corps avec le Tiers-Etat.

Le Clergé est représenté par *la Religion & la Vérité*. Il y a-là une femme nue, trop voluptueuse pour un pareil sujet.

L'Allégorie de *l'Epée*, figurée par *Bellone, préſentant à Mars les rênes de ſes Chevaux*, eſt belle & hardie, mais exigeoit un pinceau plus fier.

La *Juſtice*, emblême de la *Magiſtrature, eſt déſarmée par l'Innocence; la Prudence l'en félicite.* Il falloit que cette derniere dévoilât l'*Innocence*, & l'Allégorie eût été plus juſte & plus ingénieuſe.

Le *Tiers-Etat* enfin, caractériſé *par l'Agriculture & le Commerce qui amenent l'Abondance*, eſt d'une compoſition vraie, belle & ſimple.

Je paſſe à M. *Vernet* & ferai fort court ſur ſon ſujet. C'eſt toujours le même genre, mais d'une variété qui étonne tous les connoiſſeurs. Chacune de ſes Marines eſt une hiſtoire entiere pour le mouvement qui regne dans ſes tableaux. Il a tant été loué que je ne pourrois rien ajouter. Je ne ferai mention que de ſon *Clair de Lune.* On admire avec quel art il a fait jouer cet Aſtre dans l'onde & en a rendu tous les reflets. La vérité eſt le grand caractere de ce Peintre.

Je m'étendrai davantage ſur ſon rival, parce qu'il n'eſt pas encore ſi connu. C'eſt M. *Loutherbourg*, Agréé. Il a donné quinze tableaux, qui tous ont leur mérite & ſont de la plus grande beauté. On lui reproche de n'avoir pas mis dans ſes deux *Combats ſur terre & ſur mer*, toute la chaleur qu'exigent deux pareils

ſujets; d'avoir plutôt peint des morts que des mourans. Malgré cela, Monſieur, il y a des choſes magnifiques dans l'un & dans l'autre. Il y regne, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ce beau desordre, premier caractere des batailles. Il y a une entente admirable de coloris. Les armures, les casques, les boucliers y brillent de leur éclat. On y remarque juſqu'au damasciné des épées. Ses deux chefs-d'œuvres ſont ſa *petite tempête*, ainſi appellée parce qu'il y en a deux de ſa façon, & un tableau de *payſages avec des animaux*, tiré du cabinet de M. *Boiſſet*. On peut dire que dans le premier il ſerre de près ſon modele. D'abord en approchant, on ſent l'horreur qu'inſpire néceſſairement un pareil ſpectacle. A ce ſentiment ſuccede la pitié, à meſure qu'on détaille les parties de ce tableau. Quant au connoiſſeur froid, il n'eſt pas poſſible qu'il lui refuſe ſon admiration, ſoit pour la variété des grouppes, ſoit pour la correction du deſſin ou pour l'expreſſion des figures. En un mot, il eſt digne de *Vernet*, & c'eſt tout dire, comme l'autre morceau l'eſt de *Berghem*. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop appéſanti le pinceau ſur les animaux, d'avoir donné des touches trop fortes qui les rendent maſſifs; mais après tout, un Bœuf eſt-il léger? Vous voyez, Monſieur, que M. *Loutherbourg* entend également le payſage, les animaux, la

figure; qu'il réunit presque tous les genres. Il rend aussi la nature insensible, qu'il sçait mettre en mouvement. Je n'en veux pour preuve que son tableau de *la Cascade.*

Je voudrois bien, Monsieur, détailler aussi les *Casanoves*, c'est-à-dire les tableaux de M. *Casanova.* Il ne nous a donné cette année qu'une bataille & son pendant en petit. Ce sujet n'est pas propre à être traité en miniature, il s'en faut. Il entraîne trop de confusion, trop d'assemblage de figures. On remarque bien dans l'ensemble une touche hardie, mais ce ne sont que des bras & des têtes. On ne sçait à quels corps ils appartiennent, c'est une vraie *capilotade.* J'aime mieux les trois petits tableaux, dont l'un représente *un Maréchal*, & l'autre *un Cabaret.* Dans l'autre c'est *un Cavalier qui rajuste sa botte.* Ce sont des sujets familiers, dans lesquels se joue ce Génie fier & mâle. Il met partout de l'action: il est toujours chaud de couleur.

M. *le Prince* ne dégénere point de sa fécondité. Il nous enrichit cette année de 13 tableaux, dont trois volumineux. Ils sont destinés pour être exécutés en tapisserie à la manufacture de *Beauvais.* L'auteur s'est cru obligé, tant pour les effets que pour la touche, de se prêter au genre & à la possibilité de l'exécution de ces sortes d'ouvrages, qui, faits uniquement pour amuser les yeux dans les ap-

partemens, semblent exiger partout de la clarté & des richesses de détail. Je ne sais quel effet ces dessins feront dans un appartement, mais tout le monde s'accorde à les trouver très-mauvais. Point de coloris, une confusion d'objets; des *Russes*, à qui le Peintre veut donner l'esprit & la galanterie des Bergers de *Boucher*. S'il n'avoit fait que de pareils ouvrages, il pourroit avoir le mérite du costhume, celui d'avoir peint des mœurs étrangeres & nouvelles pour nous: mais il ne seroit réputé qu'un homme très-médiocre. Il a mieux réussi, & infiniment mieux dans ses petits tableaux. Son genre ne paroît pas fait pour les grands objets. Il ne peut rendre qu'une action qui ne soit point embarrassée par la multitude des personnages; de cette espece sont *la fille qui charge une vieille de remettre une Lettre. Un jeune homme qui récompense le zele de la vieille, en lui donnant une piece d'or*; jolis pendans, ingénieusement traités, mais trop d'après le grand Maître dont j'ai parlé. La *bonne avanture* & le *concert*, *l'oiseau retrouvé*, *le musicien champêtre*, *une jeune fille endormie*, *surprise par son pere & sa mere*; &c. tout cela est fort gentil & beaucoup moins défectueux pour le coloris.

Je quitte M. *le Prince*, pour passer à un des hommes les plus étonnans du Sallon, M. *Robert*. C'est le rival de M. *Machy* pour les mor-

morceaux d'architecture, comme *Loutherbourg* l'eſt de *Vernet* en marines. Rien de plus beau, Monſieur, pour la perſpective & les effets de lumiere, que *la Cour du Palais Romain, qu'on inonde dans les grandes chaleurs, pour donner de la fraîcheur aux Galleries qui l'environnent.* Vous paſſez à travers ces colonnes, comme ſi tout étoit de relief. Ses autres ouvrages ne ſont pas tous ſi bien entendus à cet égard, mais en général cet Auteur eſt majeſtueux; tous ſes tableaux ſont impoſans par la magnificence des édifices qu'il a choiſis & bien rendus. Il me ſemble en ce genre avoir une bien plus grande maniere que ſon modele, plus recherché, plus fini, plus françois.

J'ai promis de revenir ſur M. *Fragonard*, en faveur de ſa réputation naiſſante & des eſpérances qu'il donne. Il nous montre cette année un *Tableau ovale, repréſentant des grouppes d'enfans dans le Ciel:* une *tête de Vieillard.* Ils ſont tous deux dans la maniere de cet Auteur, très-légere & très-aërienne. Elle convient fort au premier ſujet. Quant à l'autre, la gravité de la figure n'admet pas ces touches claires qui ſont trop diſparates.

Je ne dirai qu'un mot de M. *Chardin*, qui a traité le public auſſi fort ſuccintement. Il n'a donné que deux Tableaux repréſentant *divers inſtrumens de muſique.* Ils ſont deſtinés

pour les appartemens de *Belle-vue*, & magnifiques dans leur genre. Mais quel genre!

M. *Venevault* a expoſé un tableau en miniature, commandé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de *Dijon*, appartenant à S. A. S. Mgr. le Prince de *Condé*.

„ Au centre du tableau, & dans un plan un peu reculé, s'éleve une pyramide dont le piédeſtal eſt chargé de trophées d'armes. Sur une des faces de cette pyramide on lit cette inſcription: *Bataille de Friedberg*. Minerve aſſiſe, ſur un bouclier, porte le buſte du Prince de *Condé*, en médaillon, ciſelé en or. Près d'elle ſont deux Génies, dont l'un montre du doigt la deviſe de l'Académie gravée ſur une table d'airain, & l'autre préſente pluſieurs couronnes à la Déeſſe pour les diſtribuer à ſon choix.

D'un côté, on découvre dans l'éloignement une Campagne fertiliſée; de l'autre, ſur une montagne eſcarpée, le Temple de la Gloire, vers lequel pluſieurs Savans s'approchent par des chemins difficiles."

Vous voyez, Monſieur, par cette allégorie confuſe & alambiquée, que les Peintres ne réuſſiſſent pas mieux à louer que les Poëtes.

M. *Baudouin* attire l'attention du public par deux petits tableaux peints à gouaſſe. L'un eſt *le coucher de la Mariée*; l'autre eſt *le ſentiment de l'amour & de la nature, cédant pour*

un tems à la néceſſité. C'eſt une jeune perſonne qui accouche & eſt obligée d'envoyer le nouveau-né aux *Enfans-trouvés.* On y lit ce vers: *fecit amor, pietas mittit, fortuna reducet.* On aime mieux ce dernier, parcequ'il eſt plus épigrammatique, & d'un intérêt plus général. D'un autre côté, il eſt ſi peu exprimé que l'auteur eſt obligé d'y ſuppléer par une deviſe, par une enſeigne à la maiſon de Sage-femme, &c. & que l'action n'eſt pas encore complettement expliquée au premier coup d'œil. Quoi qu'il en ſoit, toutes les femmes veulent voir ce petit tableau. Les filles ſurtout ne ſe laſſent point de le regarder. Plus d'une jeune perſonne, en le voyant, peut ſe dire: *Autant m'en pend à l'oreille.* M. *Baudouin* met beaucoup d'eſprit dans ſes ſujets, & même du ſentiment. C'eſt le *Greuze* de la miniature.

M. *Roland de la Porte* renouvelle ſes illuſions; il nous étonne par la magie de ſa perſpective. Il donne de l'élévation aux figures les plus plattes. On admire ſon *Crucifix de bronze, ſur un fond de velours bleu, imitant le relief.* Ce genre n'eſt pas ſûrement le premier de la peinture; mais il eſt beau de réuſſir dans ſon genre quelconque.

Mrs. *Peronneau*, *Roſlin*, *Drouais* le fils ſont en poſſeſſion de nous enrichir de Portraits. On remarque dans ceux du ſecond, Madame la Marquiſe de *Marigny:* Madame la Comteſſe

de *Brionne* n'eſt pas le plus médiocre ouvrage de ceux du dernier. En général, toutes les portraitures ont un défaut. Le héros eſt toujours peint faiſant quelque choſe & jamais n'en étant occupé. Il regarde le Public. Eſt-ce dans la vraiſemblance? Et le faiſeur de portrait a-t-il plus droit qu'un autre d'y manquer?

J'abandonne, Monſieur, le vulgaire des autres Peintres. Je ne pourrois qu'en parler déſavantageuſement. Il vaut autant les laiſſer ſe mirer dans leur amour-propre. Je finirai par la Sculpture dans ma troiſieme & derniere Lettre. Il y a de très-beaux morceaux & je crois que cet Art ſe ſoutient mieux que la Peinture.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 20 Septembre 1767.

On pourroit faire, Monſieur, le même reproche à nos Sculpteurs qu'à nos Peintres. Ceux-ci expoſent beaucoup trop de portraits, & les autres infiniment trop de buſtes; d'autant mieux que le peu d'eſpace accordé à cet égard dans le Sallon, ne permet pas de nous dédommager d'ailleurs. Au reſte, ces Buſtes

font au moins intéreſſans : ils nous offrent presque tous des perſonnages ou précieux ou importans.

M. *Pajon* nous a donné le portrait de feu Monſeigneur le *Dauphin*, en marbre; ceux de Monſeigneur le *Dauphin* actuel, du Comte de *Provence*, du Comte d'*Artois*, &c. Le peuple court en foule voir les appuis du trône, & ce ſpectacle vraiment attendriſſant ne peut que faire honneur à l'Artiſte.

M. *Caffieri* a expoſé le portrait de M. *Hallé*, Peintre du Roi, & Profeſſeur en ſon Académie, ainſi que celui de M. *Borie*, Docteur en Médecine. On ne ſçaura point mauvais gré à M. *Caffieri* de tranſmettre à la poſtérité un Artiſte eſtimable & un Eſculape en vogue.

Qui n'eſt enchanté de retrouver au Sallon le Buſte de ce génie immortel, qui a fait une ſi grande époque dans la révolution de l'eſprit humain en France? Je veux parler de M. de *Montesquieu*. Ce portrait, exécuté par M. *le Moine*, eſt un préſent que M. le Prince de *Beauvau* fait à l'Académie de *Bordeaux*. Le même Artiſte nous offre celui de Me. *Gerbier*, le Cicéron François. Il a auſſi travaillé le buſte de M. de *Trudaine*. Il eſt en marbre. C'eſt un monument de reconnoiſſance de la *Faculté de Droit* de Paris, qui doit être placé dans l'intérieur de ſes nouvelles écoles. Un grand & ſage Miniſtre n'a point voulu être

nommé dans le livre. Sa modeſtie, en ſe préſentant à nos regards, ſemble avoir jetté un voile ſur ſa figure. Mais qui méconnoîtroit à la bienfaiſance dont elle eſt empreinte, M. le Comte de *Saint-Florentin*? A côté eſt humblement, en terre, Madame la Comteſſe de *Langeac*. Ce buſte nous offre une Grace, taillée des mains de ſes ſœurs. Tous ces morceaux font infiniment d'honneur à M. *le Moine*.

Je finis les portraits par deux médaillons en marbre de M. *Vaſſé*. L'un eſt celui de feu M. le Comte de *Caylus*, appartenant à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. L'autre eſt celui de feue *Eliſabeth*, Impératrice de *Ruſſie*, appartenant à M. le Comte de *Schuvaloff*. Rien de plus beau que ces médaillons, que la vérité de la reſſemblance & l'énergie des figures! On admire la bordure du médaillon de l'Impératrice, qui eſt en effet de la plus grande richeſſe & d'un travail exquis.

Entre les morceaux de Sculpture d'une plus grande maniere, on diſtinge une figure en marbre, repréſentant une *Baigneuſe* de M. *Allegrain*. Elle a 5 pieds 10 pouces de hauteur. Elle eſt pour le Roi, & doit être placée à *Choiſi*. La grandeur de la machine a empêché qu'elle ne fût tranſportée au Sallon, & l'on va la voir chez l'Auteur. Cette *baigneuſe* eſt, Monſieur, dans les proportions antiques. Elle

eſt d'une élégance ſwelte. Il eſt fâcheux que dans le marbre il ſe ſoit trouvé des veines noires répandues çà & là, qui font un effet déſagréable & traverſent même la figure.

La *Minerve* de M. *Vaſſé*, appuyée ſur ſon bouclier, prête à donner une couronne, n'offre rien d'admirable pour l'invention, ni pour la nobleſſe de l'attitude, ni pour la majeſté de la tête. La Déeſſe n'a qu'une figure très-ordinaire.

M. *Pajou* propoſe aux curieux la *Magnificence* & *la Sageſſe*, deux eſquiſſes en plâtre, dont les figures ſeront exécutées en grand pour le Palais-Royal. Il y a joint celle d'un tombeau & l'on remarque du génie dans les trois morceaux.

L'*Innocence*, en marbre, de M. *Caffieri*, eſt d'une belle ſimplicité; elle ſe lave les mains. *L'Amitié qui pleure ſur un tombeau* & qui n'eſt qu'un modele, invite à la triſteſſe, & doit faire un grand effet dans l'exécution.

L'*Annonciation*, en bas-relief, de M. *Berruer*, eſt d'un très-bon goût. La tête de la Vierge eſt d'une pureté, d'une modeſtie qu'on admire. Aux deux côtés ſont *la Foi* & *l'Humilité*. Ces figures droites ſont ordinairement froides & ne ſignifient pas grand' choſe. Ce morceau doit être exécuté du double de ſa grandeur pour être placé dans l'Egliſe Cathédrale de *Chartres*.

Son *Hébé* n'a rien de bien caractériſtique. La tête eſt belle, mais ne rend point tout ce qu'on devroit attendre de la Déeſſe de la Jeuneſſe.

La *Douleur*, de M. *Gois*, eſt ſans contredit le plus beau morceau de Sculpture du Sallon. Pas un muscle dans cette figure qui ne travaille, pas un trait qui n'ajoute à l'expreſſion. Ce buſte eſt d'ailleurs d'un marbre d'une blancheur, d'un tranſparent exquis. Il eſt d'une beauté rare.

Son *Ariſtée déſeſpéré de la perte de ſes abeilles*, n'eſt pas ſans mérite. Il eſt couché ſur ſes ruches briſées, &c. La Sculpture ne peut rendre que médiocrement de pareils ſujets.

Je ne dois pas omettre *les deux Enfans* en plâtre pour une Chapelle, de M. *Mouchy*. Son *Repos d'un Berger* a de la ſimplicité, de la naïveté.

Il y a de très-belles choſes dans les gravures, Monſieur; mais comme elles ne ſont tirées pour la plupart que d'après des tableaux connus, je ne vous en détaillerai qu'un petit nombre. Cet art ſe ſoutient & ſe perfectionne de plus en plus chez nous. Il y a des eſtampes qui ont tout le feu, toute l'expreſſion des originaux.

M. *Cochin* a expoſé pluſieurs deſſins allégoriques ſur les Regnes des Rois de France. Ils ſont deſtinés à être gravés pour l'ornement de la

la nouvelle édition de *l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France*, par M. le Préſident *Hénault*.

L'Eſtampe curieuſe, Monſieur, eſt celle de M. l'*Empereur*, repréſentant le portrait de M. *de Belloy*, ſujet allégorique, d'après le tableau de M. *Jollain*, Peintre du Roi.

La Ville de Calais préſente au génie de la Poéſie le médaillon de M. *de Belloy* pour être attaché à la pyramide de l'Immortalité. Sur la pyramide on voit un bas-relief, où le Roi *Edouard* eſt repréſenté condamnant à la mort *Euſtache de Saint-Pierre* & ſes généreux compagnons. Au bas eſt un enfant qui tient les clefs & les armes de la Ville, & près de lui un chien, ſymbole de la fidélité de ces vaillans Citoyens : on apperçoit dans le fond le Port de *Calais*. Vous jugez, Monſieur, que cette Allégorie eſt auſſi compliquée & d'un auſſi mauvais goût que le monſtre biſarre ſur lequel on s'eſt enthouſiaſmé quelque tems par mode.

Cette eſtampe, gravée ſous les ordres de M. le Duc de *Charoſt*, Gouverneur de *Calais*, ne fait honneur ni au génie de l'inventeur, ni à M. *de Belloy*, qui ne l'a pas méritée, ni au grand Seigneur qui a jugé à propos de faire accorder cette faveur précieuſe à M. *de Belloy*, & qui devroit être ménagée pour une occaſion plus importante.

On a de M. *Strange*, nouvel Agréé, *Abra-*

ham répudiant Agar ; *Eſther devant Aſſuerus*, d'après *le Guerchin* ; *une Vierge & l'Enfant Jéſus* ; *un Amour endormi*, d'après *le Guide*.

Il faut rendre juſtice au burin net, brillant & facile de ce Maître, qui d'ailleurs a beaucoup de chaleur.

M. *Demarteau*, nouvel Artiſte qui ſe met ſur les rangs, a expoſé pluſieurs excellentes gravures dans la maniere du crayon, d'après les deſſins de Mrs. *Boucher*, *Cochin*, *Carle Vanloo*, *P. de Cortone* & le *Caravage*. Mais ſon Allégorie ſur la vie de Monſeigneur le *Dauphin* eſt déteſtable.

Il ne faut point omettre trois beaux deſſins de M. *Beauvarlet*, deſtinés à être gravés. L'un eſt *Mercure & Aglaure* d'après *la Hire*. L'autre, une *Fête de Campagne* d'après *Teniers*. Le troiſieme, *la Marchande de petits Amours* d'après M. *Vien*.

Concluons, Monſieur, de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire ſur le Sallon, que la Peinture offre très-peu de beaux morceaux, ſurtout en hiſtoire, & beaucoup de croûtes : la Sculpture, preſque rien d'un grand beau, d'un faire admirable, mais peu de mauvaiſes choſes & beaucoup de bonnes. Quant aux Eſtampes & aux Deſſins, tout en eſt preſque précieux & du premier mérite.

En fait de Peintres d'hiſtoire, je ne vois que Mrs. *Doyen* & *Vien* ſur leſquels on puiſſe fon-

der des eſpérances ſolides & déjà confirmées. Encore le dernier manque-t-il de l'enthouſiaſme propre à aller aux grandes choſes. M. *Hallé* eſt à ſon *non plus ultra*. Il a une maniere roide, dont il ne ſe défera pas, un pinceau ſec, qui ne peut rien exprimer de gracieux & de ſublime. M. *Durameau* a de la force dans le deſſin, de l'imagination, & peut aller loin s'il acquiert du coloris & plus de ſoupleſſe dans ſes attitudes. M. *Fragonnard* n'a rien donné cette année qui ajoute à l'idée qu'on en avoit conçue en 1765 d'après ſon beau tableau de *Callirhoé*.

J'ai déjà appellé M. *de la Grenée*, l'*Albane* François; j'ai comparé M. *Loutherbourg* au *Berghem*; on retrouve le pinceau & le goût de *Vauvermans* dans M. *Cazanova*. Pour M. *Vernet*, il n'a de modele que lui-même. M. *le Prince* ſinge trop *Boucher*; M. *Baudouin* eſt le la Fontaine de la Peinture; Mrs. *Machy* & *Robert* ſont ſupérieurs pour les morceaux d'Architecture & de Perſpective. Nous excellons dans le Portrait par le nombre & la qualité de nos Maîtres; *la Tour* pour le Paſtel, que voudroit égaler *Perronneau*; *Michel Vanloo* pour les tableaux hiſtoriés. On aime la fraîcheur du coloris de *Roſlin*, quoiqu'il n'attrape pas toujours les reſſemblances. La beauté & la jeuneſſe ſont rendues avec le plus grand éclat par M. *Drouais* le fils, au point que ſes têtes

ont quelquefois un air d'émail qui provient d'un ton de couleur trop brillant.

On a de M. *Bellengé* des tableaux de fleurs, de fruits, de vases, rendus avec beaucoup de vérité.

Je suis fâché, Monsieur, de n'en pouvoir nommer davantage.

Tous nos Sculpteurs, au contraire, ont leur mérite spécifique. M. *le Moine* place bien les têtes de ses portraits; il donne de l'ampleur & de beaux contours aux bustes: il regne une sorte de magnificence dans son ciseau, proportionnée aux personnages qu'il représente. Il peint aussi le génie & les graces déliées, comme je l'ai remarqué.

M. *Allegrain* a un travail fini, une recherche nécessaire dans les ouvrages qu'il entreprend. Il paroît s'être livré surtout à peindre les contours souples des beaux corps de femmes.

Le ciseau plus grave de M. *Vassé* ne manque point aussi d'élégance quand il le faut.

M. *Pajou* a plus de feu; il est plus historique, & ses grouppes ont tous les détails pittoresques.

Le swelte, le beau goût de l'antique, un ciseau touchant & moëlleux distinguent M. *Caffieri*.

M. *Lerruer* a de l'invention & paroît vouloir se livrer au grand.

M. *Gois* est plein d'expression & rend à

merveille tous les effets anatomiques des passions.

Enfin M. *Mouchy* a de la douceur dans son faire & de la simplicité dans son exécution.

Mrs. *Cochin*, *le Bas*, *Wille*, &c. & nos autres Graveurs sont trop connus pour rien ajouter sur leur compte.

Je suis, &c.

ANNÉE MDCCLXIX.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, expoſées au Sallon du Louvre le 25 Août 1769.

Paris le 10 Septembre 1769.

LE Sallon de cette année, Monſieur, plus nombreux que le dernier, n'eſt pas à beaucoup près auſſi riche, ou, pour mieux dire, il eſt très-médiocre, pluſieurs de nos principaux Peintres n'y ayant rien expoſé. M. *Pierre* nous renvoye au plafond de *Saint-Cloud*, auquel il travaille depuis pluſieurs années, & qu'on voit actuellement. M. *Doyen*, dont la réputation a prodigieuſement crû par ſon tableau de *Sainte Génevieve des Ardens*, eſt occupé aujourd'hui à réparer les peintures du Dôme des *Invalides*. M. *Fragonard*, ce jeune Artiſte, qui avoit donné, il y a quatre ans, les plus grandes eſpérances pour le genre de l'hiſtoire, dont les talens s'étoient peu développés au Sallon dernier, ne figure d'aucune façon à celui-ci. On prétend que l'appas du gain l'a détourné de la belle carriere où il étoit entré, & qu'au lieu de travailler pour la gloire &

pour la postérité, il se contente de briller aujourd'hui dans les boudoirs & dans les garde-robes. A la place de ces hommes célebres dont on regrette les ouvrages, a reparu un homme dont les talens font depuis quelque tems la plus grande sensation, & qu'on avoit redemandé avec tant d'ardeur, il y a deux ans, lorsque ses démêlés avec l'Académie l'avoient fait exclure de l'exposition. Vous le nommez avant moi, Monsieur, & à ces regrets universels vous reconnoissez M. *Greuze*. Mais ne prématurons point ce que j'ai à dire sur son compte; ce Peintre viendra à son rang. Pour plus de commodité je vais suivre l'ordre du Tableau qui, comme vous savez, n'est pas toujours celui du mérite.

Je commence par M. *Boucher*, premier Peintre du Roi, ancien Directeur & Recteur. Il n'a exposé qu'un seul tableau: il est d'une assez grande étendue: il représente une *Marche de Bohémiens*, ou *Caravanne*, dans le goût de *Benedette di Castiglione*, à ce qu'il prétend. Vous savez que notre Artiste est renommé, pour la correction de son dessin, pour les graces de son pinceau; voué particuliérement aux Bergeries, son défaut est d'ajouter trop de finesse & d'esprit à ses physionomies: c'est le *Fontenelle* de la Peinture. Jugez s'il étoit propre à nous rendre des Bohémiens. Envain a-t-il voulu donner de la force à sa touche,

tous ſes minois ſont à la françoiſe & ne ſont nullement dans le coſthume étranger. Ce défaut n'eſt rien en comparaiſon du manque d'ordonnance dans ſa compoſition, & de la confuſion générale qui de tous ſes grouppes forme un monceau d'hommes, d'animaux, de femmes, de marchandiſes, où l'œil ne peut rien débrouiller. D'ailleurs nulle intelligence de clair-obſcur, point de repos: auſſi toutes les couleurs ſe confondent & s'excluent réciproquement & ne préſentent au Spectateur qu'un nuage blanchâtre. Enſorte que ce tableau, Monſieur, eſt un des plus médiocres du Sallon.

M. *Michel Vanloo*, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, premier Peintre du Roi d'Eſpagne, Directeur de l'Ecole Royale des Eleves protégés, & ſucceſſeur en cette partie du fameux *Carle Vanloo*, lui eſt bien inférieur dans le reſte. Il a donné cinq Tableaux, outre pluſieurs portraits. Le premier repréſente M. le Marquis & Madame la Marquiſe de *Marigny*. Celle-ci eſt à ſa toilette & ſemble ſe détourner pour écouter ſon mari & lui répondre. Il tient un bâton à la main, & l'on prétend que l'intention du Peintre eſt de le repréſenter partant pour la campagne, prenant congé de ſa moitié & lui confiant l'adminiſtration de ſa maiſon. Tout cela n'eſt point exprimé ſur les phyſionomies. On diroit que M. de *Marigny* querelle ſa femme & que

celle-ci s'excuse ; voilà ce que l'on en peut interpréter. Du reste, le premier est très-ressemblant, & l'autre n'est rien moins que jolie. Aussi est-elle absolument manquée. *Une Allemande jouant de la Harpe* ; *une Espagnole pinçant la Guitarre* sont deux tableaux qui ne contrastent pas assez. Le costhume national devoit être encore plus varié par les caracteres de tête des actrices & des auditeurs, que par les habillemens. Tous deux sont d'une froideur monotone, & les étoffes même, quoique d'une vérité absolue, manquent de la vérité locale, essentielle à la fidélité du Peintre historien. Son *éducation de l'Amour* n'a aucune expression. Il y en a davantage dans sa *Femme représentant l'étude*. On y trouve une touche large & vigoureuse ; mais ce tableau ne rend pas, à beaucoup près, tout ce qu'il devroit rendre.

Le gros du Public rit en général en voyant les deux tableaux de M. *Jeaurat*, dont l'un représente ce qu'il appelle son *Pressoir de Bourgogne*, & l'autre, *une Veillée de Paysannes du même Canton*. Il y a des détails amusans, de la gaieté, de la vérité dans ces deux morceaux : mais ils ne sont pas assez empâtés, & manquent absolument de relief. Sa *Femme convalescente* a plutôt l'air d'une moribonde. Elle fait détourner les yeux au Spectateur.

Les Amateurs ne peuvent que louer M. *Hallé* de réſiſter conſtamment à la frivolité du ſiecle & de ſuivre l'impulſion de ſon génie, qui le porte aux grandes choſes, aux ouvrages d'une riche & vaſte compoſition. Il nous offre aujourd'hui un Tableau de 15 pieds de long ſur 10 pieds de haut, deſtiné à être exécuté en tapiſſerie aux Gobelins. Le ſujet eſt *Achille reconnu à la Cour de Deïdamie, par le choix qu'il avoit fait des armes qu'Ulyſſe avoit mêlées avec des bijoux de femmes, à deſſein de le découvrir.* On y compte environ vingt-cinq figures. Tous les plans de cette magnifique ordonnance y ſont bien développés. En général, ce Peintre a beaucoup d'ordre dans ſon ſujet, en fait embraſſer l'enſemble & le maîtriſer. Il entend à merveille la perſpective & fait promener le Spectateur à travers ſes groupes. L'architecture, les richeſſes de détail n'échappent pas à ſon pinceau, mais il ne manie pas de même les paſſions. *Achille* a l'air d'un furieux, & non cette ardeur noble dont il devroit être animé. La figure d'*Ulyſſe* manque de cette fineſſe qui fait ſon caractere, ſurtout ici. La Reine n'a pas ce tendre intérêt, cette émotion vive qu'elle devroit éprouver à la vue d'*Achille*. D'ailleurs les figures ſont trop petites pour la machine. Malgré ces défauts, cette hiſtoire attache & occupe, & ſera encore plus amuſante en tapiſſerie, lorſque

l'aiguille aura donné plus de vérité aux couleurs & plus de jeu aux figures.

L'Inauguration de la Statue équestre du Roi est un tableau de M. *Vien*, qui fixe d'abord l'attention en entrant au Sallon. Il a 14 pieds 6 pouces de large sur 10 pieds de haut. Il est destiné pour l'hôtel de Ville de *Paris*, & delà l'Auteur s'est cru obligé de tout sacrifier aux objets du premier plan, qu'il a voulu rendre de grandeur naturelle pour en faire autant de portraits qui pussent frapper les yeux du public. Mais premierement aucun de ces Portraits n'est ressemblant, tous ces personnages sont mal à cheval, & l'on estime qu'il auroit dû renoncer à cette vérité, peut-être de costhume, en faveur de la noblesse du sujet. En second lieu, toutes les têtes sont également éclairées. Il s'excuse sur ce qu'aucun de Messieurs les Echevins n'a voulu rester dans la demi-teinte. Ils auroient plutôt dû se plaindre de l'air benêt ou stupide qu'on a donné à leurs figures. En troisieme lieu, jamais on n'a représenté de spectacle sans spectateurs. Et tout le Peuple de Paris se trouve figuré ici par deux Sávoyards qui se battent pour de l'argent qu'on a jetté. Ce grouppe est pourtant le meilleur du tableau, & un autre enfant qui se glisse à travers les jambes des chevaux, est d'une invention savante & hardie. On a critiqué aussi le premier Cavalier de la marche,

qui, en détournant, semble porter sur une colonne du bâtiment; ce qui indique que M. *Vien* n'avoit pas assez digéré son plan & qu'il n'étoit pas maître de son espace. Du reste, on sait que l'Auteur a un coloris sage & agréable, un pinceau doux & moëlleux, qualités qu'il a été maître de développer dans cette composition dénuée de toutes passions.

On est bien dédommagé de ce grand sujet froid & ennuyeux en jettant les yeux sur les sujets galans de M. *de la Grenée*, qui, placés au dessous, semblent faits pour ranimer le public. Ce Peintre, toujours fécond, a enrichi le Sallon cette année de quinze tableaux, dont dix roulent sur différens sujets de la fable, très-susceptibles d'être embellis par une imagination voluptueuse. Des surprises, des fuites, des désertions, des jouissances; tout cela est du ressort de notre Artiste, & il le rend ordinairement à merveille. On lui reproche cependant dans presque tous ces morceaux d'avoir introduit un petit Amour, tantôt du côté de l'amant, tantôt du côté de l'amante, comme si cet être moral & allégorique pouvoit cadrer avec un sujet historique, quoique de la fable. C'est sur la figure de ses personnages qu'il faut peindre la passion, disent les connoisseurs, & non par une petite figure postiche qui gêne la composition, donne à tous ces tableaux un air monotone & refroidit le specta-

teur. En général, l'Artiſte en queſtion excelle par les graces des attitudes, la ſuavité du pinceau, par des chairs animées, mais qu'il ne ſait pas aſſez rafraîchir dans les perſonnages tranquilles; ce qui donne un ton rougeâtre à preſque tous ſes ouvrages. C'eſt ce qu'on trouve ſurtout dans ſon grand Tableau de *Cérès enſeignant l'agriculture au Roi Triptoléme, dont elle nourriſſoit le fils de ſon propre lait.* Tableau de 9 pieds & demi de haut, ſur plus de 7 pieds de large, & deſtiné à décorer la Salle à manger du nouveau Pavillon de *Trianon.* Il eſt vrai que la ſcene de l'action étant la campagne, & le tems celui de la moiſſon; le moment, le midi du jour, toute la nature doit être embraſée alors. Mais ce tableau reſſemble plus à une conflagration générale, qu'à cette teinte animée qui, en réchauffant les objets, ne leur ôte pas leur couleur naturelle. Le grand & vrai défaut de cette compoſition eſt dans le choix & l'expreſſion de la fable. *Triptoléme* a une faucille à la main; les gerbes ſont faites; il ſemble s'adreſſer à *Cérès* pour lui annoncer qu'il vient d'exécuter ſes inſtructions & lui en demande ſur le reſte. Tout cela ſe ſuppoſe; du reſte, on ne voit point ce que lui dit la Déeſſe, & l'action eſt abſolument paſſive, défaut de génie dans le compoſiteur. Les morceaux de détail ſont aſſez bien rendus; les gerbes, les épis d'une grande vérité, &c.

M. *de la Grenée* a traité auſſi trois ſujets de dévotion: *La Vierge aux Anges*; *le Bain de l'Enfant Jéſus*; *la Vierge faiſant jouer l'Enfant Jéſus, & le petit Saint-Jean avec un mouton.* On a trouvé le ſecond ſujet indécent, digne des ſiecles barbares & de l'ignorance des Peintres Flamands. L'Enfant Jéſus qui montre ſon derriere, a fait rire les impies & révolté les dévots. Le troiſieme a paru vrai, mais peu convenable en ce ſiecle, où il ne faut point trop humaniſer la Divinité. A ne regarder ces jolis morceaux que comme Peintre, ils ſont doux & rians. M. *de la Grenée* paroît pénétré de ſon *Albane*, & prendre pour modele ce nourriſſon des Graces.

Ce n'eſt point dégrader la majeſté de l'hiſtoire, que de mettre au rang de ſes ſujets le portrait en pied du Roi de Pruſſe, par M. *Amedée Vanloo.* Ce Héros eſt un germe ſi fécond pour elle, qu'il lui appartient tout entier. Il eſt repréſenté debout, la main appuyée ſur ſon fauteuil. On le reconnoît aux couronnes de Pruſſe dont eſt parſemé le manteau Royal jetté derriere lui, mais encore mieux à ſon vêtement ſimple & guerrier. Il a pourtant la tête nue. On voudroit que l'Artiſte, non content de rendre le martial de la figure, le feu des yeux, la nobleſſe & l'impoſant du maintien, eût mis ce Monarque dans quelque attitude qui caractériſât ſes fonctions & fît con-

noître son ame toute entiere. C'est cette omission qui, sans doute, a donné lieu au quatrain suivant, qu'un admirateur de ce Prince écrivit sur ses tablettes, dans un accès d'humeur:

Est-ce-là FRÉDÉRIC, l'amour de son Royaume,
Et de ses ennemis l'effroi?
J'y vois ses traits, son port, un beau Prince, un fier homme;
Mais ce n'est qu'à l'histoire à nous peindre le Roi.

Je trouve parmi les Conseillers, M. *Chardin*, renommé dans son genre pour une imitation naïve & savante à la fois de la nature muette. Son Tableau des *Attributs des Arts & des Récompenses qui leur sont accordées*, répétition avec quelques changemens, du même sujet exécuté pour l'Impératrice des Russies, peu frappant aux yeux du gros du public, est regardé par certains connoisseurs comme un morceau distingué par un coloris vigoureux & transparent, & par une intelligence supérieure du clair-obscur qui leur fait illusion. Quelques tableaux de fruits, de gibier; d'autres représentant des bas-reliefs; une *femme qui revient du marché*, sont d'une vérité plus à la portée de tout le monde, & se font considérer davantage, quoique d'un mérite bien inférieur.

Nommer M. *Vernet*, c'est en avoir fait l'éloge. Ses ouvrages, répandus dans les deux mondes, ont étendu sa réputation aussi loin

qu'il eſt poſſible à un mortel d'atteindre. Il n'a rien offert de bien nouveau cette année. On retrouve même des morceaux déjà connus de lui, & toujours curieux, toujours admirables. Les connoiſſeurs ſavent très-mauvais gré à M. de la *Borde*, l'ex-banquier de la Cour, de ne pas vouloir laiſſer expoſer au public les tableaux que ce grand Maître a compoſés pour la galerie du ſuperbe château de *la Ferté*, appartenant à ce financier. Il auroit dû ſavoir que la vraie magnificence eſt de communiquer ſes richeſſes, comme l'art de jouir de ſes tréſors eſt de les répandre à propos. Je reviens à M. *Vernet*, dont je ne puis quitter les Marines & les Payſages, ſans vous citer un trait qui vaut toutes les louanges poſſibles. Dans le tems que ce grand Maître prenoit les vues de nos Ports, un manœuvre dit à un autre qu'il ſeroit bien aiſe de voir les ouvrages d'un Peintre auſſi renommé: *Que verras-tu*, lui dit ſon camarade, *tout ce que tu vois ici?*

On ne peut parler de M. *Vernet* ſans ſonger à M. *Loutherbourg*, ſon digne émule. Déjà pluſieurs connoiſſeurs lui font partager la Couronne du premier. Quelle abondance! quel feu! quelle énergie dans 16 tableaux que nous avons eus de lui! Il n'en eſt aucun qui ne mérite des éloges. Tantôt c'eſt un Artiſte ſavant, qui rend les vapeurs de l'air, les divers effets du Soleil & la dégradation des lointains

tains avec toute la magie qu'on admire dans *Claude le Lorrain.* Tantôt c'eſt un *Salvator Roſe*, qui donne à ſes figures une touche libre & ſpirituelle, des attitudes agréables & pleines de goût. Ici c'eſt un Poëte, dont l'imagination exaltée par un enthouſiaſme divin ſemble atteindre à la ſublimité du *Pouſſin* & exprimer toute l'horreur des élémens conjurés. Là, c'eſt un *Berghem*, c'eſt un *Wouvermans* qui ſe plaît à détailler la nature dans ſon repos, & à délaſſer ſes ſpectateurs fatigués, pour ainſi dire, d'avoir parcouru tant de ſcenes pleines d'action, de mouvement & de vie. Son tableau de *la grande Tempête*, avec un coup de tonnerre: *des Bergers avec un troupeau, pourſuivis par des maraudeurs*: Ses *deux Amis, qui font un goûter au retour de la chaſſe*; & ſon *Départ pour la chaſſe au vol*, ſont ſes compoſitions le plus généralement goûtées; mais il y a d'excellentes choſes dans toutes, juſques dans ſes *Pélerins d'Emmaüs* qu'on critique fort. Il devoit éviter de prendre un ſujet porté à ſon plus grand effet par *Paul Veroneſe.* En-vain, afin de le réduire à ſon genre, a-t-il traité en payſage un morceau hiſtorique réſervé pour une verve ſublime: *Jéſus-Chriſt* ſe promenant avec deux autres voyageurs ne forme plus qu'un grouppe ordinaire, & l'action eſt trop commune pour attirer la principale attention du ſpectateur, qui ſe partage

entre tous les acceſſoires du tableau & les perſonnages, ou plutôt ceux-ci ne ſont eux-mêmes qu'acceſſoires dans un ſpectacle de la campagne, où ils ne ſont placés que pour l'enrichir & en varier la décoration. Cette critique, Monſieur, m'a paru très-ſenſée, & il eſt ſurprenant que M. *Loutherbourg* s'y ſoit expoſé.

Aux deux grands Artiſtes dont je viens de parler, on peut joindre M. de *Cazanove*, qui s'élevant ordinairement juſqu'au genre le plus ſublime de l'hiſtoire, s'en eſt tenu cette année aux ſujets de chaſſe & de payſage. Vous connoiſſez, Monſieur, le brillant & la chaleur de ſon coloris. Il n'a point dégénéré, & le Peintre ſemble l'avoir monté ſur le ton le plus haut & le plus harmonieux.

Après vous avoir annoncé les ouvrages de ces hommes étonnans, le moyen de vous rien dire des payſages de M. *Milet Francisque*, de M. *Antoine le Bel*, de M. *Juliart*? Ce ſont des pieces de comparaiſon, qui ne peuvent que perdre infiniment & relever le mérite des premieres. Je me réſerve à vous rendre compte dans ma Lettre ſuivante du reſte de nos Artiſtes, & ſurtout de Mrs. *Robert* & *Greuze*, qui excellent ſans contredit & fourniſſent matiere à de nouveaux éloges.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre le 25 Août 1769.

Paris le 20 Septembre 1769.

La multitude de Portraits, Monſieur, qui ſe préſentent de toutes parts à mes yeux, m'oblige malgré moi d'en parler à préſent, & de traiter cette matiere aride & monotone que j'avois réſervée pour la fin. Envain le Public ſe plaint depuis longtems de cette foule obſcure de bourgeois qu'on lui fait paſſer ſans ceſſe en revue. La facilité du genre, l'utilité qu'il procure & la vanité de tous ces petits perſonnages encouragent nos Artiſtes naiſſans, gâtent même ceux que des talens plus diſtingués pourroient couvrir d'une gloire durable & font du bel Art de la Peinture une eſpece de métier qui rapproche ſouvent le Peintre de génie & le Peintre médiocre. Graces au malheureux goût du ſiecle, le Sallon ne ſera plus inſenſiblement qu'une galerie de portraits. Ils occupent près d'un grand tiers de celui-ci! Encore ſi l'on ne nous offroit que des hommes importans par leur état ou par leur célébrité, ou de jolies femmes du moins, ou de ces têtes remarquables par de grands caracteres, &

qu'on appelle *têtes à médailles*, en termes de l'art. Mais que nous importe de connoître Madame *Guesnon de Ponneuil*, Madame *Journu* la mere, M. *Darcy*, M. *le Normand du Coudray*, Mlle. *Gougy*, *M. Couturier* ancien Notaire, Madame *Couturier*, M. l'Abbé *Fourdans*, &c? Les noms ne flattent pas plus les oreilles que les figures ne plaisent aux yeux. Permettez-moi, Monsieur, ce moment d'humeur par l'indignation générale de voir vingt têtes plattes & ignobles occuper des places réservées à ces têtes précieuses, l'amour, les délices ou l'admiration de la France. Au reste, le sujet du Peintre ne diminue pas le mérite de son travail. On ne vante pas moins, par exemple, dans les têtes de M. *de la Tour*, le Roi du pastel, la beauté, le précieux fini de son *faire*, le grénu moëlleux de ses chairs, qui en découvrant les pores presqu'imperceptibles de la peau, ne lui ôte rien de son uni, de son velouté. Ce genre de perfection le distingue infiniment du pastel crû, dur, rembruni de M. *Peronneau*, dont les portraits à l'huile ont aussi un caractere de rudesse qui doit l'exclure à jamais de peindre les Graces, mais le rend très propre à tracer les rides de la vieillesse, la peau tannée d'une paysanne, ou la morgue d'un Turcaret. M. *Valade* a plus d'aménité dans sa touche, & sans allier aussi entierement que le premier Maître que nous venons de nom-

mer, l'agrément & la vigueur, il a une grande vérité. Le Public a nommé sur le champ M. le Duc de *Noailles* sur son Portrait, le meilleur des trois tableaux de ce Peintre.

M. *Roslin* se remarque de plus en plus par la richesse & l'ondoyant de ses étoffes. Le portrait de M. l'Archevêque de *Rheims*, Grand Aumônier de France, est saillant. La ressemblance austere de la figure & les détails des vêtemens attirent tour-à-tour les connoisseurs. Le feu qui sort des yeux du Prélat rend à merveille ce zele brûlant de la Maison du Seigneur dont, sans doute, il est dévoré & qui répand sur le reste du visage la maigreur & la maccértion. On retrouve dans le tableau représentant M. *Bertin*, Ministre, la mansuétude de son caractere & la tranquillité de son ame. *Une Dame appuyée sur son clavecin*, ayant son mari près d'elle & son beau-frere, M. le Chevalier *Gennings*, forme un grouppe historié d'une grande magnificence. Le velours ponceau de l'habit du Chevalier, inviteroit à le toucher, s'il étoit à la portée de la main.

Le pinceau de M. *Drouais* s'est exercé cette année sur les Graces mêmes en la personne de S. A. S. Madame la Princesse *Josephine de Carignan*. Il paroît avoir mieux réussi dans celui-là que dans celui de Madame la Comtesse *Dubarri*, qu'il a rendue sous les habillemens d'homme & de femme. Ceux qui ont l'hon-

neur de la connoître, trouvent que bien loin de la flatter, comme c'eſt l'uſage, il ne l'a pas rendue dans toute la vérité de ſes charmes. Des deux côtés il lui donne également un regard minaudier, appellé par les Petits-Maîtres *regard en couliſſe*, qui n'eſt point du tout celui de cette Dame, très-net, très-franc, très-ouvert. Du reſte, le Public eſt partagé ſur les deux figures, auxquelles on a fait le grand reproche de ne pas ſe reſſembler. Madame *Dubarri*, en femme, eſt peinte en blanc, avec une guirlande de fleurs. En homme elle eſt en eſpece d'habit de *Gilles*, la chemiſe décolletée. Les femmes aiment mieux, en général, ce portrait-ci: l'autre plaît davantage aux hommes, ce qui a donné lieu aux vers ſuivans:

Sur ton double portrait, le ſpectateur perplexe,
Charmante *Dubarri*, veut t'admirer partout;
A ſes yeux changes-tu de ſexe,
Il ne fait que changer de goût:
S'il te voit en femme, dans l'ame,
D'être homme il ſent tout le plaiſir:
Tu deviens homme, & d'être femme
Soudain il auroit le deſir.

M. *Dupleſſis* donne beaucoup de chaleur & d'expreſſion à ſes portraits. M. l'Abbé *Arnauld*, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, eſt parlant. Il a rendu Me. *Ger-*

bier dans toute la nobleſſe de ſa phyſionomie. M. le *Ras-de-Michel* eſt remarquable par le fané d'une tête de près de cent ans, dont toute la vie n'eſt plus que dans les yeux encore pétillans de feu. Une pareille figure quelconque eſt intéreſſante pour l'humanité en général, & les détails en ſont curieux pour les connoiſſeurs. Mais, pourquoi avoir peint en peignoir comme un petit-maître, un vieillard caduc qui ne doit plus s'occuper de toilette? C'eſt manquer aux bienſéances pittoresques.

M. *Hallé*, qui paroît ſe vouer à la miniature, reproduit à nos regards les Enfans de France. Ces trois têtes, outre le léché de l'art, ont toute la vérité des grands tableaux. Mais on eſt fâché de voir réduire en petit ces Princes illuſtres qu'on ne ſauroit montrer à trop de Spectateurs à la fois, & dont le peuple avide ſe diſpute ſans ceſſe le coup d'œil.

Je ne puis mieux finir cet article, Monſieur, qu'en vous rendant compte des deux portraits en tapiſſerie du *Roi* & de la *Reine*. Ces morceaux, le premier d'après M. *Vanloo*, le ſecond d'après feu M. *Nattier*, ont été travaillés à la manufacture royale des Gobelins, ſous la conduite de M. *Cozette*, l'un des Entrepreneurs de cette Manufacture. Celui de la Reine a été exécuté par M. ſon fils. Ils ſont deſtinés à être placés dans la Salle du

Conseil de l'Ecole royale militaire, & ont trois pieds de haut sur deux pieds six pouces de large. Ces deux Chefs-d'œuvre nous appartiennent, & c'est ce qu'aucune nation ne peut nous disputer. Le portrait de la *Reine* surtout est d'une ressemblance que le pastel, l'huile & tous les autres procédés de l'art ne sauroient atteindre : ajoutez-y une vérité plus parfaite des étoffes. On reproche à l'auteur du Portrait du *Roi* d'avoir trop rembruni son fonds. Mais en tout, ces ouvrages sont admirables, & étonneront la postérité la plus reculée.

Après cette excursion je reviens, Monsieur, au reste des tableaux. Je tombe sur *deux Servantes Saxonnes*, écloses sous le pinceau de M. *Hutin*, Académicien, Directeur de l'Académie de Peinture de S. A. S. Mgr. l'Electeur de *Saxe*. Toute la Nature est du ressort de cet Art, ainsi que de celui de la Poésie; mais le goût du compositeur le porte ordinairement à saisir le noble & le beau qui se trouvent dans tous les genres. Assurément *deux Servantes Saxonnes* ne peuvent exciter aucune sensation, pas même la curiosité, & le costhume national n'y est pas assez frappant pour mériter l'attention du Spectateur. Ce choix & son exécution ne donnent qu'une idée mesquine de l'Académie à laquelle préside M. *Hutin*.

M. *Le Prince* continue à nous faire passer en

en revue toute la Nation *Russe*. Entre cinq tableaux qu'il a exposés, on distingue un *Cabak, ou espece de Guinguette des environs de Moscou*, où, dit l'Auteur, la situation de cette grande Ville présente souvent la variété de Nations & d'ajustemens que l'on peut remarquer dans ce Tableau. Quoi qu'il soit du fait, que bien des gens révoquent en doute, si l'Artiste a exécuté en imagination cette réalité qu'on lui conteste, les détails immenses de cette collection font honneur à sa patience, & la gaieté qui y est répandue, fixe agréablement les yeux des passans.

Cet Artiste est plus original encore par un procédé particulier, dont il s'est servi pour graver vingt-neuf estampes à l'imitation du lavis, & que, malgré les succès de plusieurs de ses Confreres, l'Académie a jugé supérieur aux autres par la facilité, la promptitude de l'exécution & la justesse de l'imitation du lavis, soit au bistre, soit à l'encre de la Chine.

Entre les différens petits tableaux à gouasse de M. *Baudouin*, le Public se porte en foule vers le *Modele honnête*, qui, malgré plusieurs défauts de bon sens, excite l'intérêt du spectateur. C'est, Monsieur, une jeune fille toute nue, d'une part entre les bras d'une femme, tandis qu'un Peintre devant son chevalet semble en esquisser les traits sur la toile. Au haut est écrit : *Quid non cogit egestas?* On deman-

de, 1°. Comment concilier la réſiſtance du modele avec l'ouvrage déjà commencé ſur la toile, qui annonce pluſieurs heures de ſéance? 2°. Quel rôle fait la vieille, qui embraſſe & ſerre la jeune perſonne? Eſt-ce une matrône qui la force au rôle qui ſemble lui répugner; eſt-ce ſa mere qui la ſurprend, au contraire, dans cette attitude, & voudroit la dérober à ce métier infâme? L'humeur qu'on découvre dans les replis de cette figure ignoble, annonce-t-elle ſa douleur de trouver ſa fille en pareille poſture? Ou l'Auteur a-t-il voulu rendre une femme méchante, fâchée que ſa pupille ne ſe prête pas à ſes vues? Enfin qui concerne la deviſe? Eſt-ce la mere, eſt-ce la fille? Les regarde-t-elle toutes deux? Nouvel embarras. C'eſt le défaut général de cet Artiſte, qui pour vouloir mettre trop d'eſprit dans ſes compoſitions, eſt ſouvent obſcur. D'ailleurs, que ſignifie un tableau, ainſi qu'on l'a déjà obſervé il y a deux ans, auquel il faut un mot, comme à une énigme?

Des amateurs, Monſieur, aiment le déſordre d'un Cabinet de M. *de la Porte*, les Tableaux de fruits & de fleurs de M. *Bellengé*; mais je ne fais pas grand cas du génie concentré dans la nature inanimée. M. *Guerin* donne plus de vie à ce qu'il fait; je trouve une compoſition gaie & du coloris dans ſon *Concert* & d'autres petits ſujets de fantaiſie; mais qu'entend-il par ſon

jeune homme qui converſe avec une jeune Demoiſelle ſur les Sciences? Quel ſujet! Que peut-il rendre? Il faut le renvoyer au nombre des énigmes pittoresques dont fourmille le Sallon.

Je ne vois rien du fameux *Machy*, mais M. *Robert* nous en conſole. Cet Artiſte étonnant orne aujourd'hui le Sallon d'un nombre conſidérable de Tableaux. Ici ce ſont de magnifiques édifices enrichis de tous les détails poſſibles. Là, des ruines effrayantes atteſtent trop bien les injures & les dégradations du tems deſtructeur. Coulent enſuite des eaux tranſparentes, dont l'œil perce le criſtal. Plus loin, s'ouvre une grotte profonde, où le Spectateur ſemble craindre de pénétrer. Partout, une grande vérité, une entente admirable de la perſpective, des reliefs, des lointains à perte de vue. Le pinceau de l'auteur paroît ſe jouer à travers toutes ces maſſes : l'amateur s'y promene, s'y égare & ſe retrouve tour-à-tour.

Je reviens à l'hiſtoire, Monſieur, & verſe en paſſant des fleurs ſur le tombeau de M. *Amand*, enlevé cette année au commencement de ſa carriere. On a expoſé ſon morceau de réception à l'Académie. Le ſujet eſt *Magon, frere d'Annibal, après la bataille de Cannes demandant de nouveaux ſecours au Sénat de Carthage.* L'ordonnance en eſt bien entendue & dans le genie des grands Maîtres. La

figure principale a du caractere, de la nobleſſe, de l'éloquence. Le Sénat paroît frappé de ſon diſcours & rêver aux moyens d'y répondre. Un perſonnage acceſſoire répand un grand vaſe rempli des anneaux des Chevaliers Romains tués dans le combat, & *Magon* foule aux pieds l'Aigle Romaine. Penſée ſublime, mais répétition de celle de *Sebaſtien Slodtz*, rendue en Sculpture par l'*Annibal* des Tuileries, & que notre Auteur a eu le bon goût de s'approprier.

La naiſſance de Vénus, par M. *Briard*, eſt d'une compoſition ſeche, & n'a pas ce coloris vif, brillant, aërien, néceſſaire à un pareil ſujet. On a loué dans ſa *mort d'Adonis*, la penſée de faire pourſuivre le ſanglier, auteur de ce meurtre, par les Amours armés de lances. Penſée forcée, puérile, plus ingénieuſe que vraie. M. *Brenet* eſt tombé dans un pareil défaut, en repréſentant le Tems ſous la figure d'un génie ou d'un enfant, pas plus gros qu'un Amour. Il a voulu donner de neuf & s'eſt jetté dans le ridicule.

L'Adonis, *changé en Anémone par Vénus*, fait honneur à la ſenſibilité de M. *l'Epicié*. La figure de la Déeſſe eſt intéreſſante & invite le Spectateur à la plaindre. Il y a beaucoup de ſoupleſſe, de délicateſſe dans la maniere dont elle ſoutient la tête défaillante de ſon amant & cherche à la faire repoſer mollement ſur

ſon bras. On n'admire pas également *le Centaure Chiron*, du même Auteur, *inſtruiſant Achille dans la Muſique*. Le premier n'a pas une peau aſſez baſanée, ou plutôt un cuir aſſez tanné. D'ailleurs, il eſt dans une attitude forcée, & l'on ne peut plus mal deſſiné. C'eſt une figure eſtropiée.

M. *Taraval*, dans ſon *Triomphe de Bacchus* paroît avoir voulu rendre exactement le Dieu du vin; c'eſt-à-dire un perſonnage ventru, ſans dignité & ſans ces graces ſéduiſantes qu'il déployoit à *Naxos*. En ce cas, il ne falloit pas lui donner une compagne; perſonnage ſuperflu dans ce ſpectacle, & dont les appas groſſiers dégradent la compoſition; ou plutôt il falloit renvoyer ce Tableau à la taverne & en faire un plus noble, plus relevé, pour ſervir de décoration à la *galerie d'Apollon au Louvre*, lieu auquel il eſt deſtiné. Sa *Baigneuſe* eſt ſans contredit le meilleur de ſes tableaux. Elle eſt peinte avec facilité, &, comme diſent les gens du métier, *d'une ſeule palette*.

J'avois promis, Monſieur, de parler de Monſieur *Greuze* cette fois; mais l'abondance des matières m'oblige de le renvoyer pour ma troiſieme lettre. Cet Artiſte mérite un article à part. Je finis rapidement ceux des autres Peintres.

M. *Huet*, qui s'eſt voué particulierement aux animaux, charme la multitude par *un Do-*

gue se jettant sur des Oyes, par un *Renard dans un Poulailler*, &c. Cela prouve, Monsieur, qu'il y a de la vérité dans ces Tableaux, que critiquent pourtant les gens de l'Art, car que ne critique-t-on pas? On trouve le dogue trop outré; que les poules ressemblent à des chauve-souris.

M. *Jollain* est toujours agréable, par un coloris séduisant, par un beau choix de figures. Son grand Tableau du *Réfuge* mérite quelque détail. Il représente *Elisabeth de Ranfin*, fondatrice de l'Institut de *Notre-Dame* du réfuge des vierges & filles pénitentes de l'Ordre de *St. Augustin*, avec ses trois filles, implorant l'interceſſion de la *Vierge* pour le pardon des filles pénitentes. La *Vierge* offre leur répentir au *Pere Eternel*, qui arrête *l'Ange exterminateur* prêt à les punir. Une des filles de la fondatrice préſente l'habit de l'Ordre aux filles répenties. Ce Tableau, de 12 pieds de haut sur 6 pieds 6 pouces de large, a du deſſin, de l'exécution & de l'intelligence. Les figures principales en sont très-belles. Des plaisans ont prétendu que c'est à la *Magdelaine*, & non à la Vierge, que devoit s'adresser la Dame de *Ranfin*. Le *Pere Eternel* a l'air encore courroucé, & l'*Ange exterminateur* n'a pas ce terrible qui doit le caractériser; deux autres critiques, dont il est difficile de garantir l'auteur, plus propre pour les sujets galans.

Je ne trouve dans tout le reſte, Monſieur, qu'un très-beau *Chriſt* de M. de *Beaufort*, deſtiné pour la Salle de la Compagnie des Indes à *Pondicheri*. Il repréſente *Jéſus-Chriſt expirant ſur la Croix, & les ſaintes femmes occupées à ſecourir la ſainte Vierge qui s'évanouït.* Par ces détails, l'Auteur a ſçu donner un air de nouveauté à ce ſujet déjà manié & remanié par les grands Maîtres, & par les faiſeurs de croûtes de toute eſpece.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1769.

Paris le 28 Septembre 1769.

Vous avez entendu parler, Monſieur, du différend de M. *Greuze* avec l'Académie de Peinture: vous avez ſçu comment, agréé depuis pluſieurs années, il avoit toujours différé de préſenter ſon tableau de réception, & étoit tombé enfin dans les délais fatals, après leſquels il étoit dans le cas d'être exclus pour jamais. L'Académie, ſoit par égard pour les talens de cet Agréé, ſoit par reſpect pour le public, dont il s'étoit concilié de plus en plus l'admiration & l'amour, ſoit par honte pour

elle-même, de répudier de son sein un Membre de ce mérite & d'une aussi grande célébrité, avoit suspendu depuis plusieurs années la peine comminatoire; elle avoit fait prier, solliciter, presser cet Artiste de satisfaire aux Réglemens. On prétend que celui-ci avoit reçu cette invitation avec beaucoup de hauteur & de mépris; que se prévalant du suffrage & du goût décidé du public en sa faveur, il n'avoit tenu aucun compte des exhortations, des prieres, des supplications de ses confreres, & provoqué lui-même par une pareille conduite l'indignation de sa Compagnie qui l'avoit empêché de rien exposer en 1767.

M. *Greuze*, frappé de cette interdiction, a conçu combien elle lui pourroit être funeste; que privé par cette défense du véritable moyen, non-seulement d'étendre sa réputation avec rapidité, mais même de la conserver, en ramenant sans cesse les yeux du Public sur ses ouvrages, il courroit risque de rentrer bientôt dans l'obscurité dont il étoit sorti avec tant d'éclat. Il s'est hâté de satisfaire à ce qu'on exigeoit de lui, & a présenté son Tableau de réception à l'Académie, en demandant une place de Peintre d'Histoire. C'est ce Tableau exposé au Sallon, dont je vais d'abord vous parler, Monsieur. Vous saurez avant, que l'Académie usant envers cet Artiste d'une sévérité trop justement méritée, n'a

point jugé que l'Auteur, sur un Chef-d'œuvre aussi médiocre, fût digne d'être reçu *Peintre d'Histoire*, & que, par grace spéciale, il a été seulement reçu *Peintre de genre*.

Le sujet du Tableau en question est exposé ainsi par l'auteur lui-même dans le livre des Explications, &c. *L'Empereur Sévere reproche à Caracalla son fils, d'avoir voulu l'assassiner dans les défilés d'Ecosse, & lui dit: Si tu desires ma mort, ordonnes à Papinien de me la donner avec cette épée.* Il n'y a que quatre acteurs dans cette scene: l'Empereur, qui se souleve sur son lit, & étend le bras vers un personnage éloigné, auquel il adresse la parole & qu'on soupçonne aisément être ce fils perfide. De l'autre main il désigne une épée qui est à côté de lui. Derriere son chevet sont deux personnages debout, moins aisés à déchiffrer: l'un, la tête penchée, se cache le visage avec les mains, tandis que l'autre semble témoigner sa surprise de ce qu'il entend.

On attaque d'abord le sujet de ce Tableau. Envain fait-on valoir en faveur de l'auteur un passage de l'Abbé de *St. Réal*, où cet Ecrivain prétend, *qu'il seroit mieux de peindre des histoires dont le point essentiel consistât dans un état de repos*, &c. N'en déplaise à ce Critique plein de goût, il faut de la vie & du mouvement partout; & quand un Artiste peut joindre l'action théâtrale à l'expression des passions, son

ouvrage n'en eſt que plus parfait. La premiere qualité dans tous les Arts eſt d'être clair. Dans le fameux Tableau, ſi vanté, du *Timante*, ſi à la variété ſublime dont il peignoit les différens dégrés de douleur des ſpectateurs, il n'eût peint le ſpectacle du ſacrifice d'*Iphigénie*, ſon ouvrage auroit perdu la moitié de ſon mérite, ou plutôt ne fût devenu qu'une énigme plus pittoresque, telles que nos Peintres nous en préſentent beaucoup aujourd'hui. Le premier défaut de M. *Greuze* eſt donc d'avoir choiſi un mot & non une action à peindre. Faute de ſavoir ce mot, on n'entend rien à ſa compoſition, on ne peut en déchiffrer les perſonnages, & les paſſions même qui ſe peignent ſur leurs différens viſages, ne font qu'induire dans une plus grande erreur. Comment, par exemple, reconnoître *Papinien*, qui, les mains ſur ſon viſage ſemble ſe cacher la figure & déſigne tout auſſi bien le déſeſpoir que la honte? Pour rendre le mot de l'Empereur autant qu'il étoit poſſible, il falloit, au lieu de lui faire étendre le bras vers *Caracalla*, qu'il l'eût dirigé vers *Papinien*. Sa maniere de regarder ſon fils & l'action de ſon viſage auroient ſuffi pour rendre tout auſſi bien le diſcours qu'il lui adreſſe.

2°. *Caracalla*, dont la tête eſt deſſinée d'après l'antique, quoique le ſecond perſonnage, n'a pas le viſage monté, pour ainſi dire, au

plus haut dégré de paſſion, & *Papinien* ſe couvrant la figure, ſimple acteur ſubalterne, en exprime bien davantage. Le troiſieme, qu'on aſſure être *Geta*, frere de *Caracalla*, n'a l'étonnement que d'un ſpectateur indifférent à l'action, & n'eſt caractériſé en rien comme fils de *Sévere*. Le grand nombre de ſpectateurs & même de connoiſſeurs, ont pris les deux perſonnages au chevet du lit de l'Empereur pour deux ſimples Généraux, dont ils n'ont eu garde de faire la diſtinction qui devoit être ſi remarquable entre eux, puiſque l'un d'eux eſt le complice de *Caracalla*, & que l'autre eſt un frere vertueux, qui apprend pour la premiere fois le complot atroce de ſon frere contre leur pere & leur ſouverain.

3°. On reproche au Peintre des défauts énormes dans ſon deſſin; d'avoir forcé le bras droit qu'étend *Sévere*; d'avoir diſloqué la jambe & la cuiſſe droite, au point de ne plus ſavoir ſi elles appartiennent au reſte du corps.

Outre ces vices eſſentiels, on veut que M. *Greuze* ait omis le coſthume juſque dans les habillemens; qu'en choiſiſſant pour lieu de la ſcene une chambre à coucher, au lieu d'une tente, il ſe ſoit privé de toutes les richeſſes de détail que pouvoit lui fournir le local; ce qui auroit donné plus de vraiſemblance & de dignité à ſa compoſition. Telles ſont, Monſieur, les principales obſervations des Ama-

teurs, contre lesquelles il n'eſt pas poſſible de juſtifier l'auteur, dont le Tableau étranglé, pauvre, mesquin, a été plaiſamment appellé par M. *Boucher*, *un bas-relief*.

Les autres ouvrages de cet Artiſte le vengent bien de la ſévérité qu'on a exercée envers celui dont je viens de vous entretenir. Le Tableau qui repréſente *une jeune fille faiſant ſa priere au pied de l'autel de l'Amour*, a réuni le grand nombre des ſuffrages, non qu'il n'ait des défauts eſſentiels: le corps de la jeune fille eſt mal deſſiné; l'Amour a l'air d'un magot de la Chine; la couronne qu'il tient n'a aucune proportion avec les figures: mais l'expreſſion de la tête de la petite femelle eſt ſi belle; ſa figure eſt ſi ingénue; il y a tant d'onction dans ſon recueillement, qu'on oublie tout le reſte, & que le Peintre paroît lui avoir tout ſacrifié à deſſein. On ne fait pas même attention aux autres détails, tels que les bosquets ſombres, lieu de la ſcene, des fleurs, des tourterelles très agréablement rendues. On ne voit que la fervente dévote du Dieu; & le ſpectateur ſeroit tenté d'exaucer ſur le champ ſa priere.

Une jeune fille qui envoie un baiſer par la fenêtre, appuyée ſur des fleurs, qu'elle briſe, eſt une compoſition ingénue, mais trop pleine d'eſprit, & où l'auteur a prodigué mal à propos une expreſſion qu'il faut réſerver pour des

momens plus heureux. *Un petit enfant à moitié nud ſur ſa chaiſe, jouant avec un chien*, eſt d'une vérité intéreſſante. En général, M. *Greuze* donne une ame à tout ce qu'il touche. Ce mouvement fait ſon talent principal & le caractere eſſentiel de ſes ouvrages. Il rend ſurtout les enfans avec ces traits de vivacité, cette ſurabondance de vie, qu'aucun Peintre n'a encore rendus. Ses Tableaux même ſe reſſentent de l'action de ſon pinceau, & les perſonnages ſemblent au moment de s'échapper de la toile.

Dans ſix Deſſins qu'il a expoſés cette année, il nous rappelle le genre qu'il a créé en quelque ſorte. Je veux parler de ces détails de la vie privée, qu'on pourroit nommer le comique larmoyant de la peinture, & qui forment une ſuite de drames très-intéreſſans. Toutes ces ſcenes ſont extrêmement variées. Dans l'une, c'eſt une multitude *d'enfans qui amuſent le pere de famille* par des jeux pleins de gaieté, & contraſtent ſi bien avec ſa vieilleſſe dont ils font la conſolation. Dans l'autre, c'eſt *le pere de famille qui donne la bénédiction à ſes enfans.* La troiſieme nous repréſente *la mort du pere bien-aimé, entouré de ſes enfans, dont la douleur s'exhale en regrets impuiſſans.* Mais *la mort du pere dénaturé, abandonné de ſes enfans*, fixe ſurtout l'attention du Spectateur, lui déchire l'ame & lui fait dreſſer les cheveux à la tête. Le corps de ce malheureux mourant

eſt à moitié hors du lit; ce qui caractériſe les convulſions affreuſes dans leſquelles il a dû expirer. On enleve ſa bourſe, ſon drap même qui le couvre. Sa maiſon eſt au pillage: le cierge placé au pied de ſon lit ſe briſe, & la flamme le dévore en un inſtant. En un mot, tout annonce le déſeſpoir du mort, le déſordre de ſon abandon & l'horreur de ſon état. L'impreſſion forte, profonde & révoltante d'un pareil ſpectacle, a fait reculer pluſieurs ſpectateurs. Quelques Critiques ont prétendu qu'il ne falloit pas offrir de pareilles ſcenes: c'eſt *l'Atrée & Thieſte* de *Crébillon*. Mais vous ſavez, Monſieur, qu'il y a un ſublime de terreur d'autant plus beau, qu'il eſt peu d'ames en état de le ſoutenir. Faut-il que la foibleſſe du Spectateur ſoit la meſure du mérite du Compoſiteur? Et ne le doit-on pas admirer d'autant plus qu'il s'éleve davantage au-deſſus de la ſphere ordinaire? Au ſurplus, M. *Greuze* nous remet tout de ſuite à l'aiſe par un deſſin naïf & amuſant. C'eſt *le Départ de Barcelonnette*. La mere d'un petit Savoyard lui montre le chemin de Paris. Ce jeune homme a une *marmotte* dans une boîte à côté de lui & eſt prêt à partir. Son petit frere, âgé de trois ou quatre ans, ne veut pas le quitter; il ſe met en chemin, & un bâton à la main ſemble vouloir prendre les devants; mais ſa ſœur le retient, parce qu'elle ſait bien qu'il n'eſt pas

encore tems qu'il parte. Dans un coin de la ſcene on apperçoit la grand' maman, qui s'afflige du départ de ſon petit-fils. Un autre de ſes petits-enfans cherche à la diſtraire. Tout le monde admire, Monſieur, l'onction, la douceur, la variété de ce deſſin, plus terminé que les premiers.

La plume me tombe des mains en ce moment, Monſieur, & il n'eſt pas poſſible de vous parler d'aucun autre Peintre après celui-là, qui donne trop à penſer, & remplit l'ame au point de ne pouvoir s'arrêter ſur aucun autre objet du même genre.

Je paſſe aux Sculptures, Monſieur, ſur leſquelles je ne jetterai qu'un coup d'œil rapide. Ce genre ne nous offre cette année rien qui mérite une attention bien particuliere.

Les premiers morceaux, & ceux qui frappent le plus, ſont le buſte en marbre de M. le Chancelier *Maupeou* le pere, & celui de Madame la Comteſſe *d'Egmont*. M. *le Moyne* a, ſans doute, choiſi deux des plus beaux modeles en fait de têtes d'homme & de femme. Vous connoiſſez, Monſieur, la nobleſſe du premier & les graces du ſecond. Celui-là prêtoit davantage au ciſeau & eſt mieux rendu. On trouve que celui-ci n'exprime pas toute la fineſſe, toute l'élégance de la beauté en queſtion.

A l'égard de deux Bas-reliefs de M. *Allegrain*, figures de femme, qui repréſentent *le Sommeil* & *le Matin*, les connoiſſeurs ont cru retrouver dans l'une l'expreſſion d'un rêve délicieux; dans l'autre la molleſſe, la nonchalance, l'abandon du réveil d'une beauté épuiſée des plaiſirs de la nuit.

Une figure ſymbolique de la feue Reine, par M. *Pajou*; ſon *Eſquiſſe d'un Tombeau pour le feu Roi Staniſlas*, offrent une compoſition ſage, mais aucun trait de génie. Son *Amour dominateur des élémens*, eſt une allégorie froide, qu'on ne peut ſentir. Quant à ſes quatre figures pour le bâtiment du *Palais-Royal*, repréſentant *Mars* ou *les Talens militaires*, *la Prudence*, *la Libéralité*, *les Beaux-Arts* ou *Apollon*, il eſt difficile d'en découvrir le mérite, du point de vue où on les a placés; mais deux êtres moraux, figurant avec deux Dieux de la fable, ſont un mêlange mal-adroit & de mauvais goût.

Le Pacte de famille eſt le ſujet d'une Allégorie qui s'exécute pour le Cabinet de M. le Duc de *Choiſeul*, Miniſtre de la guerre & des affaires étrangeres, par M. *Caffieri*. Ce groupe compliqué n'excite ni intérêt ni curioſité. *L'Eſpérance qui nourrit l'Amour*, eſt une autre allégorie froide, biſarrement imaginée & d'une exécution ridicule.

La

La *fontaine des Graces* de M. *d'Huès* eſt une eſquiſſe qui ne rend pas ſon ſujet, mais qui ſe fait regarder avec plaiſir.

On admire la douceur, la tranquillité du ciſeau de M. *Mouchy* dans ſon *Berger qui ſe repoſe.*

On trouve de la vigueur dans le *Milon de Crotone qui eſſaie ſes forces*, de M. *Dumont.* Mais on lui reproche de traiter ce ſujet ſi beau dans l'antique & qui n'eſt pas ſuſceptible d'une autre expreſſion.

M. *le Comte* déploie un ciſeau ſavant dans ſon *Eſclave accablé de douleur.* Il y a de la délicateſſe dans celui de M. *Monot.* Sa *Jardiniere Grecque, portant ſur ſa tête un panier de fruits*, eſt ſwelte & d'un bon goût. Il s'eſt trompé dans l'expreſſion de ſa *Tête de Bacchante dans une douce ivreſſe*, qu'il appelle douce & ne doit pas être celle d'une *Bacchante.*

L'Art de la Gravure, Monſieur, eſt pouſſé à un grand point de perfection. Il s'en faut bien que le Sallon ſoit auſſi riche en Peintures. Il faudroit vous détailler preſque tous les Ouvrages du premier genre expoſés cette année, pour rendre juſtice à tous les Artiſtes dont il eſt queſtion. Mais il ſuffira de la leur rendre en général. D'ailleurs, les Eſtampes ſe multiplient, ſe tranſportent, ſe communiquent

avec une facilité merveilleuſe & les Tableaux ne ſe retrouvent pas de même.

Je ne puis pourtant m'empêcher de m'arrêter un inſtant ſur les deſſins allégoriques de M. *Cochin*, deſtinés à être gravés pour l'ornement de *l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France, par M. le Préſident Hénault.* Vous admirerez, Monſieur, la richeſſe de l'invention de cet Artiſte. Chaque eſtampe eſt un réſumé des faits principaux qui ont été traités, & forme un petit Poëme complet, dans lequel les Allégories répondent à la ſagacité & à la préciſion de l'hiſtorien.

M. *Le Bas* nous offre une des ſeize eſtampes qui ſont gravées à Paris pour l'Empereur de la *Chine*. Elle repréſente un *Combat de Chinois contre les Tartares.* Elle eſt gravée d'après le deſſin fait en *Chine* par le *P. Caſtillon*, Jéſuite, & fait autant d'honneur à l'invention de ce Religieux qu'à l'exécution finie de M. *Le Bas.*

Il faut que je vous entretienne encore, Monſieur, du *Concert de famille* de M. *Wille*, dont le burin devient de plus en plus admirable & vrai, & rend ſurtout les étoffes d'une maniere unique.

Mais l'Eſtampe, Monſieur, par laquelle je finirai, & qui attire l'attention générale, eſt de M. *Demarteau*, Agréé. Elle eſt gravée

dans la maniere qui imite le crayon, & repréſente *Lycurgue* bleſſé dans une ſédition. C'eſt d'une chaleur, d'une beauté, d'une harmonie, d'une préciſion, d'un *faire* qui enlevent. Encore un coup, Monſieur, cette partie nous conſole un peu du dépériſſement de notre Ecole de Peinture: dépériſſement, au reſte, qu'on doit moins attribuer au défaut de talens dans les Artiſtes, qu'au goût actuel, tourné abſolument vers le colifichet & la bagatelle, & qui porte l'empreinte du génie ſuperficiel de la nation, paſſionnée pour tous les Arts & les dégradant tous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE MDCCLXXI.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1771.

Paris, le 7 Septembre 1771.

Si la réputation de l'Ecole Françoiſe croiſſoit, Monſieur, en proportion de la multitude des ouvrages qui ſortent de ſon ſein, chaque Sallon ajouteroit un nouveau dégré à ſa célébrité. Le dernier, plus nombreux que le précédent, eſt encore ſurpaſſé par celui-ci. On y compte trois cent vingt morceaux, ce qui eſt ſans exemple. Mais, hélas! cette abondance cache une ſtérilité trop réelle. Avec l'air de la richeſſe nous ſommes fort indigens. En effet, de l'expoſition actuelle, qu'on ôte les Portraits, les Tableaux du petit genre, qui ne peuvent donner aucune gloire à la nation ni à l'artiſte; ceux de plus grande maniere qui ne méritent pas la peine d'être regardés, ou qui ne ſont que médiocres, ou dans leſquels quelques excellentes qualités ſont effacées par des défauts énormes: cette ſuperbe collection dont on eſt ébloui au premier coup d'œil, ſe réduit bientôt à rien,

c'eſt à dire, à preſque rien. Cependant, Monſieur, pour contenter votre curioſité, je vais parcourir le Sallon, & ne pouvant m'étendre que ſur très-peu de chef-d'œuvres ou d'ouvrages d'un mérite ſupérieur, j'entrerai dans le détail des productions médiocres, dont les auteurs méritent de l'indulgence par leurs talens, ſoit connus, ſoit annoncés. Je ne m'aſſervirai pas à l'ordre des genres, parce que les premiers ſont les plus pauvrement traités, ni au rang des Artiſtes, parce qu'il faudroit débuter par bien du mauvais. Je ſuivrai une route plus ſûre en général, & qui vous donnera du moins une idée du goût du jour; je vous parlerai indiſtinctement des Tableaux, à meſure qu'ils m'auront paru affecter le public.

Celui que je remarque frapper d'abord les ſpectateurs, c'eſt un Tableau de M. *Roslin*. Il repréſente *Guſtave*, Roi de Suede, dans ſon Cabinet d'étude, s'entretenant ſur des Plans avec les Princes *Charles* & *Adolphe-Frédéric*, ſes freres. Un Peintre de portraits, hiſtoriés ſi l'on veut, & très-fameux dans ſon genre, ne devoit pas s'attendre naturellement à éclipſer cette année tous ſes confreres & à détourner les regards d'une vingtaine de Tableaux d'hiſtoire qui l'entourent, pour les ramener ſur lui. Ce phénomene eſt dû en partie à la médiocrité de ſes voiſins, en partie à

la célébrité du jeune héros qu'il a choisi, & dont le séjour à Paris nous a donné une grande idée, & plus encore à la magie de son coloris. Le velours éclatant de l'habit du Prince *Charles*, celui plus doux dont est couvert le Prince *Adolphe-Frédéric*, ont moins étonné que le vêtement broché en or de S. M. Suédoise. On avoit déjà des imitations heureuses des premieres étoffes, mais la vérité de l'autre est sans exemple. Il est difficile de concevoir par quel art on peut à ce point tromper les yeux..... A mes exclamations, vous en joignez une autre, Monsieur, & vous me demandez à quel état déplorable notre Ecole est réduite, si c'est-là le chef-d'œuvre le plus digne de notre attention? Récriez-vous plus fort encore, s'il est possible, en apprenant que ce Tableau si merveilleux pour la richesse & la couleur des draperies, dont les figures sont d'ailleurs bien posées, bien desinées, n'a pas le sens commun, quant à l'expression. Le Roi, assis dans un fauteuil, étend la main vers un Plan, tenu par le second Prince & sur lequel l'autre frere mesure quelque espace avec un compas. Croiriez-vous qu'aucun de ces personnages n'est à ce qu'il fait? Des trois, censés dans l'intérieur du Cabinet du Roi, & s'entretenir entr'eux, aucun non-seulement n'a les yeux sur le Plan, objet de la dissertation

& de l'expérience actuelle, mais ne les a vers un des interlocuteurs réciproques; tous regardent uniquement le public. On sent parfaitement que l'Artiste ayant pour but principal de faire les portraits des trois Princes, qui pourtant ne ressemblent gueres, a évité toutes les attitudes qui pourroient masquer en tout ou en partie leurs figures. Mais alors il ne falloit pas choisir une action, dont l'Auteur ne pût se tirer sans pécher aussi essentiellement contre la premiere des regles, celle des convenances & des vraisemblances.

On assure que ce Tableau a été acheté dix mille écus; ce qui fait beaucoup d'honneur à la magnificence du Roi de Suede, sans relever davantage le mérite de l'Artiste.

On ne quitte gueres, Monsieur, ce triple portrait sans fixer une immense machine qui le surmonte. C'est un Tableau de 25 pieds de large, sur 13 pieds 6 pouces de haut. Il est de la composition de M. *Restout*. (*) Il y décrit *la Présentation de Notre Seigneur au Temple, au moment où Siméon prononce le Nunc dimittis*. La premiere critique qu'en fait d'abord le plus ignorant, c'est que le personnage principal, le Grand-Prêtre, n'a pas la tête sur les épaules, ou autrement, en termes de

(*) Ce M. *Restout* est un jeune homme, fils de l'ancien Peintre de ce nom.

l'art, *que ſa figure n'eſt pas enſemble.* Au coloris près de feuilles mortes, qui n'offre de toutes parts qu'un aſſemblage de Sœurs griſes & de Capucins, les autres parties du Tableau ne ſont point mal. Il y a de l'harmonie, de l'unité, de la variété dans les grouppes, & l'on ne peut ſans une ſorte de génie embraſſer un plan auſſi vaſte & le conduire auſſi heureuſement.

Pendant que je me morfonds & me perds dans ce Temple auguſte de M. *Reſtout*, je me trouve réveillé par l'admiration qu'excite autour de moi M. *Vernet*. Réjouiſſez-vous, Monſieur; le goût ſain n'eſt pas encore perdu. On ne ſe laſſe point d'exalter cet Artiſte & de regarder ſes chef-d'œuvres. Cinq morceaux de ſa compoſition, quoique pareils en grande partie à d'autres de lui, déjà expoſés, continuent à réunir les ſuffrages, & font toujours une ſenſation nouvelle. Dans ſa *tempête, avec le naufrage d'un bâtiment*, on ſe trouve le cœur ſerré; on ſent tout ce qu'éprouvent ces malheureux qu'il peint; on voit le ciel s'entr'ouvrir, la foudre en tomber, & la mer engloutir un vaiſſeau. Le calme renaît à la vue d'un *Payſage & Marine, au coucher du Soleil*; on oublie toutes les calamités de l'autre ſcene, & l'on participe aux occupations tranquilles des nouveaux habitans, ou l'on jouit de leurs plaiſirs. Ces deux morceaux

appartiennent à l'Electeur Palatin. On regretteroit de voir l'étranger s'en enrichir, si la fécondité de l'Auteur ne pouvoit nous dédommager. Un *Payſage au Soleil couchant* de notre Artiſte, n'offre peut-être pas aſſez de variété après le même ſujet dont on vient de parler. Mais ſi les ciels ſe reſſemblent, il y a des richeſſes de détail dans l'un, que ne préſente pas l'autre. Une *Marine avec des Baigneuſes*, & *une Marine au clair de la Lune*, en reproduiſant leurs beautés connues, ne peuvent qu'exciter les mêmes éloges. On doit regretter, ſans doute, que le genre circonſcrit qu'a embraſſé ce grand homme, ne lui permette pas de s'étendre autant qu'il auroit pu faire dans une autre carriere, & l'on doit s'étonner de ſon abondance dans une nature auſſi monotone, ſi elle pouvoit jamais l'être.

Malgré l'admiration dont on eſt ſaiſi pour M. *Vernet*, j'obſerve, Monſieur, qu'on le quitte ſans regret pour ſon voiſin, M. *de la Grenée*. Ce Peintre voluptueux ragaillardit le vieillard dont les deſirs ne ſont pas encore éteints, & porte le trouble juſques dans le cœur de l'*Agnès* la plus innocente. Quelles belles nudités ! Quelle variété d'attitudes ! Quelles poſtures ſéduiſantes ! Mais *ab Jove principium*..... Commençons par un Tableau de dévotion de cet auteur. Preuve qu'il ne brûle pas toujours des feux de la concupiſcence.

& qu'il se laisse pénétrer quelquefois du saint enthousiasme de la grace. Le sujet en question est *St. Germain donnant à Ste. Geneviève une medaille où est empreinte l'image de la Croix, pour en orner son col.* Le Saint est en ornemens pontificaux; il est assis dans son fauteuil, & de la main droite il présente à la Bergere son présent, tandis qu'il l'embrasse de l'autre & semble l'attirer doucement à lui. Attitude qui pourroit indiquer quelque paillardise dans le Prélat, & dont le Peintre sévere auroit dû s'abstenir. Du reste, il a sur le front toute la majesté d'un Evêque. Il ne tire point sa grandeur, comme nos Prélats modernes, de la vaine pompe qu'ils étalent jusqu'aux pieds des autels & de cette multitude de valets insolens qui les entourent. Un simple Chapelain porte sa crosse de *bois*. Un beau contraste dans les étoffes, une grande sagesse dans l'exécution, cette tranquilité, ce calme, ce repos, qui caractérise les ouvrages des grands Maîtres, & qui n'est autre chose que l'accord de toutes les parties, se fait sentir dans cette composition.

Une *Sainte Famille*, du même Artiste, mais qui se trouve confondue au milieu de ses ouvrages profanes, fait se récrier le devot attrabilaire; il se plaint de ne pouvoir la considérer sans craindre sans cesse les tentations qu'éprouve sa chair fragile par toutes les nudités

scandaleuses qui l'avoisinent. Vous n'êtes point si scrupuleux, Monsieur; je puis, sans vous allarmer, vous tracer ces principaux ouvrages. L'*Insomnie* est caractérisée par une jeune personne, qui se leve en chemise, qui cherche ce qui l'empêche de dormir & découvre un petit Amour sous son lit; lutin qui se plaît à la tourmenter. Cette idée ingénieuse est joliment exécutée. On trouve que les accessoires de l'appartement ne répondent pas assez au galant du reste de la composition; qu'il ne regne pas dans le lit un désordre aussi grand qu'il le faudroit; que les draps ont plutôt le brillant du satin, que le grénu, le rond de la toile; que la chambre paroît trop éclairée, & que dans une nuit profonde le secours d'une lampe, avec plus de vérité, auroit mieux fait ressortir la demi-teinte des chairs. Le pendant de ce morceau est *une Nymphe qui se mire dans l'eau*; sujet froid & qui ne répond pas au premier. Une *Baigneuse, qui regarde deux Colombes se caresser*, a plus d'expression. Elle a un pied encore dans l'eau: sa jambe, trop plongée, paroît pécher contre les regles de la Dioptrique. Le reste de l'ouvrage est traité en homme de l'art & avec beaucoup d'intelligence. Je passe *Loth énivré par ses filles*, qu'on ne trouve pas assez lascives; *Mars & Vénus*, allégorie sur la Paix, seche & sans caractere, quoique l'idée des

Colombes faisant leur nid dans le casque de *Mars*, soit douce & riante : je m'arrête à *Léda*, dont j'aime beaucoup le *Cigne* becquétant le voile envieux qui cache les appas secrets de la nymphe, comme pour l'arracher. Mais le sujet mieux rendu à mon goût, c'est *Eglé*, *jeune Nymphe*. Vous vous rappellez, Monsieur, les deux vers d'une Eclogue de *Virgile : Malo me Galathea petit*, *lasciva puella*, & *fugit ad salices & se cupit ante videri*. C'est la même image exprimée avec tout l'esprit possible, & de la maniere la plus piquante. On ne finiroit pas, Monsieur, de détailler tous les ouvrages de M. *de la Grenée*, au nombre de dix-sept. Après lui avoir payé le tribut d'éloges qu'il mérite, je ne puis m'empêcher de lui reprocher d'avoir voulu traiter deux sujets aussi ingrats que ceux de *Termosiris*, *Prêtre d'Apollon*, *qui rencontre Télémaque*, *auquel il enseigne l'art d'être heureux dans l'esclavage* ; & de *cette Mere Lacédémonienne*, *qui armant son fils d'un bouclier lui dit ces mots : Aut infra*, *aut supra : ou dessus*, *ou dessous*. Ou dessus, parce que les guerriers morts en combattant se rapportoient sur leurs boucliers. Dans le premier Tableau, *Termosiris* ressemble à un Feuillant colossal, & présente une flûte à Télémaque, qui a l'air d'un écolier, plus que d'un jeune héros. Dans le second, une femme offre un bouclier à un guerrier. Comment le

ſpectateur peut-il ſaiſir les grands principes de ſageſſe de l'un & le ſublime de l'autre? On ne doit ſe haſarder à des peintures auſſi difficiles, que lorſqu'on ſe ſent le génie de les rendre.

C'eſt échauffé de cet enthouſiaſme raviſſant que M. *Caſanova* a entrepris de peindre deux fameuſes batailles du grand *Condé:* ſavoir, *le premier des trois Combats de Fribourg*, donné le 3 Août 1644, entre ſept & huit heures du ſoir, entre l'Armée de France, commandée par S. A. S. Monſeigneur le Duc d'*Enguien*, & l'Armée des Bavarois, ſous les ordres du Général Comte de *Mercy*; & la *Bataille de Lens*, par S. A. S. Monſeigneur le Prince de *Condé*, contre l'Armée Eſpagnole, commandée par l'Archiduc *Léopold*, le matin du 20 Août 1648.

Dans le premier, ſur le devant du Tableau, à gauche, on voit les débris d'un combat qui a été livré pour vaincre l'obſtacle d'un abattis d'arbres qu'avoit fait faire en cet endroit le Général ennemi.

Un peu plus haut, & vers le milieu du Tableau, on apperçoit le Duc d'*Enguien* qui, voyant ſes troupes, après avoir forcé les abattis, reſter immobiles ſous le feu des redoutes qu'elles ont encore à ſurmonter, eſt deſcendu de cheval, & après avoir jetté ſon bâton de commandement dans les retranchemens des

ennemis, environné de plusieurs Généraux se met à la tête du Régiment de *Conti*, qui est soutenu par celui de *Mazarin*, commandé par M. le Comte de *Tournon*; il enfonce les Bavarois, dont il ne se sauve qu'une très-petite partie à la faveur du bois qui est au milieu de la montagne. Au-delà de cette montagne, on découvre dans la plaine, l'Armée du Général *Mercy* en bataille.

Dans le second, au milieu du Tableau on voit le Prince *de Condé*, devant lequel l'épais Bataillon de l'Infanterie ennemie tombe à genoux & rend les armes, abandonné de la Cavalerie, rompue & mise en fuite par M. *de Châtillon*, qu'on apperçoit un peu plus haut sur la gauche. Cette Infanterie implore la clémence du jeune Héros, qui donne ordre à M. *des Roches*, Lieutenant de ses Gardes, de lui sauver la vie. Plus haut, dans le centre du Tableau, on voit le fameux Général *Beck* pris prisonnier.

A la hauteur de *Lens*, on voit le Camp des Ennemis, & l'Archiduc qui se sauve avec les débris de son Armée. La droite du second plan représente la Cavalerie Françoise victorieuse, à la poursuite des Ennemis.

Je ne puis mieux, Monsieur, vous donner une idée de ces deux grandes actions, qu'en vous disant que tous les détails ci-dessus sont amenés successivement, avec la plus exacte

vérité & dans l'ordre le plus parfait ; qu'il en réſulte un enſemble propre à étonner les plus fortes têtes ; que l'exécution eſt d'une chaleur dont j'ai vu s'enflammer de jeunes militaires. Leur front ſe couvroit d'une noble rougeur à la vue des Héros auxquels ils ſembloient prêts à ſe joindre. Le Héros principal ſe fait remarquer dans les deux Tableaux ſous deux attitudes différentes, & après avoir déployé d'un côté cette ardeur bouillante, qualité diſtinctive de ſon caractere, il montre de l'autre cette humanité qui ſied ſi bien après la victoire, & qui s'allie à merveille à la plus intrépide valeur. Le premier Tableau a plus d'oppoſition, fait plus d'effet. On reproche pourtant au Peintre de n'avoir pas marqué aſſez le feu des redoutes par des traits de flamme qui, ainſi que des éclairs, devroient percer l'obſcurité de la nuit, & des tourbillons de fumée. C'eſt la ſeule critique que j'en ai entendu faire. Le déſordre du premier plan forme un ſpectacle effrayant, qui prépare au bel enſemble du ſecond, & l'œil ſe perd de nouveau dans la confuſion du troiſieme, où l'armée ennemie eſt en déroute, pour ſe repoſer enfin ſur l'armée du Général *Mercy*, qu'on découvre dans l'éloignement.

Le ſecond n'a pas ces mêmes beautés : mais il y regne un autre genre de choſes & le total ſe reſſent du calme tranquille du Héros,

dont la clémence fait l'objet principal. Les fureurs de la guerre ne doivent s'y montrer que comme acceſſoires pour donner plus de relief à celui-ci. On a peine à découvrir le Général *Beck*. Peut-être que ces Tableaux, un peu trop élevés, voudroient être détaillés de plus près; mais celui-ci eſt admirable par l'entente de la perſpective, qui laiſſe pénétrer à travers un lointain immenſe.

Au reſte, Monſieur, vous ne ſerez pas ſurpris des talens rares de Monſieur *Caſanova* pour décrire les Batailles & les faits des guerriers, quand vous ſaurez que le ſang de la Maiſon de *Brunswick* coule dans ſes veines; qu'il paſſe pour bâtard du dernier Roi d'*Angleterre*, qui lui donna naiſſance à *Rome*, & que des circonſtances contraires ne lui ayant pas permis de prendre parmi les Héros un rang auquel il étoit deſtiné, il s'eſt voué à les peindre. Nous avons deux autres payſages du même maître, où l'on découvre toujours un Peintre chaud de couleur, & dont l'ame eſt ſans ceſſe en mouvement.

Entre les deux batailles de M. *Caſanova*, & un peu au deſſous, eſt un Tableau du dernier des *Vanloo*, du *Vanloo de Pruſſe*. Il repréſente *Vénus & l'Amour couronnés par les Graces*. Par quelle fatalité cette famille, dont le pinceau ſemble principalement guidé par ces Divinités, ne peut-il les rendre?

Vous vous rappellez, Monsieur, le Tableau du fameux *Vanloo* sur ce sujet. On trouva les Graces lourdes : celles-ci ne sont pas plus sweltes. Il faut convenir que la matiere étoit extrêmement difficile à traiter. Comment faire à la fois cinq belles figures, devant se ressembler, & pourtant contraster ensemble ? Quelle attitude donner à Vénus & à son fils ? Comment jetter un certain intérêt dans l'action ? Comment varier les trois Nymphes ? Ce sont de ces projets qui se présentent à tout le monde, dont l'idée rit d'abord à l'imagination, dont l'exécution paroît aisée & où l'on échoue presque toujours.

Le même Auteur a exposé un autre Tableau, qui offre *l'expérience physique d'un oiseau privé d'air, sous le Récipient de l'ancienne machine pneumatique.* Le coloris en est bon, les détails en sont bien traités. Il s'y remarque pourtant le même défaut de sens commun reproché à M. *Roslin.* C'est que le Docteur se morfond seul à sa machine ; que des trois autres spectateurs aucun n'y a d'attention. La femme sur le devant de la scene paroît ne s'occuper de rien, pas même de on chien qui est à ses pieds ; ce qui auroit pu faire épigramme & contre la pédanterie ennuyeuse du Savant, & contre la frivolité des Curieux. Au lieu que l'inattention de ces personnages s'im-

pûte plutôt au défaut de génie du Peintre, qu'au caractere futile de ceux-là.

J'eſpere, Monſieur, vous rendre compte la premiere fois du portrait en pied de Madame la Comteſſe *Dubarri*. Le Public le deſire avec grande impatience. En attendant, il conſidere le Cadre déjà placé. C'eſt un chef-d'œuvre de ſculpture & de dorure, dont on admire à la fois la richeſſe & l'élégance. Le haut eſt ombragé d'un feuillage très-délicatement fait, au milieu duquel ſe trouvent deux Amours, dont l'un bande ſon arc, & l'autre, qui reſſort en avant, tient une couronne ſuſpendue, & ſemble attendre la Déeſſe qui doit s'y placer. Au bas, & comme à ſes pieds, ſont deux Colombes qui ſe becquetent de la façon la plus voluptueuſe. Tous ces entours promettent quelque choſe de très-gaiant; les graces du Portrait s'aſſortiront à merveille avec eux, ou plutôt les éclipſeront ſans doute.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1771.

Paris, le 14 Septembre 1771.

On ſe conſoloit, Monſieur, de voir la Mere des Amours manquée par Monſieur *Vanloo*, dans l'eſpoir que ſon confrere nous la reproduiroit ſous une forme plus ſéduiſante. Vous concevez aiſément que je veux parler du Portrait en pied de Madame la Comteſſe *Dubarri* par M. *Drouais*. Ses talens brillans pour ce genre de travail, la double eſquiſſe de cette beauté, qu'il nous avoit donnée avec ſuccès il y a deux ans, les ſecours que ſon imagination pouvoit emprunter de l'allégorie, tout nous promettoit un chef-d'œuvre raviſſant. Il a paru enfin, Monſieur, &, comme les merveilles trop annoncées, trop prônées d'avance, il n'a pas répondu à notre attente; la copie s'eſt trouvée fort inférieure à l'original. Tout Paris ne s'empreſſe pas moins d'accourir le conſidérer. Il faut vous en donner une idée & je vais le détailler.

Madame la Comteſſe *Dubarri* eſt peinte en Muſe. Elle eſt gazée en partie d'une draperie légere & tranſparente, qui ſe retrouſſe au des-

ſus du mamelon gauche, laiſſe les jambes découvertes juſques aux genoux & marque le nud dans tout le reſte du corps. De ſa main droite elle tient une harpe & une couronne de fleurs; de la gauche, elle en porte pluſieurs autres. Le devant de la ſcene eſt parſemé de livres, de pinceaux & de divers attributs des arts. Le fonds repréſente une belle architecture, & le Tableau, en général, eſt riche d'ornemens; mais on y remarque une foule de défauts. Le premier, & le plus eſſentiel, ſans doute, c'eſt que le Portrait n'eſt pas reſſemblant. C'eſt un viſage en quarré-long, mal coëffé, & qui n'a rien des graces & du jeu de la phyſionomie de Madame *Dubarri*. En outre, l'auteur, à raiſon de la Muſe qu'elle repréſente, a voulu donner à ſa figure les grandes proportions de l'antique; enſorte que celle-ci debout auroit ſix pieds & demi de haut. Cette taille coloſſale, qui peut imprimer plus de nobleſſe & d'impoſant à un être fantaſtique, ne va point à une femme, dont toute l'habitude du corps doit être agréable, & dont le principal caractere eſt un air de volupté répandu ſur l'enſemble de ſa perſonne. Au contraire, c'eſt ici un perſonnage roide & ſans ſoupleſſe; une virtuoſe pédantesque, qui malgré l'appareil galant de ſon vêtement & la ſéduction de ſon attitude dans ſa façon d'être aſſiſe, repouſſe plus qu'elle n'attire, & défait

d'une part le charme qu'elle produit de l'autre. En un mot, la grande mal-adreſſe du Peintre, c'eſt d'avoir choiſi une allégorie peu aſſortie à la beauté qu'il vouloit rendre. Il n'a pas moins échoué dans cette partie, & pour figurer la protectrice des Arts, à la muſique près, il les fait fouler aux pieds par cette Muſe. Emblême louche & dont le ſens naturel eſt l'inverſe de l'idée du Poëte.

Depuis que j'écris ceci, Monſieur, Madame la Comteſſe *Dubarri* eſt venue au Sallon, &, ſoit mécontentement de ſa part, ſoit qu'elle fût inſtruite de celui du Public contre le Peintre, ſoit égard pour les clameurs des dévots, qui voudroient ne voir une femme que voilée, depuis les pieds juſqu'à la tête, elle a fait ôter ſon Portrait, & il ne paroîtra plus.

M. *Drouais* a beaucoup mieux réuſſi, Monſieur, dans le Portrait en ovale de Madame la Comteſſe de *Provence*. Cette Princeſſe eſt peinte tenant une roſe à la main. On la trouve très-reſſemblante: elle a un air d'affabilité qui plaît à tout le monde. Le peuple, qui n'a pas eu le bonheur de la voir encore, ſe fait, dès l'entrée, indiquer l'endroit où il la trouvera & ne ſe laſſe point de la conſidérer. Il demande avec le même empreſſement où eſt le portrait de Madame la *Dauphine*, s'imaginant que c'eſt le premier objet qu'on

auroit dû offrir à ses regards. Il apprend avec douleur qu'il ne jouira point encore cette année de ce bonheur, & il est obligé de se contenter d'une petite figure en émail qu'en a exposé M. *Pasquier*. Vous sentez, Monsieur, que ce travail délicat, quelqu'agréable, quelque fini qu'il soit, n'est point ce qui peut satisfaire les regards d'une multitude grossiere. Il a beau se tuer pour l'admirer & se l'empreindre dans la mémoire, il n'en conserve aucune trace, & sa curiosité ne peut être remplie.

On remarque à cette occasion avec douleur que jamais Sallon n'a été si fécond en portraits, & si peu garni de ceux de la famille Royale. A l'exception de ces deux-ci, & de celui du Roi, en miniature, par le même Artiste, on ne trouve rien qui satisfasse l'amour du François pour ces objets de son idolâtrie; à moins qu'on ne veuille mettre dans ce rang un Tableau que je trouve récemment substitué au Portrait de Madame *Dubarri*. Il est de M. *Monnet*, Agréé. Il représente feu Monseigneur le *Dauphin* & feue Madame la *Dauphine*, occupés de l'éducation des trois Princes leurs enfans, & partageant les soins de M. le Duc de la *Vauguyon* & de M. l'ancien Evêque de *Limoges*, leurs Gouverneur & Précepteur, présens à cette instruction.

Le milieu du Tableau est occupé par feu

Monſeigneur le *Dauphin*, aſſis. A ſa droite eſt debout M. le *Dauphin* actuel, qui, un livre à la main, ſemble réciter ſa leçon. Sur les genoux de l'auguſte pere eſt le plus jeune, qu'on ſuppoſe M. le Comte d'*Artois*, & debout à ſa gauche, M. le Comte de *Provence* fait le pendant de ſon frere. A l'extrêmité du Tableau, & près de celui-ci, eſt dans un fauteuil feue Madame la *Dauphine* devant un métier. Elle a l'air de ſuſpendre ſon ouvrage pour écouter ſon fils. A l'oppoſite ſont aſſis M. le Duc de la *Vauguyon* & l'ancien Evêque de *Limoges*.

Quoique l'ordonnance de ce Tableau ſoit ſage & dans les vraiſemblances, comme il n'en réſulte nul effet piquant, il eſt froid, monotone & ſans intérêt. Les figures, d'ailleurs, ſont pour ainſi dire enſevelies les unes dans les autres, faute de gradation dans la diſtribution des plaiſirs. Les deux Inſtituteurs forment par cette confuſion deux têtes qui ſemblent ſortir du même tronc. On y trouve auſſi peu de reſſemblance. Quant aux phyſionomies, nul coloris, des teints blafards & tous d'une même teinte, malgré la différence des tempéramens & des âges. En un mot, de l'aveu de tous les Spectateurs, c'eſt une mauvaiſe portraiture, & l'importance des perſonnages qu'on y fait figurer, peut ſeule fixer quelque tems les regards.

Le Coloris brillant des *Loutherbourg*, qui entourent ce Tableau, l'obscurcit encore.

C'est un malade qui se trouve à côté de visages florissans de santé. Quelle verve, Monsieur ! quelle expression ! quel enthousiasme dans cet Artiste, dont le pinceau anime tout ce qu'il touche ! Quelle abondance, quelle variété dans ses sujets ! Je compte vingt-quatre morceaux de ce Peintre, tous ayant leur mérite, & se faisant regarder avec intérêt. Il est plein de feu dans sa *bataille des Cuirassiers*; plein de vigueur dans sa *Lutte de Jacob*. Son *action de grace de Noé & de sa famille, au sortir de l'Arche*, porte l'onction dans le cœur & éleve l'ame par son sublime. Ses *Orages*, ses *Tempêtes* répandent autour d'eux l'effroi & l'épouvante. Son *Amant curieux*, *le Mouton chéri* sont agréables. Sa *petite Laitiere*, sa *Mangeuse de cérises* pétillent d'esprit. On se repose avec plaisir sous la fraîcheur de ses ombrages; on se mire dans le transparent de ses eaux: on voit ses mers agitées; on croit qu'elles vont vous ensevelir sous leurs vagues mugissantes..... Tant de talens cependant ne sont point sans défauts. On lui reproche, Monsieur, de n'avoir pas creusé ses Tableaux & ménagé la perspective; d'avoir donné une teinte presque semblable à ses différens ciels, de ne pas assez les rembrunir dans ses tempêtes; de ne pas jetter dans les airs le même

choc

choc qu'il peint si bien dans les flots & dans le désordre de toute la nature, mais surtout d'enluminer toutes ses figures, de rougir toutes ses chairs & d'échauffer tous ses personnages comme sortant d'un embrasement. Ce défaut est aussi celui de beaucoup de Peintres, & de M. *le Prince*, entr'autres, qui d'ailleurs est digne d'être critiqué, parce qu'il est aisé de lui payer en louanges l'équivalent de la censure. Je ne parlerai pas de son *Géometre*, Tableau peu agréable, mais savant & vrai. Je glisse même légérement sur *l'intérieur de son Cabaret*, scene extrêmement amusante par la luxure caractérisée d'un buveur, qui a toute la gaieté des Peintres Flamands. Je m'arrête à celui que le Public considere le plus, & qui, soit par sa composition, soit par son expression, fait beaucoup d'honneur à l'invention du Poëte. C'est le *Médecin aux urines*.

Ce Docteur a été appellé pour une jeune personne malade & alitée. Il est à considérer son urine à travers une phiole, & pour mieux en voir le transparent il la présente au jour, ensorte qu'il tourne le dos au lit. Devant lui est un Eleve, qui semble avoir disposé tout l'appareil du Charlatan, & les yeux fixés sur son Maître va recevoir avec avidité la doctrine admirable qu'il doit débiter. La mere, assise à côté de sa fille, ne regarde pas ce Médecin avec moins d'attention. Son genre

d'intérêt est caractérisé & l'on distingue aisément sur sa physionomie les divers mouvemens de crainte & d'espoir dont elle est agitée. Pendant ce tems un galant s'est glissé dans la ruelle du lit; il est dans la demi-teinte &, penché sur une des mains de son amante, la baise amoureusement. La Suivante, complice de ce larcin, ferme la ruelle, regarde le Docteur avec un sourire ironique, & d'un geste malin indique qu'il va être bien attrapé.

On ne se lasse point, Monsieur, de détailler ce Tableau piquant, & dont l'action est un petit drame très-ingénieux. Tous les personnages y tendent au dénouement; chacun est animé du genre de passion ou d'intérêt qui lui convient: il est bien distribué, plein d'invention & de vie. C'est dommage que l'auteur, accoutumé à peindre la nature Russe, n'ait pas donné plus d'agrément à la figure de la malade & plus de finesse à celle de la Soubrette.

Le dernier Tableau vers lequel se porte le public avec plus de foule après celui-ci, c'est la *Représentation d'une audience donnée à M. le Chevalier de Saint Priest, Ambassadeur à la Porte, par le Grand-Seigneur.* La singularité en fait le principal caractere, & la scene neuve qu'il présente, excite un instant la curiosité.

Le Grand-Seigneur est assis sur un Trône en forme de lit à quatre colonnes; & ce

Trône est de vermeil, enrichi de pierreries. Les boules d'or pendues en haut, représentent des œufs d'autruche: ornement que les Turcs mettent ordinairement pour parade dans leurs Mosquées. Les glands qui pendent à ces boules d'or sur le devant du Trône, sont de perles. Les autres sont de petites lames d'or. La couverture du Trône est brodée en perles.

Le Sultan a son sabre à sa droite, & une écritoire à sa gauche. Les deux Turbans qu'on apperçoit sur une petite fenêtre, sont toujours portés lorsque le Grand-Seigneur marche. Les aigrettes en sont différentes; l'une est de plumes jaunes, & l'autre de plumes jaunes & noires: celui que porte le Sultan est orné de plumes noires & blanches. Ces trois Turbans signifient l'Empire des trois Mers.

Le Grand-Visir est à la droite du Prince, la pelisse & les mains croisées. L'Ambassadeur est dans l'action de parler, & tient de la main gauche les Lettres du Roi. A sa droite est le Drogeman de la Porte. L'Ambassadeur est tenu, ainsi que ceux de sa suite, par deux Capigis-Bachis, couverts, de cafetans avec le grand bonnet de cérémonie: il n'y a que le Grand-Visir qui en ait un différent. Le cafetan du Ministre est doublé de martre; ceux des gens de sa suite sont fort communs; M. le Chevalier de *Pontécoulan* est à côté de

l'Ambaſſadeur, qui a derriere lui ſon Drogeman avec le bonnet de martre, coëffure commune à tous les Drogemans. La chambre n'eſt éclairée que par une ſeule fenêtre: à droite, on voit une cheminée en forme d'entonnoir renverſé; elle eſt de vermeil & enrichie de pierreries.

A cette deſcription hiſtorique, l'auteur, M. *Favray*, ajoute que le Grand-Seigneur eſt reſſemblant. C'eſt bien le cas de dire qu'*on aime mieux le croire que de l'aller voir.* Mais ce qu'on peut vérifier aiſément, c'eſt que M. le Chevalier de *Saint Prieſt* ne reſſemble point. Défaut peu intéreſſant au ſurplus, & qui n'ôte pas à ce Tableau le mérite d'un coſtume rare.

Quant au reſte des Tableaux, Monſieur, chacun ſe diſtribue ſuivant ſon goût, excepté toutefois les ouvrages de Mlle. *Vallayer.* Cette jeune Académicienne, âgée de 23 ans, qui réunit les graces aux talens, a expoſé pour la premiere fois, cette année, onze morceaux qui, la plupart, ont le mérite de peindre une nature muette, mais ſenſible, aux ſpectateurs les plus groſſiers. Les fruits, les fleurs, les légumes, les herbages, les morceaux d'hiſtoire naturelle ſont de ſon reſſort. Sa repréſentation des *inſtrumens de muſique militaire* eſt d'un faire plus grand, & ne ſeroit point indigne des études d'un Peintre d'hiſtoire. Tous ont

pris corps sous son pinceau ; mais surtout le tambour est d'un relief propre à faire l'illusion la plus entiere. Un *Lapin*, imité de grandeur naturelle, annonce que cette savanté fille traite aussi les animaux, & *une jeune Arabe, en pied*, pleine de graces & de douceur, prouve que ses talens peuvent s'élever jusqu'à faire respirer la toile, & à donner de l'ame aux figures.

La cohue générale qu'attire cette admirable personne se repartit ensuite, Monsieur, comme j'ai l'honneur de vous dire, en différens groupes, suivant les âges, les inclinations, la façon de voir & les connoissances naturelles ou acquises. Les amateurs de l'Architecture admirent M. *Robert*, dont la fécondité ne s'est point démentie à cette Exposition, mais dont l'amour-propre s'est étendu au point de croire pouvoir balancer M. *Vernet* ; parce que dans quelques-uns de ses Tableaux il y a des cascades, des fontaines, des rivieres, &c. il les appelle des *Marines*, & le public rit de cette folle prétention. On rend justice à son *Incendie dans les principaux Edifices de Rome*, dont l'embrasement, d'un grand effet, semble éclairer toute la Salle. On se repose agréablement la vue fatiguée en ramenant les yeux sur la forêt de *Caprarole*. Son verd doux & dégradé forme un contraste agréable & séduisant. En général, trop de monotonie dans

cet auteur, fait qu'on ne s'y arrête qu'en partie. Son prédéceſſeur, M. *de Machy*, qui n'avoit rien offert aux amateurs l'année derniere, a auſſi donné quelques morceaux & a ſemblé vouloir éviter cet inconvénient en ne ſe prodiguant pas trop. Mais auſſi il s'eſt tellement atténué, qu'il ſe trouve preſqu'éclipſé ſous la fécondité impoſante de ſon rival. Toujours correct, toujours délicat, il n'a pas ces maſſes majeſtueuſes dont l'autre s'eſt enrichi dans ſes voyages d'*Italie*. Celui-ci, avec moins de régularité, frappe davantage la multitude. On trouve que le premier a lourdement péché contre le clair-obſcur & l'entente de la perſpective dans ſa *vue de la Chapelle de la Sainte Vierge à Saint-Roch*, dont les figures collées les unes aux autres repouſſent les yeux, qu'on porte bien vîte ſur ſon voiſin. Il eſt queſtion, Monſieur, d'une plume, d'une écritoire & d'un mouchoir, de M. *Roland de la Porte*; mais la vérité eſt belle & ſéduit partout. Par la raiſon contraire, on ne peut goûter les payſages de M. *Milet Franciſque*, toujours jaunes & arides; les allégories de M. *Boizot*, plattes & ſans coloris; la miniature eſtropiée de M. *Venevault*; le *Silene* de M. *Hallé* & ſon *Adoration des Bergers*, Tableaux de la même teinte, qu'on prendroit pour deux Paſtiches, où le Pere des buveurs & la Mere de Dieu ſont d'une même palette & ſe reſſem-

blent merveilleusement ; le *Saint-Michel* de M. *Belle*, armé du foudre de *Jupiter*, & sa *Psyché* vêtue de guenilles achetées sur la place du *Louvre* ; le *Narcisse* de M. *l'Epicié*, qui n'est ni homme ni fleur ; Son *quos ego* de *Neptune*, qui n'est qu'un bourru ; le *Saint-Sebastien* de M. *Brenet*, flasque & sans sensibilité ; l'*Assomption de* M. *Parocel*, qui n'ira jamais aux nues, & tant d'autres ouvrages dont le détail ne finiroit pas.

Les connoisseurs trouvent de l'ordonnance dans *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, par M. *Jollain*, de la richesse même dans le coloris, en blâmant toutes fois l'air benêt dont il affuble la face de l'Homme-Dieu : défaut presque général à tous nos peintres François, sauf *Jouvenet*. Ils s'élevent contre l'indécence du Tableau du même Auteur, où *Jupiter* sous la forme de Diane séduit *Calisto*, la baise sur la bouche, lui darde sa langue, & présente aux ineptes le spectacle de deux vraies Tribades. Le *St. Paul prêchant dans l'Aréopage*, de M. *la Grenée* le jeune, quoique non terminé, leur semble d'un bon style ; ils ne dédaignent pas sa *Présentation : la Descente de Croix* de M. *Martin* n'est pas sans mérite, selon eux.

Mais ces Tableaux divers, Monsieur, n'ont pas un éclat assez supérieur pour fixer la multitude par cette vérité d'expression propre à captiver l'ignorance même & à l'éclairer. Aussi

remarquai-je que les Portraits ſont ce qui attire l'attention la plus générale. On trouve toujours quelqu'un de connoiſſance, & graces au peu de choix avec lequel on admet toutes ſortes de perſonnages, nul n'y eſt en pays étranger. Un Praticien y remarque ſoudain la figure avantageuſe de M. *Dufreſnoy*, Notaire. M. *Despote*, Avocat au Conſeil, y en impoſe encore à ſon Clerc par ſa morgue. M. *Grand-Clas*, Médecin obſcur, y eſt reconnu de quelque malade échappé à ſon art aſſaſſin & dont il ſembloit meſurer la vie avec le ſable qu'il tient en main. M. *Felix*, Marchand de la rue Saint-Denis, d'un air ſatisfait, invite ſes confreres à venir s'y placer à côté de lui. Enfin M. *Suir*, Tailleur, & ſa digne moitié, malgré leur face ignoble, atteſtent que perſonne n'eſt exclus.

Après avoir ri de la fatuité, on plaint la bêtiſe de ces particuliers. Il faut, Monſieur, vous rendre compte des différentes manieres de nos Peintres de Portraits & des perſonnages plus intéreſſans qu'ils nous ont reproduit. Le pinceau vif & ſpirituel de M. *Vanloo* s'eſt exercé ſur deux têtes d'enfans de l'un & l'autre ſexe, ſe ſervant de pendans, & bien dignes de l'être, mais d'un coloris trop uniforme. On voudroit que M. *l'Epicié* réſervât ſa touche ſeche & éraillée pour les rides de la vieilleſſe ou les figures hideuſes. Il a pourtant réuſſi

réuſſi à mettre de la fineſſe dans quelques jeunes perſonnes, de la grace même, quoique ſans coloris & ſans empâtement.

M. *Drouais*, auſſi fécond que varié dans ſes caricatures, nous a donné des Bambochades de toute eſpece. D'un côté, c'eſt un petit garçon qui montre ſon cul; de l'autre c'eſt ſon pendant qui porte un polichinelle ſur ſon dos: là une petite fille met du rouge & des mouches à ſon chat; ici ſa compagne joue avec ſon chien. On ſe plaint toujours de la couleur plus brillante que vraie de cet auteur.

On ne ſe plaint pas moins du ton rembruni de M. *Voiriot*, qui auroit bien dû égayer ſa palette pour nous rendre Mlle. *Allard* dans toute ſa vivacité, d'autant qu'il la repréſente dans ſon triomphe, c'eſt-à-dire danſante, mais ſans graces, ſans légéreté, ſans cette facilité, caractere diſtinctif de notre Coryphée femelle du Théâtre Lyrique.

M. *Reſtout* a de la dureté dans ſon pinceau, mais il eſt vrai, & en ne s'attachant qu'à des ſujets mâles, comme le Portrait de M. *Houdon*, Sculpteur, il pourra tourner en beauté ce défaut.

Si l'on ne trouve pas une grande reſſemblance dans le Portrait de M. *Pigale* en habit de Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, par Madame *Roslin*, on voit qu'elle a été à l'école de ſon mari pour le coloris & qu'elle

trempe quelquefois son pinceau dans ses couleurs.

Le brillant de M. *Drouais* est tempéré chez M. *Deshayes* par une maniere plus sage & conséquemment plus vraie. L'Evêque, la jolie femme, le Robin, sont rendus avec les couleurs qui leur sont propres, & les carnations sont variées au dégré qu'il convient.

On loue M. *Dupleſſis* de s'être affranchi du ridicule usage de faire toujours regarder le public par ses personnages. Son *portrait de M. le Marquis de l'Hôpital* est une preuve qu'on peut conserver la plus parfaite ressemblance sans s'asservir à cette regle.

Le dernier en rang des Peintres à Portrait, mais qui s'annonce par les plus grands talens & qui laissera bientôt derriere lui ses confreres, c'est M. *Aubry*. Une vigueur mâle, de la hardiesse, du caractere dans toutes ses têtes le distinguent déjà singulierement. Son *Portrait* de M. *Jeaurat* est d'une vérité de figure & de costume frappante; mais celui d'un Peintre, dans la maniere libre de M. *Greuze*, a arraché le suffrage de ce dernier, au point de lui donner de l'humeur, & de ne pas contribuer pour peu à l'empêcher de rien mettre de ses ouvrages au Sallon.

Misericorde! Monsieur: je m'apperçois avoir manqué de vous parler d'un Tableau d'histoire qui, tout imparfait qu'il est, mérite

plus que beaucoup d'autres d'être remarqué. C'eſt *Brutus*, *Lucretius*, pere de *Lucrece*, & *Collatinus*, ſon mari, *jurant ſur le poignard dont elle s'eſt tuée, de venger ſa mort & de chaſſer les Tarquins de Rome.*

Quatre coleres différentes exprimées dans cette compoſition en font le caractere diſtinctif. La rougeur du viſage du premier perſonnage annonce la fureur de *Collatinus*, oppoſée à la pâleur de *Brutus*, plus politique, plus réfléchie, tandis que la douleur ſe mêlant à l'indignation dont eſt pénétré le pere, lui donne une teinte plus propre à ſon rôle. Enfin un perſonnage éloigné ne participe à l'événement qu'avec le dégré d'intérêt qui lui convient. Du reſte, nul coloris, de la roideur dans les attitudes & de la monotonie, qui n'empêchent pas que le génie ne perce.

En voilà plus qu'il n'en faut, Monſieur, pour vous faire apprécier nos richeſſes pittoresques. Vous en concevrez aiſément pourquoi, loin de s'étendre, elles décroiſſent en proportion de l'augmentation des Tableaux. La cupidité qui gagne nos Artiſtes, le luxe qui s'introduit chez eux, leur fait abandonner les genres difficiles & de longue haleine, pour adopter le goût futile du ſiecle, & s'aſſervir à toutes les fantaiſies bizarres des prétendus Amateurs. De-là, plus de ces compoſitions

ſuperbes & bien entendues, que le génie ordonne, digere & diſtribue lentement & dans le ſilence. De-là, cette négligence de la partie qui a toujours diſtingué l'Ecole Françoiſe. Plus de pureté, plus de correction dans le deſſin, au point qu'il n'eſt peut-être pas un Tableau au Sallon qui ne pût mériter ce reproche à quelqu'égard. De-là ces allégories froides, triviales, ces idées diſparates & ridicules. Encore ſi nos peintres gagnoient de quelque côté ce qu'ils perdent d'un autre! Mais leur coloris, leur partie foible, n'a ni plus de vigueur ni plus de vérité. Tel voit bleu, tel autre gris, celui-ci jaune, celui-là rouge: nulle part on ne trouve cet empâtement, ces teintes fondues, ces couleurs rôties qui ſeules donnent le ſceau aux bons ouvrages, en les garantiſſant des injures du tems.

Nous verrons dans la Lettre ſuivante, Monſieur, ſi la Sculpture & la Gravure continuent à ſe ſoutenir mieux que la Peinture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1771.

Paris le 28 Septembre 1771.

Au moment où je comptois, Monſieur, vous entretenir de nos Sculptures, un nouveau Buſte a paru & s'eſt offert à nos regards. Il a fait d'autant plus de plaiſir, qu'on déſeſpéroit de le voir, & que l'Artiſte craignant, ſans doute, de ne pouvoir le montrer au Public cette année, ne l'avoit point fait annoncer dans le livre. C'eſt le portrait en marbre de Madame la *Dauphine*, dont il eſt queſtion. Cet ouvrage précieux, du Sr. *le Moyne*, ancien Directeur & Recteur, a d'abord été préſenté le Dimanche 15 au Roi, à toute la famille Royale & a ſubi à Verſailles les diverſes obſervations des Courtiſans. L'Artiſte, après avoir reçu des ſuffrages auſſi difficiles, l'a fait mettre au Sallon. Comme aucune diſtinction ne caractériſoit ce Buſte, qu'on n'en avoit pas encore parlé, & que le Peuple, en général, n'a pas le bonheur de connoître la Princeſſe, elle a été expoſée, pour ainſi dire, *incognito*, pendant quelques jours. Enfin cette heureuſe nouvelle s'eſt inſenſiblement trans-

mise de bouche en bouche, & la foule a redoublé pour jouir de ce spectacle desiré.

Ce Buste, Monsieur, a d'abord la qualité la plus essentielle du genre ; c'est-à-dire qu'il est parfaitement ressemblant, & beaucoup plus que le même portrait en émail du Sr. *Pasquier*. Celui-ci, dont le talent devroit être particulierement destiné à peindre les femmes & à rendre toute la délicatesse, tout le fini des traits d'une figure mignonne, a vieilli, grossi, allongé la tête de Madame la *Dauphine*, au point de la méconnoître. Le ciseau du Sr. *le Moyne*, également précis, exact, élégant, sans flatter son sujet, ne lui a rien ôté de ses agrémens. La Princesse porte la tête du côté de l'épaule gauche, & a ce regard auguste tempéré par la douceur, qui annonce & la majesté de son rang & la bonté de son cœur. Le reste de la physionomie est plein de graces & de vie; la vérité y est entiere, & l'Artiste a conservé à ce portrait la levre un peu renflée, appellée *la levre Autrichienne*, parce que ce genre de traits est plus particulierement affecté aux personnages de cette Maison. La gorge est couverte d'une draperie à l'antique, attachée par une agraffe, qui revient à l'épaule gauche & donne au tronc du Buste une ampleur & une richesse dignes du sujet. Tout le monde a paru extrêmement content d'un tel chef-d'œuvre.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, du Portrait de Madame la Comteſſe *d'Egmont*, par le même. Je ſuppoſe que c'eſt celui expoſé il y a deux ans, dont il a déjà été queſtion. Je m'arrêterai à une jeune fille de cet Artiſte, ſoi-diſant repréſentant la *Crainte*. Cette figure eſt droite, la tête un peu renverſée & tient dans ſa main gauche une Colombe, les aîles déployées. Sans ce ſymbole allégorique, on ne liroit jamais, Monſieur, ſur le viſage de la jeune perſonne le ſentiment dont elle eſt atteinte; il n'y a pas cette contraction de muscles, ce ſpaſme de l'ame, qu'il eut fallu rendre.

La *Douleur* eſt infiniment mieux dépeinte, Monſieur, dans une femme qu'on voit pleurante, appuyée ſur un cube qui ſert de baſe à une urne cinéraire, ſuppoſée renfermer les cendres de M. *de Brou*, Garde des Sceaux, dont le médaillon eſt au bas du monument. Cette figure de M. *Vaſſé* fait honneur à ſes entrailles & à la ſenſibilité de ſon ame. Elle a tous les caracteres d'un cœur navré de triſteſſe & abandonné à ſon déſeſpoir. Mais on ne trouve pas juſte d'avoir mis au bas le héros de la ſcene & de l'avoir ainſi ſouſtrait aux regards de celle qui le pleure. Il n'eſt pas moins ridicule d'avoir enveloppé ce Magiſtrat dans ſon énorme perruque, qui, quoique dans le coſtume, eſt un ornement ridicule, à pro-

fétire d'une pareille compoſition. Le crêpe qui ſurcharge cette maſcarade, eſt plus propre à faire rire qu'à exciter le ſentiment qu'on veut inſpirer.

Je paſſe les autres ouvrages de cet Artiſte pour n'être pas trop long ; mais je ne puis omettre ſon Buſte de M. *Queſnay*, Médecin du Roi. Les Philoſophes ſe ſont empreſſés de conſidérer avec attention la figure d'un Docteur, moins renommé par ſes connoiſſances & par ſes cures dans ſa profeſſion, que par le nouveau ſyſtême qu'il a introduit dans l'Agriculture, qui l'a rendu le Chef de la Secte des Economiſtes, & lui a fait déférer d'un avea unanime par ſes diſciples le nom ſublime de *Maître*. A travers les rides dont cette tête eſt parſemée, on y démêle la morgue pédantesque d'un *Agromane* enflé de ſes prétendues découvertes : on y découvre un amour-propre de mauvaiſe humeur, qui fait la moue à la Critique, & trouve mauvais qu'on ne lui accorde pas une admiration excluſive. J'ai vu, Monſieur, quelques gens du peuple prêts à briſer la ſtatue de cet homme, en apprenant qu'il étoit l'auteur de la cherté actuelle des grains par les ſpéculations fauſſes & les vues funeſtes qu'il avoit inſpirées au Gouvernement.

Le cœur qu'une telle figure avoit reſſerré, ſe dilate, Monſieur, à la vue du Buſte de Madame la Comteſſe *Dubarri* ; par M. *Pajou*. Le

Sculpteur l'emporte de beaucoup sur le Peintre. Il n'est personne qui ne retrouve dans cette tête toute l'élégance, tout le voluptueux, échappés au pinceau de M. *Drouais*. Mais si celui-ci avoit eu le défaut de vouloir rendre Madame *Dubarri* colossale, l'autre a celui de l'avoir soustraite aux proportions naturelles. La tête est trop petite & annonceroit une jeune personne encore à son adolescence.

La tête de *Satyre* du même auteur, prouve qu'à la délicatesse du faire il sait joindre la vigueur & le feu d'un ciseau mâle. Le hazard qui, sans doute, a placé le Héros lubrique au milieu de plusieurs bustes de jolies femmes, produit un contraste remarquable aux connoisseurs, & qui semble relever les attraits des unes & la luxure de l'autre.

Ici, Monsieur, la plume tombe des mains, tous les sens sont suspendus, on reste dans une extase à ne pouvoir rien rendre sur le papier..... Il est question d'*une tête de jeune fille*, par M. *Caffiery*. Elle est en marbre, beau comme l'albâtre. L'Antiquité n'a rien produit de plus gracieux, de plus divin. Les plus justes proportions dans les traits; les contours les plus doux & les plus moëlleux; l'élasticité la plus parfaite dans les chairs; une vie répandue sur toute cette physionomie, jointe à ce repos, dernier caractere des ouvrages finis

& le vrai ſceau de l'immortalité, enchantent les connoiſſeurs & ſuſpendent devant elle les plus ignorans. Le col répond au Buſte; la même grace, la même aiſance, la même volupté dans les muscles, la même blancheur éblouiſſante..... Il eſt dommage que le reſte de la gorge, d'un marbre plus grénu, ne réponde pas au premier, & que d'ailleurs l'Artiſte fatigué, ſans doute, épuiſé du chef-d'œuvre de la tête, ait négligé cette partie au point de placer les mammelons trop bas.

Malheureuſement, Monſieur, le modele du portrait en queſtion n'exiſte pas. M. *Caffiery* convient avoir travaillé, en partie, d'imagination, ſur un ſujet déterminé cependant qu'il a eu ſous les yeux, mais qu'il a embelli dans certaines parties. Au ſurplus, comme la Critique trouve à mordre partout, quand on eſt revenu de la premiere admiration qu'impoſe cette merveille, on trouve la tête un peu hommaſſe pour une jeune fille.

Ceux qui veulent chercher noiſe à l'Artiſte, ont un plus beau champ à s'exercer ſur ſon grouppe, dont le ſujet eſt *Omnia vincit Amor : L'Amour triomphe de tout.* Imaginez-vous, Monſieur, le Dieu *Pan* terraſſé par cet Enfant. Et comme *Pan* en Grec veut dire *Tout*, l'auteur croit avoir rempli ce *rebus* pittoresque. Vous avez le mot de l'énigme, voyez ſi elle eſt juſte, ou plutôt riez avec moi de l'ineptie

de l'invention d'une allégorie auſſi mesquine, auſſi froide, auſſi fauſſe.

Revenons aux Buſtes, Monſieur, qui n'exigeant des Artiſtes que de la main, ou du moins qu'une intelligence médiocre, ne ſont pas ſuſceptibles de ces ſortes de platitudes. Le Portrait de M. *de la Condamine* par M. *d'Huës* eſt d'une vérité unique. Outre la reſſemblance la plus exacte des traits, il y a mis cette inquiétude, cette vivacité, cette agitation continuelle de défenſeur de l'inoculation, qui doivent rendre ſa figure extrêmement difficile à fixer. L'invention de cet Adjoint à Profeſſeur ne ſe manifeſte pas davantage que celle de ſes confreres dans ſes grands morceaux. Jugez-en par l'expoſition ſeule. Dans le modele d'un Fronton pour l'Ecole-militaire, la *France*, ſous la figure de *Minerve*, prend ſous ſa protection les jeunes Eleves. D'un côté eſt la *Nobleſſe* qui les lui préſente, & de l'autre la *Bonté*, caractériſée par le Pélican. Qu'eſt-ce que c'eſt que deux êtres moraux, tels que la *Nobleſſe* & la *Bonté?* Et ne falloit-il pas animer toute cette machine triviale & froide? A l'égard de ſon modele, où eſt un Cadran accompagné de deux figures allégoriques, l'*Etude* & la *Vigilance*, j'obſerverai que cette derniere a l'air très-endormi & paroît s'en repoſer ſur ſon Coq.

Oedipe détaché par Arcas de l'arbre où il avoit été expoſé, fait plus d'honneur à M. *Le Comte*,

La position du Berger, rehaussé sur la pointe du pied, son extrême délicatesse à délier l'enfant, sa crainte de lui faire mal, toutes ces parties sont traitées avec beaucoup d'intelligence. Il y a d'ailleurs un grand art dans l'exécution, une profonde connoissance de l'anatomie & un ciseau très-savant.

Quelle fécondité, quelles ressources de génie dans ses sept Sacremens, bas-reliefs, seulement esquissés en terre cuite ! C'est dommage que le genre soit peu goûté. Son *Triomphe de Terpsicore*, autre bas-relief, modele pour être exécuté à la maison de Mlle. *Guimard*, fixe beaucoup plus longtems le spectateur. C'est, d'ailleurs, un petit poëme charmant, dont le détail vous fera plaisir.

Terpsicore pince de la harpe, assise sur un Char traîné par les Amours avec des guirlandes de fleurs; des Bacchantes précedent la marche en dansant ; les Graces & la Musique, inséparables de la Danse, marchent sur ses traces; deux Satyres, par leur action, désignent la Danse de caractere.

On détaille avec un plaisir infini, Monsieur, toutes les parties de l'action, où il regne beaucoup d'unité & de variété. Les *Bacchantes* contrastent à merveille avec les *Graces*, & les *Satyres* relevent les *Amours*. La Déesse ressort au milieu de cette fête & domine comme il convient au sujet principal.

On ne peut qu'applaudir au goût de l'Artiste. Il ne pouvoit choisir aucune annonce plus convenable au Temple de la Déesse de la Danse.

Remarquez en même tems, Monsieur, la souplesse de son génie, qui de la gravité des sujets d'Eglise passe avec cette facilité au genre gracieux, & du même ciseau rend tour à tour les augustes mysteres de notre sainte Religion & les fêtes prophanes de la Volupté. M. *Le Comte*, simple Académicien, est sans doute un des hommes les plus propres à faire honneur au siecle.

Morphée, l'un des Enfans & Ministre du Dieu du *Sommeil*. „ C'est le plus habile de „ tous les *Songes* pour prendre la démarche, „ l'air, le visage & le son de la voix de ceux „ qu'il veut représenter. C'est lui qui fut en„ voyé par ce Dieu à *Alcione*, sous la figure „ de son Epoux."

On ne sait à propos de quoi M. *Houdon* nous fait tout cet étalage d'érudition, à l'occasion d'un modele de grandeur naturelle, très-belle figure allée dans la position d'un personnage qui dort. Les pavots, dont il est enlacé, caractérisent assez *Morphée*. On n'en découvre pas davantage. Au surplus, la figure est très-belle & a quelque chose de céleste. Son attitude, ses contours, la molleſſe de ses membres répondent très-bien à l'idée de l'Ar-

ciste. Il regne une douceur merveilleuse dans son repos, au travers duquel on démêle un être vivant & dont la respiration semble se faire sentir.

Dans les différens bustes exposés par le même Auteur, on trouve avec déplaisir M. *Bignon & sa femme :* non que sa qualité de *Prévôt des Marchands* ne semble donner droit au mari de figurer en pareil lieu; mais le Public voudroit qu'on ne reproduisît pas sous ses yeux un homme, dont l'ineptie a causé, il y a un an, une si funeste catastrophe. J'ai remarqué que personne le voyoit sans se rappeller le massacre de la rue *Royale* du 28 Mai & sans frémir d'indignation. S'il n'a pas eu la délicatesse de sentir qu'il étoit plus sage de rester dans l'attelier du Sculpteur, que ne profitoit-il de la leçon d'un Ministre (*) plus fameux que lui, mais qui, pressé par l'impérieuse nécessité de fouler le peuple, a cru devoir au moins se soustraire à ses regards & ne pas paroître insulter à ses malheurs en s'affichant dans cette espece de *Panthéon*, où l'on ne voudroit reconnoître que les Bienfaiteurs de la nation en tout genre.

Quant à Madame *Bignon*, si elle eût consulté son amour-propre bien entendu, elle nous auroit épargné son ignoble & laide figure, ainsi que Madame de *Mailly*, épouse de M. de *Mailly*, Peintre en émail.

(*) L'Abbé *Terrai*.

Ce n'eſt ſûrement pas de l'avis de M. *Diderot* que ſon Buſte s'eſt trouvé en ſi mauvaiſe compagnie. Auſſi ſemble t-il faire bande à part & renier ſes camarades. Quoique les grands traits de ſa tête à médaille fourniſſent au ciſeau, & que l'Artiſte ait toute la liberté de s'étendre ſur une pareille phyſionomie exactement prononcée dans ſes différentes parties, on doit louer le feu, l'expreſſion que M. *Houdon* a ſçu mettre dans ſon ouvrage, & l'enthouſiaſme du brûlant auteur des *Bijoux indiſcrets* ſemble avoir gagné l'Artiſte, dont les autres ouvrages n'annoncent pas un caractere chaud & ardent.

Un morceau d'un genre plus nouveau pour le Sallon, réveille l'attention en quittant les Sculptures. C'eſt le modele en relief d'un eſcalier qui doit être exécuté à *Mont-Muſart*: (*Mons Muſarum*,) maiſon de plaiſance de M. *de la Marche*, Premier Préſident du Parlement de *Bourgogne*, par M. *de Wailly*, Académicien, Architecte du Roi & Contrôleur de ſes bâtimens. Il en impoſe de loin, Monſieur; mais à l'examen on n'y trouve aucune invention, puiſqu'il eſt exactement ſemblable à celui de la *nouvelle Halle* par M. *le Camus*, à la différence près qu'il eſt renfermé dans une eſpece de tour; ce qui lui ôte ſa grace & lui donne un air d'eſcalier de Baſtille qui fait fuir d'une lieue de loin. D'ailleurs on juge le pé-

ristile étranglé. Le dessin de l'escalier de la Comédie Françoise, du même Architecte, a quelque chose de plus grand, mais on le trouve pauvre d'ornemens. Au surplus, si ces deux esquisses ne peuvent procurer à leur auteur les suffrages qu'il espere, il a de quoi se venger & forcer la Critique au silence: il défie tous les Artistes passés, présens & futurs, de le contredire sur son *Trône du Pere Eternel*..... Vous vous éclatez de rire, Monsieur!..... Ce n'est pas plaisanterie. Oui, le sublime Compositeur, élevé, comme *Saint-Paul*, jusqu'au troisieme Ciel, a vu vraisemblablement cette merveille, & nous en donne un échantillon..... J'ai beau me frotter les yeux & regarder de nouveau pour qu'on ne s'y trompe pas; je lis écrit en bas du dessin: *Trône du Pere Eternel*. Croiroit-on, si l'on ne le voyoit, qu'un Artiste du XVIIIe. siecle présentât dans Paris une semblable Capucinade! Et qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ce *Pere Eternel*, & son *Trône*? C'est un *Mamamouchi* empêtré d'une espece de robe de bure fort ample, ayant une barbe très-longue, qui ombrage toute sa physionomie. Ses cheveux, qui lui retombent sur le front, dérobent le reste de la figure. Il est assis comme *Thomas Diafoirus*, les deux mains sur les genoux, & semble dans l'attitude d'un homme qui pousse sa selle. Les *Michel-Ange*, les

les Raphaël ont quelquefois osé tracer la Divinité de leur foible pinceau, mais loin de la dégrader jusques à eux, ils s'efforçoient de s'élever jusques à elle.....

Ce seroit ici le cas de rester sur ce chef-d'œuvre de platitude, Monsieur; mais je dois vous dire un mot des Gravures. Je dis *un mot*, car toutes mériteroient un détail particulier, si l'on vouloit rendre justice au mérite de chaque Artiste. Je vois douze grands Maîtres qui semblent lutter les uns contre les autres, & laisser la couronne suspendue entre eux.

Trois Estampes, faisant partie des seize qui sont gravées à Paris pour l'Empereur de la *Chine* & qui représentent ses Conquêtes ou des Cérémonies Chinoises, attirent le plus l'attention par la singularité du spectacle & l'immensité des détails. Le burin de M. *Le Bas*, semble se jouer au milieu de cette multitude de figures, & son exécution nette & facile répond à la hardiesse de son entreprise. M. *de Saint Aubin* a entrepris la même tâche, & s'est tiré avec beaucoup de succès d'une estampe de genre pareil.

On n'est pas moins surpris de l'invention, de l'abondance, du fini des gravures de M. *Roettiers* le fils, Académicien, Graveur général des Monnoies de France. Sa médaille *de la*

Corſe vous donnera une idée de la richeſſe de ſa compoſition & de la juſteſſe de ſes allégories.

Paoli, à la tête de la Nation *Corſe*, avoit pour armes une tête de Negre avec un bandeau ſur les yeux. Dans une aſſemblée, il fit mettre ſous un Dais la Tête noire, le bandeau relevé ſur le front. On lui demanda pourquoi ce changement? Il répondit: *Actuellement la Nation voit clair.*

Dans cette Médaille, la *France* a ôté totalement le bandeau, & expoſe l'écuſſon aux rayons des trois fleurs de lys. Au moyen de cette grande lumiere le pays ſe défriche; l'on y fait des chemins; l'agriculture, la marine, la pêche produiſent l'abondance, que l'on voit ſur le devant: les horreurs de la guerre & les nuages ſe diſſipent.

Il faut voir, Monſieur, l'exécution de la Médaille pour concevoir comment le Graveur s'eſt tiré d'un ſujet qui a peut-être le beau défaut d'être trop compliqué, mais dont la préciſion de l'Artiſte a réparé la confuſion.

Quelle douceur dans les Deſſins de *M. Beauvarlet*, qui ſemble avoir adopté M. *Carle Vanloo* pour ſon Peintre! La maniere ſéduiſante de ce dernier étant vraiſemblablement plus analogue au moëlleux du travail de l'autre, on ne peut rien voir de plus terminé:

on diroit que les Graces mêmes ont conduit ſon burin.

M. *Cochin* eſt toujours ſpirituel & piquant; M. *Demarteau* vigoureux: le genre du Portrait, que ſemblent avoir adopté Mrs. *Moitte* & *Mellini*, convient à la ſageſſe & à la vérité de leur faire. Le burin de M. *Wille* a de la fineſſe; celui de M. *Flipart* de la gaieté: M. *Levasſeur* eſt voluptueux: M. *Aliamet* annonce du goût & de la chaleur. Tous ces Artiſtes, variés dans leur maniere, tendent à la perfection & l'atteignent.

En viſitant les Gravures, Monſieur, je ſuis fort aiſe de trouver ſur mon chemin M. *Pasquier*, dont le genre ſe confond aiſément avec l'autre. J'avois oublié de vous rendre compte du Portrait de M. *de Voltaire*, par cet Artiſte. Celui-ci nous annonce qu'il a peint ſon héros à ſon château, au mois d'Avril 1771. Il auroit été miraculeux que le pointillé de la miniature nous eût rendu le feu, le génie, la cauſticité d'un viſage preſqu'octogénaire. Auſſi eſt-il abſolument manqué. Quelle différence de cette figure à celle eſquiſſée par M. *Pigale!* Le premier donne de la rondeur, de l'empâtement & preſque de l'embonpoint au Philoſophe de *Ferney*; il le matérialiſe pour ainſi dire. Sous le crayon du ſecond la matiere s'évapore, au contraire: il ne reſte qu'une vapeur aërienne. Elle ſe fixe à nos regards

pour envelopper l'esprit de M. *de Voltaire*, qui semble pétiller & percer à travers les tégumens.

On ne peut mieux finir, Monsieur, qu'en vengeant le Chantre des Vertus, des Arts & des Talens du mauvais goût d'un Artiste médiocre. Les grands hommes ne sont pas faits pour être réduits, pour être portés en bracelet ou dans une tabatiere. Il n'est donné qu'au génie de rendre le génie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE MDCCLXXIII.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, expoſées au Sallon du Louvre le 25 Août 1773.

Paris, le 7 Septembre 1773.

ON doit regarder, ſans doute, Monſieur, comme une très-belle inſtitution l'expoſition des Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, qui ſe fait tous les deux ans au Sallon du Louvre. (1) Inviter ainſi les Artiſtes d'y montrer leurs productions, c'eſt établir entr'eux une émulation louable qui devroit, ce ſemble, contribuer au progrès des Arts. C'eſt former à la fois des Amateurs, qui puiſſent par leurs ſuffrages récompenſer dignement ceux qui ſeroient enflammés de l'ardeur d'une gloire, la vraie &

(1) Elle commence le 25 Août, & dure un mois. La premiere expoſition a eu lieu en 1737. Elle revenoit autrefois tous les ans. La difficulté de remplir le Sallon dans ce court intervalle d'ouvrages nouveaux, & les plaintes des Artiſtes moleſtés par les Critiques, ont engagé le Miniſtere à ſe relâcher de cette Inſtitution, & à prolonger le tems du Concours : depuis 1745 il n'y a de Sallon que tous les deux ans.

la seule récompense du génie. Par quelle fatalité donc, malgré la multitude de Peintres qui se forment aujourd'hui chez nous, l'Art de la Peinture, non-seulement n'avance-t-il plus, mais dégénere sensiblement, s'abâtardit, & à chaque nouveau Sallon fait, par une comparaison humiliante, regretter les essais des grands hommes qui ont paru les premiers dans cette lice moderne? La complaisance trop grande du Gouvernement à ménager l'amour-propre des concurrens, en étouffant ou émoussant les critiques utiles qu'on pourroit faire de ces ouvrages mis sous les yeux du Public, n'est pas, à coup sûr, une des moindres causes du dépérissement dont on se plaint. Les louanges excessives & sans choix dont on les enivre successivement dans les divers ouvrages péridioques répandus sous ses auspices, ne peuvent que gâter les talens naissans, encourager la médiocrité, perpétuer le mauvais goût. Jamais exemple n'en fut plus frappant que cette année, où les circonstances pouvoient enrichir le Sallon de plus de morceaux du grand genre, & où la rivalité plus particuliere, proposée entre les meilleurs Peintres, auroit dû exciter une fermentation noble, occasionner des efforts sublimes, & faire enfanter des chef-d'œuvres.

En effet, Monsieur, le désir d'orner plutôt l'Ecole militaire, construite récemment, a fait

imaginer de donner à traiter les onze Tableaux qui doivent décorer cette Eglise, à onze Peintres différens. Dix ont déjà terminé leur ouvrage, & sans cette bonne fortune le genre de l'histoire auroit été bien pauvre. Mais dans ce nombre même, à peine deux ou trois excitent l'attention des connoisseurs & fixent leurs regards. Faute de mieux cependant, nous allons parcourir ces diverses productions.

M. *Doyen* est en possession de s'emparer le premier du Spectateur, & c'est par lui que nous allons commencer. Il a fait le plus grand Tableau, celui du Maître-Autel. Voici comme il expose lui-même son sujet.

„ *Saint-Louis* est attaqué de la maladie épi-
„ démique qui regnoit dans son camp de Tu-
„ nis, occasionnée par les sables brûlans que
„ les Sarrasins remuoient avec des machines
„ sur le haut des montagnes, & que les vents
„ poussoient sur les Chrétiens. Il demande
„ le Saint Vatique, qui lui fut apporté par
„ *Geoffroy de Beaulieu*, son Confesseur, de
„ l'Ordre des Freres Prêcheurs. Ce Saint Roi
„ étoit si foible qu'il ne pouvoit se soutenir;
„ mais sa ferveur & son profond respect pour le
„ Roi des Rois le ranimerent: il se jetta en
„ bas de son lit; *Philippe*, son fils, & ceux
„ qui entouroient le Roi, le couvrent de son
„ manteau Royal; il reçoit à genoux le Sa-
„ crement de l'Eucharistie, avec la dévotion

„ la plus exemplaire, & recommande à ſon
„ fils ſa famille, dont une partie étoit pré-
„ ſente.

„ On fut enſuite obligé de le reporter ſur
„ ſon lit. Il mourut ſur le rivage de *Tunis*,
„ près de *Carthage*, le 25 Août 1270, âgé
„ de 59 ans."

En voilà, ſans doute, beaucoup plus que n'en exprime le Tableau. St. *Louis*, à genoux au bas de ſon lit, reçoit le Viatique. Son fils, derrière lui, l'entoure de ſon manteau Royal. A côté de celui-ci, ſur un plan inférieur, eſt une Princeſſe qui ſe couvre le viſage, ſigne de la plus profonde douleur. Le Célébrant eſt dans l'attitude du moment de l'adminiſtration du Sacrement; il eſt entouré de ſes acolytes, & l'on voit dans le fond du Tableau les flambeaux, le dais & autres inſtrumens du cérémonial ſaint. Voilà la compoſition de cet ouvrage ſimple, bien ordonné, où l'on reconnoît une tête forte, une conception heureuſe & facile, ſecondée d'une verve abondante.

Saint *Louis*, comme le perſonnage principal, ſe préſente le premier aux regards; il a le viſage exténué d'un mourant, & ſes chairs plombées, flasques, livides, caractériſent le genre peſtilentiel de ſa maladie. La vivacité de la foi ſemble ranimer ſes yeux éteints. Cette figure, certainement, eſt d'une expreſ-

ſion

sion grande & vraie; elle est hors de toute critique. Il n'en est pas de même de celle de *Philippe*: le Peintre, d'abord, lui donne un air presque aussi vieux qu'au moribond; il semble plutôt regarder qu'écouter son pere: ce qui se détermine encore mieux par l'attitude du Roi, derriere lequel il est, qui ne se retourne point vers lui, & qu'on juge uniquement occupé de la grande action qu'il va faire. D'ailleurs, le fils de Saint *Louis* ne pouvoit-il pas être occupé d'un emploi plus auguste? Malgré la piété filiale qui ennoblit tout, il ne joue qu'un rôle subalterne. Il n'est pas assez caractérisé comme le second personnage du Tableau. Mais le grand défaut qu'on reproche à M. *Doyen*, c'est une touche trop ardente, une affectation de répandre beaucoup de couleur sans colorier, de fatiguer la vue, de la brûler pour ainsi dire par un rouge prodigué sans choix, qui confond tous les objets & empêche les divers effets de la perspective. Le Spectateur repoussé par ce coloris dur & hagard baisse les yeux en maudissant le Peintre & l'ouvrage. Les envieux de l'homme à talent s'en prévalent pour le déprimer & mettre son Tableau au dernier rang.

Voilà la raison de la différence des jugemens. Ceux pour qui l'entente du clair-obscur, l'art de fondre les couleurs, de les varier, de les assortir, est tout, ne peuvent que rabaisser

à l'excès cet Artiſte. Ceux qui aiment une imagination féconde, une compoſition riche, la chaleur du Poëte & ſes reſſources étonnantes dans les ſujets les plus ſtériles, l'admireront dans celui-ci, & préféreront ſon génie mêlé de grands défauts, à la compoſition ſage & froide du Tableau, dans le même genre que les Grammairiens de l'art exaltent comme le premier. Il eſt queſtion de M. *Brenet*.

C'étoit déjà une gloire ſuffiſante pour ce Peintre, de ſortir de la foule où il étoit confondu (2), de venir figurer parmi les grands Maîtres actuels de notre Ecole, de voir un de ſes Ouvrages aſſimilés aux leurs, lutter contre eux..... Mais l'emporter, les écraſer, les laiſſer loin derriere lui, eſt un triomphe moins honorable pour M. *Brenet*, qu'humiliant pour ſes rivaux. En effet, ſon Tableau eſt eſtimable; il eſt correct, ſçavant même à quelques égards: on n'y trouve cependant rien de marqué au coin du génie, rien qui annonce un Artiſte ſublime, capable de s'élever aux plus hautes compoſitions.

(2) M. *Pierre*, premier Peintre du Roi, & qui, en cette qualité, a diſtribué les ſujets, ne vouloit point admettre M. *Brenet* au concours: ce n'eſt qu'à force de ſollicitations & par des circonſtances particulieres qu'il l'a accepté. Il a promis à ce Peintre la premiere place d'Officier vacante à l'Académie, outre les 3,000 livres qu'il aura pour ſon Tableau, & qui eſt le prix de chacun de la même eſpece.

D'abord son sujet est sec, purement de décoration, nullement susceptible des grands mouvemens de l'éloquence pittoresque. Voici l'exposition du Peintre.

„ Les *Tartares* & le *Vieux de la Montagne*, „ Prince des *Assassins*, ayant fait une irruption „ dans l'Asie mineure, envoyerent en 1238 „ des Ambassadeurs à la Cour de France, „ pour demander du secours à Saint *Louis*. Leur „ réception est l'objet de ce Tableau".

Le Prince est assis sur son trône; les Ambassadeurs sont debout en face de lui; l'un d'eux s'avance & présente au Monarque la Lettre dont son Maître l'a chargé. Il faut l'avouer, aucune noblesse dans le caractere de tête de St. *Louis*. Et quelle majesté pourtant n'eût-il pas fallu lui donner dans un moment où il étoit si supérieur à un Brigand, qui avoit voulu le faire assassiner, qui, frappé de ses vertus, imploroit son secours & osoit lui proposer une alliance? La contenance de l'Envoyé n'est pas non plus assez humble, ne marque pas assez la distance immense qu'il devroit y avoir entre un vil chef d'assassins & un des Potentats de l'Europe le plus puissant. Le cortege de Saint *Louis* n'est pas aussi nombreux qu'il le faudroit un jour de cérémonial nouveau; les draperies sont mesquines, & il ne regne pas dans tout ce Tableau une magnificence proportionnée à la

ſcene. A ces défauts près, il eſt bien ordonné ; les figures ſont bien poſées ; il y a de la hardieſſe dans celle du premier Ambaſſadeur ; elle eſt en mouvement, ſon attitude eſt fiérement deſſinée. L'œil ſe repoſe avec plaiſir ſur cette production pleine d'harmonie ; il perce dans la Salle d'audience, il en développe toutes les parties : les teintes, les demi-teintes, les reflets ſont diſtribués avec intelligence, & ſi l'Artiſte eſt pauvre d'invention, il annonce une grande connoiſſance du mécaniſme de l'art.

Le *Lavement des pieds* eſt le ſujet qu'on trouve le mieux traité après celui-là. Suivant un uſage antique, conſacré à la Cour de nos Rois, tous les ans, le Jeudi-ſaint, ils rempliſſent cette pieuſe cérémonie. Douze pauvres choiſis recoivent l'ablution de leurs auguſtes mains. St. *Louis* n'avoit garde de s'y ſouſtraire. Le Peintre l'a repréſenté au milieu de l'action. Un Vieillard d'une figure vénérable, élevé & aſſis ſur une eſpece de trône, tend la jambe nue ; un Aumônier la ſoutient : l'eau eſt jettée, & le Monarque, debout, le linge à la main, ſe voit occupé à l'eſſuyer. Derriere lui eſt un ſecond Chapelain, qui tient une aiguiere. Des Gardes entourent le Roi, pour contenir la foule qu'on ne voit point. Sur le devant du Tableau & à ſes pieds ſont des vaſes renverſés : ils indiquent que ce n'eſt

pas le commencement de la cérémonie, & que l'auteur, suivant les préceptes de l'art, est entré par le centre de son sujet. Un second mendiant, placé à côté du premier, semble attendre son tour: quelques autres, plus loin, sont supposés avoir exercé la charité de St. *Louis*. Telle est la composition de ce Tableau, estimé des Connoisseurs, malgré de grands défauts de bon sens. 1°. Le pauvre, au premier coup d'œil, semble le personnage principal: il domine sur son siege; sa figure est la plus éclairée. 2°. Le Roi ne se reconnoît qu'à son vêtement parsemé de fleurs-de-lys; son visage n'est que d'un quart de profil, il est dans l'ombre, & l'Artiste s'est ainsi privé du seul moyen de jetter quelque intérêt dans cette scene froide & tranquille. 3°. Le Page qui porte la robe du Roi, a l'air d'un *Savoyard*, le visage d'un Mulâtre, & au lieu d'égayer la cérémonie par une figure spirituelle, ou même par quelque espieglerie qui n'eût pas rompu l'unité de l'action, il a un air maussade & boudeur. 4°. Les physionomies du Pauvre & des deux Aumôniers sont belles, mais se ressemblent comme s'ils étoient freres. 5°. Les Mendians sont revêtus d'étoffes trop éclatantes, qui ne jettent pas assez d'ombre dans la partie du Tableau où ils sont. Enfin l'Artiste, qui entend l'harmonie des couleurs, n'a pas le talent consommé de les fondre: son coloris

eſt encore crud. Du reſte, le matériel de l'action eſt rendu avec intelligence: la jambe du pauvre eſt bien deſſinée, d'une anatomie ſavante, & il y a une grande préciſion dans tous les mouvemens des acteurs.

L'Auteur de cet ouvrage eſt M. *Du Rameau*, Agréé, qui dès ſon apparition au Sallon en 1767, avoit donné des eſpérances. Il n'avoit rien expoſé depuis, & l'on ne peut gueres eſtimer s'il a vraiment acquis, le ſujet qu'il vient de rendre ne pouvant échauffer beaucoup ſon génie, ni lui donner de ces idées ſublimes pour leſquelles on le croyoit deſtiné.

Il auroit fallu un pareil enthouſiaſme à M. *l'Epicié*, afin de bien exprimer la matiere qu'il avoit à traiter: *Saint Louis rendant la Juſtice ſous un chêne à Vincennes.* On ſent combien elle lui devoit élever l'ame..... Point du tout, le Monarque n'a pas l'air plus auguſte qu'un Bailli de village. A ſes pieds rampe un malheureux, dont la tête ſemble rentrer dans le ventre; quelques autres levent les mains en ſupplians. Un grouppe de ſpectateurs, ſur un plan inférieur, mais aſſis à la droite du Roi, ſans relever la ſimplicité de la ſcene, la rend plus mesquine & la dégrade.

En général, dans tous ces Tableaux, à celui de M. *Doyen* près, St. *Louis* a l'air d'un benêt. On ſait que, ſuivant les effigies qui nous en reſtent, il n'avoit pas la figure très-relevée,

& que la nobleſſe de ſon ame ne tranſpiroit gueres juſques ſur ſa phyſionomie. Mais puiſque, par un défaut de vérité bien frappant, chaque peintre a jugé à propos de lui donner les traits qu'il a voulu, enſorte qu'aucun de ces dix *Saint Louis* ne ſe reſſemble, il pouvoit, par une licence mieux placée, imprimer plus de majeſté à ce Monarque, ſurtout dans les momens où le ſublime de l'action transforme l'homme en quelque ſorte, & l'éleve au deſſus de lui-même.

M. *de la Grenée* a du moins éludé la difficulté. Il a peint *l'entrevue de St. Louis & du Pape Innocent IV.* La figure du Pontife lui paroiſſant plus belle à rendre, il a voilé celle du Roi ſous les careſſes du St. Pere. Il l'a fait d'autant plus adroitement qu'il s'eſt conformé au trait hiſtorique qui lui ſert de texte.

„ *Lyon*, dit-il, fut le lieu indiqué pour „ cette entrevue. Le Pape s'y rendit le „ premier, accompagné de l'Empereur de „ Conſtantinople, de pluſieurs Patriarches, „ Evêques & Cardinaux. Auſſitôt que le „ Pontife ſçut que le Roi arrivoit, accompagné „ de la Reine *Blanche* ſa Mere, de ſon frere „ & de leur Cour, il fut au devant de lui & „ *l'embraſſa très-affectueuſement.*"

C'eſt cette *embraſſade affectueuſe* qui eſt proprement l'objet du Tableau, & que le Peintre a très-bien caractériſée. Le reſte des détails

eſt traité en habile homme, ſauf le Ciel, dont le bleu reſſemble fort à celui de la robe de St. *Louis*. Celle-ci eſt d'un éclat trop uniforme, qui obſcurcit les autres parties & leur donne un ton griſâtre.

La ſageſſe de M. *Vien* ſe fait reconnoître dans la compoſition de ſon ſujet. C'eſt St. *Louis* qui, à ſon avenement à la Couronne, remet à la Reine *Blanche de Caſtille*, ſa Mere, la Régence du Royaume, ſous l'emblême d'un Gouvernail parſemé de fleurs-de-lys. Cela ſe paſſe en préſence du Cardinal *Romain*, Légat du St. Siege. Le point hiſtorique & le coſtume ſont exactement ſuivis. Le Roi avoit alors douze ans, & porte ſur ſa phyſionomie toute la candeur de ſon âge. La Reine, en deuil de *Louis* VIII, ſon Epoux, eſt vêtue de blanc, parceque c'étoit alors la couleur affectée aux veuves; & comme le chapeau rouge & le vêtement pareil ne furent donnés aux Cardinaux qu'au Concile de *Lyon*, vers 1246, celui-ci eſt en violet. Mais l'orgueil françois voit avec peine le Légat jouer en quelque ſorte le premier rôle dans cette ſcene, dont il occupe le milieu, à laquelle il préſide, & qu'il ſemble autoriſer par ſon approbation: l'inſolence du Prélat, qui eſt couvert, & qui perce à travers ſa phyſionomie bonaſſe, ne contribue pas peu à révolter le

ſpectateur indigné, auquel une pareille cérémonie rappelle le joug ultramontain.

Saint-Louis, âgé de douze ans, préſenté par la Reine Blanche ſa Mere, pour être Sacré, eſt le Tableau compoſé par M. *Amedée Vanloo.* „ *Jacques de Bazoche*, Evêque de *Soiſſons*, „ fait la fonction, le Siege de Reims étant „ vacant; le Duc de *Bourgogne* porte la Cou„ ronne, l'Evêque de *Laon* tient la ſainte „ Ampoule, le Sceptre eſt tenu par l'Evêque „ de *Langres:* derriere le Duc de *Bourgogne* „ ſont les Comteſſes de *Flandres* & de *Cham*„ *pagne*, repréſentant leurs maris abſens. „ Dans le fond ſont le Chancelier & le Car„ dinal de *Saint-Ange*". Telle eſt la compoſition de cette action, où l'on ne remarque qu'un perſonnage. C'eſt le Duc de *Bourgogne*, déſigné ci-deſſus, dont l'attitude baſſe, jointe à une figure dure, ne déſigné qu'un eſclave inſolent; caractere aſſez diſtinctif des courtiſans d'aujourd'hui, & qu'il falloit ſe donner de garde de peindre ſur la phyſionomie d'un Souverain, vaſſal, il eſt vrai, du Roi de France, mais faiſant quelquefois la guerre à ſon maître.

La Cérémonie du Mariage n'eſt pas mieux rendue par M. *Taraval.* Elle nous paroît fournir auſſi pluſieurs contreſens. D'abord St. *Louis* avoit dix-neuf ans lorſqu'il épouſa *Marguerite*, fille de *Raimond-Berenger*, Comte de

Provence, qui n'étoit que dans sa quatorzieme année, & tous deux n'ont l'air que de marionnettes. Le Roi ne paroît pas plus avancé que la Princesse. La cérémonie se fait dans l'Eglise de *Sens*, par *Gauthier*, Archevêque de cette ville. Au bas des marches de l'Autel, à droite, sur un prie-Dieu, est *Blanche de Castille*, Mere du Roi. Le Cardinal *Romain de St. Ange*, Légat du Pape, est près d'elle & lui adresse la parole. Il est vêtu de pourpre, défaut de costume évité par M. *Vien*. On ne sait pourquoi le Peintre a choisi de mettre le Prélat dans cette attitude, qui n'est ni nécessaire, ni placée, ni édifiante. L'air gaillard du Cardinal induiroit les prophanes à croire qu'il conte fleurette à la Reine, & il faut éviter ces mauvaises plaisanteties.

A combien de cette espece le Tableau de M. *Hallé* n'a-t-il pas déjà donné lieu? Il a choisi de peindre *Saint-Louis* portant en procession, de *Vincennes* à *Paris*, la sainte Couronne d'épines. Il eut été difficile, sans doute, de mettre beaucoup de sublime dans cette action du Saint Roi, exaltée dans le calendrier, & qu'il y faudroit laisser. Mais le Peintre l'a rendue plus puérile encore par son exécution. C'est un amas de petites figures rouges, blanches & jaunes, entre lesquelles le Roi pygmée, les pieds nuds, comme le reste du peuple imbécille, se distingue à peine. Il

eſt précédé du Clergé où, par une adulation bien digne du génie de M. *Hallé*, il a figuré un Prélat caffard ſous les traits de M. l'Archêveque de *Paris* d'aujourd'hui. Nulle entente, nul effet, nul coloris dans cet ouvrage, véritable enſeigne à bierre.

M. de *Beaufort* ferme la marche. Ainſi que M. *Doyen*, il peint *Saint-Louis* au lit de la mort. Celui-ci a traité le ſpirituel, l'autre vaque au temporel. Le Monarque, prévoyant qu'il ne peut revenir de la peſte, *remet à ſon fils qui lui ſuccéda, les inſtructions d'un grand Roi, d'un digne Pere & d'un Saint.* Du moins le Peintre en avertit le Spectateur, qui s'en rapporte & ne peut diſtinguer ces diverſes ſortes d'inſtructions. C'eſt bien mal-adroit à cet Académicien de s'être expoſé, non-ſeulement à concourir avec un pareil rival, mais à manier un ſujet qui l'oblige de ſe rencontrer en beaucoup de choſes avec lui. Tous deux ont renouvellé le trait du *Timante:* ils ont voilé la figure de la Reine, comme ne pouvant en exprimer la douleur. Mais ce qui étoit un trait de génie dans le Peintre Grec, ayant déjà épuiſé tout ſon art ſur pluſieurs perſonnages, n'eſt qu'une ſtérilité dans ces ouvrages-ci, où il n'y a pas aſſez de nuances à donner pour avoir recours à cette hardieſſe: elle n'eſt plus qu'une imitation ſervile.

Nous ne pouvons mieux finir la deſcription

de ces dix Tableaux, que par l'exclamation d'un plaisant sérieux. En les voyant, il affecte d'ignorer ce que c'est: il le demande; on lui répond que c'est l'histoire de Saint-Louis..... *L'histoire de St. Louis*, répond-t-il, *c'est bon pour ce que c'est.* On n'a garde d'adopter la critique du Saint, mais on souscrit fort à celle des Peintures. (3).

La suite de ces Tableaux nous offrira, Monsieur, pour la prochaine fois, des choses plus amusantes & plus gaies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 14 Septembre 1773.

Il est certain, Monsieur, qu'un Etranger, un Chinois, par exemple, qui viendroit pour la premiere fois en France; qu'on transporteroit au Sallon, & qui n'ayant jamais entendu parler de nous, en jugeroit par le premier coup d'œil qu'il lui présenteroit, nous prendroit pour un peuple très-religieux: car, ou-

(3) A l'occasion de ces Tableaux, on cite un Calembour de Mlle. *Arnoux*, en profession de dire des quolibets: „ Jamais (la fait-on s'écrier à leur vue) le proverbe, *Gueux „ comme un Peintre*, ne fut plus vrai qu'aujourd'hui, *car à „ dix ils n'ont pu faire Saint (cinq) Louis.*

tre l'hiſtoire de Saint-*Louis*, pluſieurs autres ſujets de l'Ecriture Sainte y frappent les regards, & preſque tous nos Tableaux volumineux ne ſont que des Tableaux de dévotion. C'eſt que le grand genre n'étant plus gueres conſacré que pour les Egliſes ou les Couvens, les Artiſtes n'oſent s'y livrer, de peur de n'en avoir pas le débit. D'ailleurs, tous les traits de génie ſont épuiſés à cet égard. Nous ne parlerons donc ni du *Samaritain* (4), ni de *Saint-Michel terraſſant le Diable* (5), ni du *Baptême de Jéſus-Chriſt* (6), ni de *l'Education de la Sainte-Vierge* (7); mais nous admirerons le délire de M. *Robin*, Agréé, qui a pris pour ſon ſujet de Tableau de réception, *Saint-Pierre, dans Jéruſalem, guériſſant les malades par ſon ombre*. La premiere queſtion qu'on fait en conſidérant cette grande machine, c'eſt de demander où eſt l'ombre du Saint, qui n'en jette d'aucun côté? Car, il auroit fallu, pour exprimer cette action biſarre, ſurtout en peinture, prendre le moment du lever ou du coucher du ſoleil, où les ombres ſont très-prolongées; diviſer les malades en trois plans,

(4) De M. *Jollain*.
(5) De M. *La Grenée* le jeune.
(6) Par le même
(7) De M. *Martin*.

dont les guéris, plus éclairés, annonceroient par leur joie, par leurs geſtes de remerciement & d'acclamation, le miracle qui viendroit de ſe faire en eux: les autres ſeroient ſuppoſés dans le fort de l'opération, & les derniers atteſteroient par l'état déſeſpéré où ils ſe trouveroient, quelle va être la puiſſance de l'Ami de Dieu. Au reſte, en blâmant l'extravagance & le défaut de bon ſens du compoſiteur, il faut applaudir à ſon talent. Des plans bien diſtincts, de grandes maſſes & une touche aſſez large font dire aux Connoiſſeurs que cet ouvrage eſt dans le bon ſtyle.

Notre Chinois, Monſieur, en détournant bientôt ſes regards de cette multitude d'ouvrages conſacrés au Chriſtianiſme, prendroit une opinion plus juſte de nous, s'il les portoit ſur trois grands Tableaux de M. *Vien*, où des nudités accumulées ſemblent annoncer la néceſſité d'irriter les deſirs d'un peuple *Sybarite*.

Le premier eſt *Diane, accompagnée de ſes Nymphes, au retour de la Chaſſe, qui ordonne de diſtribuer le gibier aux Bergers des environs.* Ce Tableau appartient au Roi, & eſt deſtiné pour *Trianon*. C'eſt, ſans doute, pour ſe conformer au goût du Monarque, pour le flatter, en lui rappellant tout ce qui a trait à ce genre d'exercice, ſa paſſion favorite, que l'artiſte a choiſi un pareil ſujet, froid & dénué d'expreſſion.

Les deux autres, deſtinés pour *Lucienne*, & appartenans à Madame la Comteſſe *du Barri*, ſont plus galans, plus analogues à celle qui doit les poſſéder. Dans l'un, deux jeunes Grecques font ſerment de ne jamais aimer, & ſe jurent un attachement éternel ſur l'autel de l'*Amitié*. Le *Tems*, endormi, & ſa faulx briſée, dont les débris ſervent à entretenir le feu qui brûle ſur l'Autel, indiquent que leur union ſera durable. Mais l'*Amour*, qui ſe rit de pareils ſermens, & qui favoriſe les vœux du jeune homme qu'on apperçoit dans le fond du Tableau, profite du ſommeil du *Tems* pour allumer ſon flambeau à l'Autel même de l'*Amitié*. Les deux figures de femme, droites & ſans chaleur, ſemblent plutôt converſer tranquillement, qu'être pénétrées de l'enthouſiaſme d'une paſſion. La figure du *Tems* eſt fierement deſſinée, & a plus de vigueur que n'en comporte ordinairement le pinceau de l'Auteur. Il y a de la fineſſe & de la malice dans le petit *Amour* : l'*Amoureux* n'eſt point aſſez caractériſé.

Le pendant de ce Tableau offre encore deux jeunes *Grecques* rencontrant l'*Amour* dans un jardin. Elles s'en approchent ſans le connoître, & s'amuſent à le parer de guirlandes de fleurs. Celui-ci, plus vague que l'autre dans ſon exécution, ne rend que très-imparfaitement l'idée du Poëte.

On reconnoît dans les divers ouvrages de M. *Vien* le goût sain de l'antique. Il dessine correctement ; son trait est précis, ses contours sont moëlleux ; son coloris est peu vigoureux, mais frais, pur, harmonieux. Ses figures sont toujours sweltes, au moyen des grandes proportions qu'il employe ordinairement, qui donnent plus de noblesse à ses femmes, plus de légéreté, & moins de ces graces, de ces gentillesses, qu'on desireroit surtout dans son dernier sujet.

M. de *la Grenée*, peignant aussi beaucoup le nud, mais plus voluptueusement que M. *Vien*, n'excelle pas en ce genre cette année, comme les précédentes. Ses corps de femme sont toujours beaux, leurs chairs bien animées, leur figure tendre exprime le desir, mais les amans n'y répondent point. Nulle énergie dans son *Appelles amoureux de la Maîtresse d'Alexandre*, dans son *Pigmalion amoureux de sa Statue* (8), dans son *Orphée à qui Pluton rend Euridice*. *Une femme endormie sur un lit parsemée de roses*, ne fait pas la sensation que devroit produire cette posture imaginée par un génie lubrique. Rien de gracieux dans la

(8) On admire dans celle-ci l'art avec lequel la Statue s'anime : le sang semble circuler & s'arrêter aux cuisses, qui sont encore de marbre.

la figure, un peu *strapassée*, en terme de l'art, c'est-à-dire estropiée (9). Ses *trois Graces au bain*, mieux dessinées, sont d'ailleurs lourdes & n'ont pas beaucoup plus d'effet. Une d'elles jouant avec une Colombe qui tient son collier, est une image enfantine, vague, qui produit du mouvement dans le Tableau, mais ne caractérise pas assez le genre de la Déesse, ni le moment précieux de l'action où elle se trouve. *Diane au bain, se faisant rapporter son arc par un chien; Vénus nouant le bandeau de l'Amour*, sont des idées folles, mais sans intérêt. L'*Education de la Sainte-Vierge* est d'un pinceau suave, digne de l'*Albane*. *La Sainte-Vierge, promenant l'Enfant-*JÉSUS *sur un mouton, au passage duquel plusieurs enfans étendent leurs vêtemens*, présente une scene vraie, mais où l'on ne peut reconnoître *l'homme-Dieu*, caché sous les traits de l'innocence, & son auguste Mere. *La Nymphe Salmacis*, du même Auteur, est son chef-d'œuvre, pour le sçavant dont il est traité. Elle est dans le bain: l'humidité de l'eau exhale des vapeurs qui forment comme un nuage léger autour d'elle. A travers le transparent de l'élément liquide on distingue son pied, ce qui est la

(9) M. *Vien* n'a pas mieux réussi dans sa *femme nue*, aussi *endormie*, dont les extrêmités, trop sanguines, répugnent bien loin d'attirer.

magie de l'Art. Mais malheur au Peintre qui n'excite qu'une admiration ſtérile; on ne revient gueres deux fois ſur ſon ouvrage.

Il n'en eſt pas de même de M. *le Prince*. Preſque tous ſes ſujets, pleins de vie & d'eſprit, raniment & fixent ſans ceſſe le ſpectateur, toujours excité par un nouveau plaiſir. Ce Peintre, dont le *Médecin aux urines* avoit déjà fait une grande ſenſation au Sallon dernier, eſt plus fécond encore cette fois en idées ingénieuſes. Je remarque ſurtout trois de ſes Tableaux que la foule entoure.

Dans l'un, *une jeune fille ſe croit malade: elle conſulte un vieux Médecin qui, en lui tâtant le pouls, lui apprend que la maladie eſt dans ſon cœur.* La gravité du Docteur y eſt bien conſervée. Son pronoſtic eſt caractériſé par la main qu'il dirige vers le côté gauche de la jeune perſonne, intimidée d'une déciſion à laquelle elle n'oſe ſouſcrire & qui l'embarraſſe. Un Eleve, dans un coin du Tableau, concourt à déſigner la réponſe de ſon Maître, & jette de la gaieté dans la ſcene. Des livres, des machines enrichiſſent cette compoſition, & peuvent ſatisfaire les Amateurs de la vérité des acceſſoires.

Dans le ſecond, *une jeune Femme fait eſſayer à ſon Epoux des lunettes qu'un jeune marchand vient lui offrir.* Pendant que le premier a les yeux occupés à cet eſſai, le jeune galant en

conte à la maîtreſſe. Le viſage du mari eſt de la plus grande expreſſion, par un ſourire de malice & de bonté, comme s'il ſe doutoit de ce qui va ſe paſſer & vouloit bien ne le pas voir. La femme a la figure animée, les yeux pétillans: il eſt fâcheux que l'Amoureux n'ait pas tout le feu qu'il lui faudroit dans une ſituation ſemblable.

Le troiſieme eſt d'une compoſition plus combinée, plus variée, plus difficile, & plus ſçavante conſéquemment; il repréſente *une Mere qui, ayant ſurpris une Caſſette, renfermant un Portrait, des Lettres & des Bijoux, fait les plus vifs reproches à ſa Fille: Celle-ci, malgré l'apparence de ſon repentir, reçoit encore un Billet, qu'une Servante lui donne en cachette. Le Pere cherche à pénétrer les ſentimens de ſa Fille dans ſes yeux, tandis que la Grand' mere lit une de ces Lettres.*

Tous les perſonnages de ce petit Drame jouent leur rôle convenablement à leur caractere, à leur âge, à leur qualité. La mere, comme de raiſon, a l'air le plus méchant; elle tient le Portrait ſurpris; elle lance un regard de courroux ſur ſa fille. Le pere, moins fougueux, apporte plus de ſang-froid dans l'action; & veut s'aſſurer ſi ſa fille eſt coupable, avant de la châtier. La grand' mere, indulgente par cette raiſon qu'elle n'a plus de prétentions comme ſa fille; chez qui le ſentiment

de curiosité, la derniere passion qui survive dans le sexe, domine, en lisant une de ces Lettres voudroit voir si l'amour se traite encore ainsi que de son tems. A travers l'air agnès & contrit de la jeune personne, la malice perce; on y démêle sa joie secrette, en recevant le billet doux que lui glisse la soubrette, avec la finesse, la soupleſſe qu'exige son rôle.

Au reste, il y a des défauts sensibles dans cette jolie composition. Le pere, qui pour se conformer au caractere que lui donne le Peintre, devroit fixer sa fille & dévoiler ses plus secrettes pensées, ne semble la regarder que de côté. La jeune personne est aussi trop colossale. En général, on reproche à M. *le Prince* de faire ses femmes hommasses. Habitué à peindre la nature russe, il la voit partout. Ses draperies sont presque toujours dans le costume étranger; & cependant le lieu le plus convenable pour placer des scenes de cette espece, c'est la France; c'est à Paris, séjour de la galanterie, où se font les tours les plus ingénieux & s'attrapent si adroitement les maris & les meres.

Je voudrois pouvoir, Monsieur, vous détailler les divers ouvrages de cet Artiste. Partout il occupe, il intéresse, il donne à penser. Quelle vérité, quelle entente de la perspective & du clair-obscur, dans sa *femme endormie, qu'un jeune homme veut éveiller au son de sa*

guitare ! Quelle paillardiſe dans les yeux de ſon *Buveur*, *qui préſente de l'argent à une jeune fille* ! Quel recueillement, quelle onction dans ſa *Sainte Famille* ! Quelle douceur, quel repos dans une *Mere allaitant ſon enfant*, *en écoutant une Vieille qui fait la lecture* ! Mais ſon *Payſage d'après nature* eſt un autre genre de travail, où il ne s'étoit pas exercé, & où ſon coup d'eſſai eſt un coup de Maître. Les ſites ſont beaux, riches & bien choiſis; le devant de la ſcène eſt occupé par une pêche au filet, qui y jette un grand mouvement & lui donne lieu de lutter contre M. *Vernet* même.

Je n'ai garde d'oublier ce Peintre-ci, Monſieur, l'honneur de la nation Françoiſe dans ſon genre, & qui va de pair avec ce que les grands Maîtres y offrent de plus beau, avec les ouvrages de *Guaſpre*, de *Philippe Lauri*, de *Courtois*, dit *le Bourguignon*, de *Claude le Lorrain*. Ses *quatre parties du jour*, en payſages & marines, reſſemblent beaucoup à d'autres du même genre qu'il a expoſés; ce qui fait croire à bien des ſpectateurs que ce ſont les mêmes. En voyant ſon *Soleil* & ſon *Clair-de-Lune*, on admire cet Art des reflets dans lequel il eſt ſi ſupérieur. Les deux autres ne ſont pas d'un ſi beau *faire*: le ciel du premier, repréſentant *la naiſſance du jour*, eſt trop ardoiſé..... Son chef-d'œuvre, cette année, c'eſt une *Marine & Payſage ſur les bords de la*

Méditerranée, terminé la veille même de l'exposition du Sallon: composition immense, où une multitude de grouppes forment autant de scenes, qui embellissent le Tableau sans en rompre l'unité.

Je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir vous parler de M. *Loutherbourg*, le digne émule de M. *Vernet*, & qu'on espéroit voir un jour l'égaler, peut-être. Cet Artiste, actuellement en Angleterre, n'a rien exposé. On n'annonce qu'un seul Tableau qu'il a fait en commun avec M. *de Machy*. C'est un morceau d'*Architecture*, *orné de figures & d'un embarquequement d'animaux*, *éclairé du Soleil couchant*. Il est très-beau; la teinte en est seulement trop animée, & feroit prendre de loin l'action pour un embrasement. Puisque nous en sommes sur M. *de Machy*, cet Artiste continue à orner le Sallon de ses Tableaux, presque tous imposans par leur magnificence, par des bâtimens d'une décoration noble & majestueuse. *Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine aux Tuileries*, *allant vers le Pont-Tournant*, *le* 23 *Juin* 1773, offrent un événement récent, passé sous nos yeux, & dont les Spectateurs les plus grossiers peuvent admirer la vérité de la représentation. Elle est telle, que dans le grouppe principal, si les ressemblances n'ont pas une perfection que ne peut comporter la petitesse des figures, le costume y supplée

avec la plus grande exactitude, & chacun nomme successivement tous les personnages. Point de confusion même dans cette foule immense, dont la scene est enrichie. Le premier plan est parfaitement distinct, & l'ordonnance des diverses parties du Tableau, qui n'a que deux pieds cinq pouces de largeur, sur dix-huit pouces de hauteur, annonce un Artiste maître de son dessein, qui en a bien conçu & digéré l'ensemble & les parties différentes.

On ne peut guères parler de M. *de Machy* sans faire mention de M. *Robert*, Peintre du même genre, mais d'une maniere & d'une touche bien opposées. Le pinceau du premier est toujours riche, moëlleux, brillant; celui du second est plus sec, plus terne, plus pauvre. On prendroit l'un pour un Artiste fastueux, qui ne se plaît que dans les Palais magnifiques, parmi les chef-d'œuvres du luxe, chez les Grands Seigneurs & les Princes; l'autre, pour un génie mélancolique, méditant dans la solitude, au milieu des ruines & des dévastations. Aussi est-on attristé en voyant les ouvrages de celui-ci, qui nous remet sans cesse les monumens dégradés de l'ancienne Rome, & nous atteste trop bien que rien ne résiste au tems destructeur. Celui-là, au contraire, réjouit par le spectacle florissant des Arts à leur point de splendeur, par des Edifices imposans, qui semblent devoir être

immortels. Tous deux, au surplus, sont d'un mérite supérieur. On a vu que M. *de Machy* savoit faire autre chose que l'Architecture: M. *Robert* prouve aussi son talent dans un autre genre. *Une petite fille récitant sa leçon devant sa Mere; un enfant que sa Bonne fait déjeûner*, sont des idées simples, exécutées avec naïveté; tandis que son rival, dans le Tableau dont nous avons parlé, aime encore les idées grandes, & cherche à déployer la majesté de son pinceau.

Ces petits sujets de M. *Robert* sont dans le goût de *Lépicié*, qui soutient mieux sa réputation en ce genre que dans le genre historique. Il est du moins naturel, s'il n'est ni spirituel ni plaisant. On diroit pourtant qu'il a visé à l'épigramme dans sa *Politesse intéressée*: c'est un Chien qui fait la révérence, dans l'espoir d'avoir un morceau de pain que tient son maître. Celui-ci est un Rustre, un Porte-faix, à qui le bon sens vouloit qu'on ne donnât pas un petit gredin de Dame. Du reste, le Tableau est d'un bon ton de couleur. Dans les autres, à force de vouloir rendre les chairs vivantes, il les écorche & semble avoir oublié de revêtir ses figures de leur épiderme.

M. *Huet*, enchérissant sur son confrere, a proposé une espece d'énigme au public. Il lui présente un petit chien grignotant un rukan, & grattant avec ses pattes un arc, des

fleches,

fleches, &c. Il prétend que c'eſt *la Fidélité déchirant le bandeau de l'Amour & foulant ſes attributs.* Du reſte, il n'eſt pas plus correct dans ſon exécution que dans ſes penſées; ſes Tableaux ſans couleur ont l'air d'eſquiſſes. On ſent qu'avec un pareil pinceau il ne peut rendre le brillant des fleurs, la fraîcheur, le velouté des fruits, pour leſquels M. *Bellengé* a infiniment plus de talens, mais où triomphe Mlle. *Valayer.* Cette fille admirable a une vérité, un *ſavoir* unique; & toutes les productions de la nature ſemblent éclore ſous ſon pinceau. On remarque en outre une vigueur mâle dans ſon *Portrait de Madame B****, & une intelligence merveilleuſe du clair-obſcur dans ſon Bureau chargé d'une figure de marbre & de différens attributs de muſique & de géographie. Partout ſa touche eſt ſûre, libre, facile & gracieuſe.

Nous voilà parvenus inſenſiblement, Monſieur, à nos grandes richeſſes, à une foule de Portraits qui ont exercé les talens ſublimes de nos Artiſtes. Deux perſonnages en pied, peints par M. *Aubri*, attirent d'abord les regards. L'un eſt *Madame Victoire*, dont la tête n'eſt point reſſemblante, qui eſt mal aſſiſe; mais Tableau precieux par la vérité des étoffes. C'eſt ſurtout dans le ſecond, de *feu M. le Duc de la Vauguyon, Gouverneur des Enfans de France*, que l'Artiſte a déployé

toute la richeſſe de ſon pinceau à cet égard. L'or & l'argent y brillent de leur éclat : ce riche vêtement dédommage le ſpectateur, qui voit avec indignation le Portrait d'un Courtiſan abhorré même par ſes Eleves. Heureuſement à côté ſe préſente celui de feu M. le Comte de *Clermont*, auſſi en pied. Les yeux le contemplent avec intérêt, & je les ai vu mouillés de pleurs à plus d'un patriote. Il eſt d'ailleurs d'une reſſemblance parfaite, à la taille près, un peu trop grande, à moins que l'auteur n'eût voulu caractériſer par-là combien ce Prince s'étoit élevé au deſſus de lui-même dans ſes derniers momens. C'eſt le chef-d'œuvre de M. *Drouais*, qui a échoué abſolument dans *le Portrait du Roi*, trop flatté, trop rajeuni, dont il a rétréci les yeux, & qu'il a dégradé par une poſition peu ſpirituelle; dans celui *de Madame la Dauphine*, peinte en *Hébé*; de Madame la Comteſſe de *Provence*, peinte en *Diane*. Ces deux derniers n'ont aucun relief, & les étoffes ne font nulle illuſion. Il a raté encore une fois celui de Madame la Comteſſe *Dubarri*, qu'il nous préſente aujourd'hui ſous les attributs d'une *Flore*, flétrie & preſque fanée. Il lui a donné un regard plus propre à exciter la compaſſion que le deſir. Mais au deſſus de celle-ci eſt un *Bambin*, carricature dans le genre de M. *Drouais*, & où il réuſſit aiſément; c'eſt le *Cent-ſuiſſe Ju-*

les : on appelle ainſi le fils du Duc de *Coſſé*, que ce Seigneur avoit fait recevoir à un an dans la Compagnie des *Cent-ſuiſſes*, dont il eſt Colonel. M. *Dupleſſis* ſe diſtingue toujours par des figures vivantes, qu'anime ſon coloris vigoureux. L'*Abbé Boſſut*, *de l'Académie des Sciences*, prend du relief ſous ſon pinceau: il reſpire, & ſa tête ſemble s'élancer hors de la toile. Des teintes trop claires ſur ſa ſoutane lui donnent un éclat blanchâtre, qu'elle ne peut jamais avoir. Nous n'omettrons pas ſon Portrait de M. de *Boulogne*, l'Intendant des finances, qui a eu la modeſtie de ne vouloir pas être nommé, mais qui par ſon nom ſeul mérite les hommages de la Peinture (10). Cet exemple a été ſuivi par M. *Marmontel*, qui a voulu auſſi reſter confondu dans la foule. On le reconnoît pour un Ecrivain, à la plume qu'il tient, plus qu'au feu dont les yeux ſont animés; ce qui donne de l'eſprit à cette tête, mais en ôte la reſſemblance, l'Académicien ayant, au contraire, l'air extrêmement froid.

Une diſſimulation plus prudente avoit engagé les originaux de deux Tableaux à garder l'incognito, & même de ſe faire placer dans un coin obſcur: mais la curioſité maligne du public les y a démêlés, & l'on a déchiffré avec

(10) Il deſcend de *Louis Boulogne*, Peintre illuſtré par *Louis XIV*.

surprise Me. *Etienne*, ancien Bâtonnier des Avocats, & M. *Lucker*, ci-devant Chanoine, Grand-Chantre de Nôtre-Dame, aujourd'hui Conseiller du nouveau Tribunal: le premier, avili par sa foiblesse, de donner lâchement, à la rentrée de son Ordre, un exemple funeste, & le second par son empressement coupable à prendre sur les fleurs-de-lis la place de ses Confreres. Quant au Peintre, M. *Robin*, on lui trouve la touche dans le genre de M. *Perronneau*, c'est-à-dire, grave & pesante, propre à sillonner un front de rides, à rendre les physionomies dures, maussades & rembrunies.

De tous les portraits celui qui a le plus occupé l'attention des penseurs, c'est *le Roi de Suede*, par M. *Roslin*. Il est *dans l'uniforme des Gardes du Corps*, qu'il portoit *au jour de la révolution, le 19 Août 1772, où il avoit donné pour signal à ceux qui lui étoient attachés, un mouchoir blanc au bras.* On critique cependant l'expression de la tête, qui paroît moins libre que vuide, & ne caractérise point le génie d'un Prince qui changeoit en ce moment les destins de son Etat. Son frere, *le Duc d'Ostrogothie*, est plus militairement figuré dans son armure guerriere. Le Comte *Stroganoff*, *dans son Cabinet d'étude*, est un chef-d'œuvre sorti du pinceau de cet Artiste, toujours étonnant dans son genre.

Je passe sur une quantité d'autres portraits,

pour ne pas trop m'appésantir; mais je ne puis omettre le Tableau historié de Mlle. *Coste*, Maîtresse de M. le Maréchal Prince de *Soubise*, qui fixoit les yeux par son ridicule rare. Cette Courtisanne étoit représentée en Nymphe couronnant l'*Amour*, après lui avoir arraché les ailes. Son attitude en l'air, les jambes écartées, désignoit l'espece de la Nymphe; mais les plumes sanglantes du petit Dieu dégoûtoient les amateurs, que son attitude lubrique auroit pu exciter. Cette idée, au fond ingénieuse & très-mal rendue, est du Sr. *Renou* qui, après avoir été sifflé au Théâtre comme Poëte, vient de l'être au Sallon comme Peintre. On a trouvé son ouvrage si indécent, qu'on l'a ôté depuis le jour où *Madame* est venue voir les Tableaux.

M. *Pasquier*, M. *Hall* & M. *Courtois*, Peintres en émail, ont chacun des partisans; mais le second l'emporte assez généralement par des carnations plus animées, des airs de tête plus ressemblans & des étoffes plus vraies.

Tel est le résultat des jugemens des Connoisseurs impartiaux sur les Peintures du Sallon, auxquels j'aurois ajouté beaucoup d'autres critiques, si je n'avois voulu éviter de paroître un détracteur outré des Arts. Les éloges dont je vais combler les Sculpteurs, bien supérieurs aux Peintres, prouveront que j'aime à louer avec non moins de sincérité & que je

ne suis pas moins susceptible de l'enthousiasme du beau, que du dégoût pour le mauvais & même pour le médiocre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 21 Septembre 1773.

Il est certain, Monsieur, que la Sculpture gagne prodigieusement à chaque Sallon, & console de la décadence de la Peinture. Il faut convenir aussi que celle-ci est infiniment plus difficile. Outre les parties de la perspective, du clair-obscur, du coloris, qui manquent à la premiere, elle est rarement dans le cas de groupper beaucoup de figures, & d'appliquer son génie aux grandes compositions des vastes machines de sa rivale. Mais son Art a ses difficultés, sans doute, & ce même coloris dont est dénué la Sculpture, sert merveilleusement aux illusions du Peintre, que soutiennent & perfectionnent la perspective & le clair-obscur bien entendus. Celui-là n'a que son ciseau pour échauffer, faire respirer, animer un marbre froid & monotone. C'est pourtant avec ce seul secours que M. *Pajou* lutte contre le Sr. *Drouais* pour *le Portrait de Madame la Comtesse Dubarri*, & l'emporte de beaucoup au gré de divers connoisseurs. Rien de si beau

que ce Buſte, d'une vérité, d'un charme & d'une expreſſion uniques. Il frappe les plus ineptes par un air de volupté répandu ſur toute la phyſionomie: le regard & l'attitude ſecondent l'intention du Sculpteur: il n'eſt perſonne qui, en voyant cette figure céleſte, ne lui décerne, ſans la reconnoître, le rang qu'elle occupe, ne s'écrie avec M. de *Voltaire*:

L'original étoit fait pour les Dieux!

L'Artiſte ne ſe voue pas ſeulement à peindre les graces, ſon ciſeau fier atteint aux traits mâles du génie; ce qu'il prouve par *le Portrait de M. le Comte de Buffon*, où l'on retrouve la nobleſſe & la vigueur de la tête de ce Philoſophe, vraiment pittoresque.

Je ne ſuis pas également content du *modele de la Statue du Vicomte de Turenne*, qui doit être exécutée en grand pour l'Ecole Royale Militaire. Ce grand homme eſt dans une attitude triviale, & qui ne caractériſe ni ſes vertus guerrieres, ni ſes vertus pacifiques: d'ailleurs ſa chevelure platte peut être dans le coſtume du tems, mais ne contribue pas à donner un air de diſtinction à la figure d'un héros ſi mémorable.

Trois autres concurrens en ce genre n'ont pas mieux réuſſi. Il étoit queſtion de faire quatre Statues pour le même lieu, propres à

rappeller à la jeune Nobleſſe qu'on y éleve, les plus fameux guerriers du ſiecle dernier, ou de celui-ci; & toujours pour jouir plutôt, quatre Artiſtes différens ont été chargés de l'exécution. Nous venons de parler de celle du *Maréchal de Turenne*, par M. *Pajou*; M. *d'Huës* a malheureuſement eu à traiter *le Maréchal de Saxe*, & le moyen de réuſſir après M. Pigal! de ſoutenir quelque comparaiſon avec le chef-d'œuvre de ce rival! Il peut, en échouant, ſe conſoler par la difficulté de lutter contre un génie qui devoit néceſſairement étonner & confondre le ſien.

M. *Mouchy* paroît encore reſté au deſſous de ſon ſujet, quoiqu'il n'eût pas les mêmes raiſons & de craindre & de trembler; mais *le Maréchal de Luxembourg* portoit en lui-même des difficultés pour la repréſentation qu'il n'a pu ſurmonter. Le vainqueur de *Mons*, de *Fleurus*, de *Steinkerque*, de *Nerwinde*, plus propre à être chanté qu'à ſervir de modele à un Artiſte, ne pouvoit que déſeſpérer le plus habile. On remarque plus de méchanceté que de magnanimité dans ſa figure.

Le *Grand Condé* prêtoit infiniment davantage au talent de M. *Le Comte*. On eut cru que ſon ciſeau, plein de force & de feu, eût mieux rendu un guerrier qui brilloit par l'ardeur, la fougue, l'impétuoſité, qui caractériſent principalement notre nation; mais on ne

voit pas que l'Artiſte ſe ſoit pénétré de l'enthouſiaſme de ſon Héros. En général, ces quatre ſtatues, preſque toutes reſſemblantes, par le coſtume, l'attitude & l'air de tête, tournée à droite ou à gauche, paroiſſent jettées dans le même moule: aucune ne ſe reſſent des élans du génie, des ſublimes hardieſſes qu'auroient dû ſuggérer de tels hommes.

L'Académicien a mieux réuſſi dans ſa ſtatue d'*une jeune fille qui tient une Corne d'abondance remplie de fleurs.* C'eſt une des *Torcheres* deſtinées à décorer le pavillon de *Lucienne.* Elles doivent être quatre, & du milieu de ces Cornes d'abondance ſortiront des flambeaux pour éclairer le veſtibule du Palais. Madame la Comteſſe *Dubarri*, à qui le Château appartient, a deſiré que ces figures lui reſſemblaſſent. On peut juger d'après un tel modele ſi ce ne ſont pas plutôt des *Graces* que des *Torcheres*. M. *Le Comte* a mis beaucoup de naïveté dans *un petit garçon qui pleure ſon oiſeau*: la douleur de cet âge y eſt répandue avec un charme inexprimable, & la contraction des muſcles des membres indique un ſentiment de colere mêlé communement aux chagrins de l'enfance.

Deux grouppes de M. *Caffiery* détournent bientôt de ces ſujets ſimples, & donnent à penſer profondement. L'un eſt *l'Amitié ſurpriſe par l'Amour.* Ne le connoiſſant pas, elle

l'embraſſe avec confiance ; cet Enfant la careſſe & ſaiſit le moment de la bleſſer d'un de ſes traits. On retrouve ici le beau faire de cet Artiſte, qu'on avoit admiré il y a deux ans dans ſa *tête d'une jeune fille*. Son ciſeau eſt pur, doux & moëlleux : peut-être y a-t-il trop de fineſſe dans la figure de l'*Amitié*, à qui l'on eſt convenu de donner un viſage long, caractere de la Franchiſe. Le geſte du Dieu a une molleſſe, qui exprime ſa perfidie lente & ſourde. Il y a beaucoup d'accord dans cette compoſition, d'où réſulte le repos qu'on admire dans les chef-d'œuvres de l'antique. Le *modele d'un Tombeau*, monument que M. l'Abbé de *Voiſenon* ſe propoſe d'ériger à ſon *irréparable amie*, eſt le ſecond grouppe qui attire l'attention du ſpectateur. Il eſt du même Artiſte.

Cet Abbé, déſigné ſous l'emblême de l'*Amitié*, parce qu'on n'a oſé le figurer ſous celui de l'*Amour*, *pleure ſur les cendres de ſon Amie, & y répand des fleurs : l'Urne cinéraire eſt poſée ſur un Autel ; une des Muſes eſt appuyée ſur une harpe, & couronne le médaillon, qui eſt attaché à une colonne funéraire ſurmontée d'une caſſolette : la colonne eſt en partie enveloppée & accompagnée de cyprès ; aux pieds de la Muſe ſont divers inſtrumens de muſique, un livre & un masque.* Si l'on ne reconnoiſſoit à la figure du médaillon l'Héroïne comique à laquelle eſt élevé ce ſarcophage, on ne pourroit plus en douter en liſant le vers ſuivant :

Graces, tendre Amitié, Talens, Favart n'eſt plus!

Cette compoſition, trop chargée, trop recherchée, doit être exécutée en marbre, de trois pieds de haut, pour être placée dans le boudoir de M. l'Abbé, où elle ſera beaucoup mieux qu'au Sallon. Madame *Favart* n'étoit pas aſſez recommandable, ni par ſon état de Comédienne, ni par ſes qualités très-médiocres d'Actrice & d'Auteur, pour fixer ainſi ſur elle les regards du public, & les gens honnêtes ſeront toujours indignés de voir un *Prêtre* reproduire ſans ceſſe à leurs yeux le ſpectacle ſcandaleux de ſa douleur impudique.

On ſait plus de gré à M. *Caffiery* de nous ramener ſur le Buſte d'un Philoſophe précieux à l'humanité, & fait pour honorer ſon ſiecle. Il eſt fâcheux qu'à travers la bonté, dont les traits brillent ſur cette belle figure en marbre, on y trouve mêlé un air de dédain, vrai caractere de la philoſophie des *Encyclopédiſtes*, mais qui n'étoit point celle de l'Auteur du Livre *de l'Eſprit*.

Un monument érigé en l'honneur de M. le Prince Michel Michailowitſch Gallitzin, nous rappelle du moins un Héros étranger : il eſt d'ailleurs traité dans la grande maniere, & peut, à ce double égard, figurer parmi les chef-d'œuvres de ſculpture offerts à nos yeux. Il eſt d'une belle ſimplicité, qui fait honneur à M. *Houdon*.

Un Génie militaire appuyé sur une Urne cinéraire éteint un flambeau : à ses pieds est un Trophée du casque, de l'épée & du bouclier de ce Prince : Des palmes, des lauriers & différentes couronnes désignent les genres de victoires qu'il a remportées.

La figure, de grandeur naturelle, est appuyée sur un fond formant une pyramide, qui doit être accompagnée de deux cyprès.

Le même Artiste a exposé aussi le Buste de *l'Impératrice de Russie*. Cette belle tête, plus forte que la forme ordinaire, semble annoncer que la Nature a fait un effort pour enfanter la Souveraine immortelle qu'elle représente.

Je n'aime point l'allégorie froide & trop énigmatique de M. *Boizot*, chargé de *la Statue pédestre du Roi*, pour la Ville de *Brest*. C'est un monument que les Officiers de la Marine de ce Département veulent élever à S. M. Voici le programme de l'Auteur.

„ *S. M. emploie sa force à maintenir la paix sur la terre, ce qui est désigné par une branche d'olivier qu'elle ploie d'une main sur le globe terrestre, placé à côté d'elle sur un trophée de Marine. De l'autre main le Roi présente la gloire de l'Immortalité aux Héros marins qui s'en rendent dignes ; ce qui est caractérisé par les couronnes de laurier, unies au cercle d'or, symbole de l'Immortalité*".

Je trouve d'une adulation extravagante que le Poëte peigne le Roi comme le modéra-

teur de l'Europe, comme y maintenant la paix, après celle honteuse que nous avons reçue, & qui fait l'objet des plaintes de tous nos Ecrivains politiques, dans un moment où nous ne pouvons tranquilliser le Nord, agité depuis si longtems, & secourir une République alliée dont on partage les dépouilles sous nos yeux.

Qand on éleva à *Louis XIV* le fastueux monument de la *Place des Victoires*, cet orgueil, insultant pour les autres nations, étoit au moins fondé sur la vérité. Celui-ci n'est qu'un mensonge historique, dont ne pourront être dupes les Contemporains ni la Postérité.

Et par une ineptie encore plus grande, suivant l'imagination de l'Artiste, ce seroit avec sa Marine formidable que *Louis XV* en auroit imposé, lorsque depuis longtems c'est notre partie foible, lorsqu'elle a été écrasée dans la derniere guerre, lorsque la diminution de nos Colonies ne peut que la laisser dans un état de langueur inévitable!

Que M. *Boizot* s'en tienne donc aux jeux d'un ciseau agréable & folâtre, tel que son *Grouppe représentant un sujet de Bacchanale*; ses *deux Grouppes*, dont *l'un l'Amour & l'Amitié*; *l'autre Zéphyre & Flore* soutenant des corbeilles. Tous deux sont gracieux; l'exécution en est libre, facile & légere.

C'est à M. *Clodion Michel* d'allier les idées

les plus sublimes aux plus riantes. *Jupiter prêt à lancer la foudre; le fleuve Scamandre desséché par les feux de Vulcain, implorant le secours des Dieux; Hercule qui se repose; le fleuve du Rhin séparant ses eaux;* sont dans le premier genre. On admire la majesté de l'un, l'expression de l'autre, l'anatomie savante du troisieme, la précision du dernier. Ses bas-reliefs, dans le second genre, reposent délicieusement le spectateur frappé de ces grands sujets.

Nos Sculpteurs n'ont pas moins bien réussi dans les matieres de dévotion. Le *Saint-Bruno en priere*, exécuté par M. *Gois* pour la Chartreuse de *Guillon*, est digne de figurer à côté de ce que nos fameux Artistes offrent de plus beau en ce genre. J'ai vu nos petits-maîtres, nos femmes vaporeuses détourner promptement leurs regards de cet austere pénitent, dont l'expression forte leur serroit trop le cœur. Il n'est pas possible de porter à un plus haut point la macération du visage, le dessechement des mains, les recueillement de l'ame, ainsi que celle des accessoires. La sculpteur a eu soin d'éviter dans la robe la grandeur & la dureté des plis; il n'y a laissé que cette roideur essentielle à l'étoffe grossiere d'un pareil Cénobite.

Le Martyre de St. Barthelemi, morceau de réception de M. *Bridan*, lui fait infiniment

d'honneur. Dans ce grouppe en marbre, l'Artiſte, pour ménager la délicateſſe du ſpectateur, a choiſi le moment où le Bourreau attache ſa victime. La ſouffrance de ſon attitude violente & forcée eſt déjà peinte ſur la phyſionomie de la derniere, où l'on voudroit démêler davantage un air de réſignation & ne pas le confondre avec celui d'un ſuppliant qui implore la pitié. Du reſte, l'ame atroce du premier ſe peint à merveille ſur ſa figure; les détails ſont traités ſavamment, la corde eſt parfaitement imitée, ſoit lâche, ſoit tendue; l'effort de l'Exécuteur, la compreſſion des chairs, tout cela eſt très-bien rendu.

Non loin de ce morceau eſt une vaſte machine qui, au premier coup d'œil, paroît préſenter un aſſemblage de maſſacres de la même eſpece, mais qui ne ſont que des amputations ſalutaires d'un Art auquel le monument eſt conſacré. C'eſt un Bas-relief, qui doit être exécuté en grand dans la largeur de 31 pieds, aux modernes Ecoles de Chirurgie.

Le Roi en ordonne la conſtruction. Sous l'emblême de la Santé, la Chirurgie, accompagnée de la Prudence, de la Vigilance & d'un Génie, préſente à S. M. le plan du nouveau bâtiment. Auprès d'elle ſont Minerve & la Généroſité. On voit au bas des grouppes de malades & de bleſſés.

Ce grand ouvrage eſt de la compoſition de

M. *Berruer*, & ne fait pas moins d'honneur à ſon génie qu'à ſon exécution. L'action principale attire d'abord les curieux ; l'allégorie en eſt ſimple, juſte, riche & expreſſive. On auroit pourtant deſiré plus de nobleſſe dans la figure du Monarque. Les grouppes acceſſoires ſont plus ou moins dégradés, ſuivant les regles de la perſpective. On trouve dans tous de la netteté, de la variété, & il en réſulte un enſemble, partie la plus difficile des ouvrages compliqués.

A la ſuite du travail qu'exige le développement de ce Poëme étendu, on ſe délaſſe de nouveau avec M. *Monot*. On rit de ſa *Tête de Bacchante, ornée de feuilles de lierre & de raiſins*, bien propre à inſpirer la joie. Son Génie du *Printems* qui enchaîne de fleurs le ſigne du *Bélier*, eſt une image auſſi poëtique & plus noble, plus gracieuſe. *Vénus dérobant l'arc de l'Amour* eſt un ſujet plus froid, d'ailleurs, entortillé & ſans expreſſion, du moins quant à la figure principale. Mais l'amateur admire la pureté du *faire*, les beaux contours du corps de la Déeſſe, les formes moins préciſes & plus molles de l'Enfant.

M. *Taſſaërt* a expoſé vers le milieu du Sallon un grouppe coloſſal & allégorique. C'eſt la *Population*, repréſentée ſous la figure de *Pyrrha*. De petits enfans, éclos des pierres, qu'elle a jettées, l'entourent dans différentes attitudes.

attitudes. L'un d'eux éleve les mains; il annonce les premiers besoins de la subsistance; il semble demander la pierre que la mere commune du genre humain va lancer derriere elle pour produire un nouvel être, premier instinct de la Nature affamée, qui se jette indistinctement sur tout ce qu'elle rencontre. Cette imagination est grande. Peut-être la figure de *Pyrrha* est-elle trop délicate, pour sa taille & pour le rôle qu'elle joue, mieux caractérisé par une femme vigoureuse.

Quatre Bustes terminent cette superbe collection, & par le grand intérêt dont ils sont, ne laissent point aller le spectateur sans lui laisser de quoi penser & réfléchir. Le premier est M. *Capperonnier*, de l'Académie des Belles-Lettres; Savant, dont l'Artiste, par une attention qui a l'air d'une charge, a voulu, sans doute, désigner le genre d'érudition, en le drapant comme un Empereur Romain.

M. *de la Lande* est à côté, & le Sculpteur a tourné à son avantage la figure de singe de cet Astronome; il l'a transformée en un rire spirituel & sardonique très-analogue à la terreur générale qu'il nous avoit imprimée, en abusant de notre crédulité trop confiante dans ses connoissances du globe céleste: il semble se moquer encore du public.

L'Auteur du Buste de M. *Diderot*, en nous le reproduisant une seconde fois, veut peut-

être nous dédommager de l'absence de ce savant & ne pas nous laisser refroidir sur son compte. (11)

On admire enfin l'air de tête de M. d'*Auvergne*, un des Directeurs de l'Académie Royale de Musique, grand compositeur lui-même. Il est dans l'attitude d'un homme qui écoute, & l'on ne pouvoit mieux exprimer son genre d'étude. La tête, d'ailleurs très-pittoresque, est parfaitement ressemblante.

Vous voyez, Monsieur, par cette description de la Sculpture dont, pour ne pas être trop diffus, j'omets beaucoup de morceaux estimables, que nos richesses en ce genre augmentent journellement; que des Artistes célebres s'y reproduisent en foule & réparent, autant qu'il est possible, le vuide des Peintres.

La Gravure monte considérablement aussi: une multitude de chef-d'œuvres de cette espece orne le Sallon; mais comme ils sont presque tous connus, & par les sujets dont ils sont des copies, & par la publicité qu'ils ont déjà, nous ne ferons mention que des dessins destinés à être gravés, de M. *Beau-*

---

(11) Il est en *Russie*, & l'on ne sait s'il en reviendra. M. *Diderot*, en annonçant au Duc *de la Vrilliere* le projet de son voyage en *Russie*, lui dit qu'il espéroit que S. M. ne le trouveroit point mauvais: „ Point du tout ", lui répondit le Ministre; „ on vous permet même d'y rester."

varlet : ils n'en ont besoin que pour les multiplier autant qu'ils le méritent, il n'est pas possible que le burin fasse rien de plus doux & de plus fini.

Les Médailles de M. *Duvivier* sont un autre genre de travail, où la nation se distingue de plus en plus. Celles-ci, dont quelques-unes, allégoriques & composées, ont la légéreté, la netteté, la correction du dessin le mieux terminé.

Par une autre illusion, l'aiguille le dispute aujourd'hui au pinceau, & les connoisseurs trouvent les Portraits en buste du Dauphin, de l'Empereur & de l'Impératrice-Reine, exécutés en tapisserie par le Sr. *Cozette* fils, bien supérieurs à ceux sur la toile du Roi, de Madame la Dauphine & de Madame la Comtesse de *Provence*, placés à côté d'eux.

J'aurois bien desiré, Monsieur, que les Architectes eussent présenté des plans pour la nouvelle Salle de Comédie (12). C'étoit un

(12) Depuis les détails connus sur le projet du Sr. *Liegeon*, une autre intrigue l'a fait rejetter. Par Lettres patentes enrégistrées au nouveau Tribunal le 19 Août dernier, la Salle de la Comédie Françoise doit être construite sur les terreins de l'ancien hôtel de *Condé*. C'est le Sr. *Moreau*, Architecte de la Ville, qui est chargé de l'exécution. Mais comme ce sont les troisiemes Lettres patentes expédiées sur cet objet ; que la Ville réclame contre l'augmentation de dépense énorme que doit occasionner cette construction ; que

sujet d'émulation digne d'eux & d'un concours proposé à cette occasion. Le seul M. *de Wailly*, membre aussi de l'Académie de Peinture, a exposé le modele d'un escalier, exécuté chez M. le Marquis de *Voyer*, aux *Ormes*, & appareillé en petit de toutes ses pieces en coupe, comme dans l'exécution. On en a admiré la grace, la légéreté, la hardiesse. On le diroit soutenu en l'air : il n'a d'autre défaut que d'inspirer au coup-d'œil une sorte de crainte d'y monter. L'Artiste est certainement un des hommes qui annoncent le plus de génie en Architecture, le plus propre à contribuer à ses progrès, sensibles aussi dans une foule de monumens qui s'élevent de toutes parts.

J'ai l'honneur, &c.

---

le Sr. *Moreau* n'a pas encore tracé une ligne de son plan & que le local offre des inconvéniens qu'on ne peut vaincre, on espere que ce n'est pas encore le dernier *mot* du Conseil.

ANNÉE MDCCLXXV.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, expoſées au Sallon du Louvre le 25 Août 1775.

Paris, le 7 Septembre 1775.

LE Sallon, Monſieur, attire cette année la même affluence de monde que de coutume; mais c'eſt moins à raiſon des chef-d'œuvres qu'il préſente, que par ſuite de la routine, de l'oiſiveté & de cet empreſſement avec lequel la foule ſe porte toujours où elle en voit. En effet, dès qu'on eſt entré dans ce lieu, l'on trouve les Spectateurs froids & diſtraits ſe regarder, plutôt que les ouvrages dont il eſt enrichi, qui ne produiſent aucune ſenſation ſur leur ame. Il eſt rare que dans cette multitude de Tableaux, quelqu'un du moins ne charme pas l'ennui d'un peuple léger, ami de la nouveauté, à qui ſon exceſſive curioſité a mérité l'épithete burleſque & caractériſtique de *Badaud*. Ne pouvant donc juger cette fois de meilleures choſes par celles qui fixent le plus l'attention générale, je vais ſuivre l'ordre des machines, dont les plus vaſtes ne

ſont pas toujours les meilleures, mais qui du moins en impoſent au premier coup d'œil par leur volume. Tel eſt le Tableau de M. *Robin*, Agréé, qui s'étoit diſtingué, il y a deux ans, par un début, dont la compoſition, défectueuſe à bien des égards, annonçoit un Artiſte dans les bons principes & doué d'un vrai talent. Il ſoutient aujourd'hui nos eſpérances, quoiqu'il ne les rempliſſe pas encore. Son ſujet eſt *la fureur d'Atys*. Voici comme il l'explique lui-même.

„ *Cybele* ayant découvert qu'*Atys*, le Grand-„ Prêtre de ſes Autels, lui faiſoit infidélité „ pour la Nymphe *Sangaride*, ſuſcite contre „ elle *Alecton*; cette Furie ſecoue ſon flam-„ beau & ſes ſerpens ſur la tête d'*Atys*, & „ excite en lui un ſi furieux délire que pre-„ nant ſa Maîtreſſe, il la poignarde. *Celenus*, „ Roi de Phrygie, eſt irrité de cette ven-„ geance horrible. Le Peuple, les Sacrifica-„ teurs ſont effrayés: les Amours & les Plai-„ ſirs s'enfuient".

Ainſi, d'après cette expoſition, la victime, ſur laquelle le poignard eſt levé, doit marquer ſur ſon viſage, à la fois la ſurpriſe, la tendreſſe & l'effroi: il faut que celui du Sacrificateur ſoit allumé de la fureur qu'excite le courage à la vue d'un ennemi cruel & menaçant: on s'attend à voir ſur la figure de la Déeſſe une jalouſie motivée, réfléchie, mêlée

d'une secrette & affreuse joie, en contemplant le succès de sa vengeance. Quant à la Furie, elle brûle elle-même de tous les feux dont elle embrase le coupable parjure; & le Monarque, dans son indignation, la manifeste à coup sûr par quelque geste clair & expressif.

On peut reprocher au Peintre d'avoir manqué ces diverses passions; elles ne sont qu'ébauchées, pour ainsi dire, sur les figures. Il a choisi le moment de l'action où le délire du Grand-Prêtre devoit être le plus marqué, & il s'en faut que son sang soit dans l'effervescence bouillante d'un semblable état. Ses veines ne sont point gonflées; ses cheveux ne se hérissent pas; ses regards n'étincelent aucunement; l'attitude & l'air de la Nymphe sont mieux rendus: mais par un défaut de sens commun, ses femmes, entre les bras desquelles elle se rejette, bien loin de la soustraire au coup qui la menace, ou de chercher à le parer, semblent l'y présenter en la supportant. On voit quelque colere dans le maintien de *Cybele* excitant *Alecton*, bien éloignée sans doute de celle d'une femme & d'une Déesse outragée dans ce qu'elle a de plus sensible. La Furie, ame de cette scene atroce, n'est pas assez sentie, & le courroux du Monarque n'est que celui d'un simple spectateur ému d'un crime qu'il voit commettre, & non d'un personnage puissant, obligé & capable de le réprimer. Je

ne parle point des *Amours* & des *Plaiſirs*, qui s'envolent en gambadant dans les airs, image puérile dans cette compoſition tragique, où tout reſpire le ſang & l'horreur. Du reſte, plan bien entendu, ordonnance nette. On y admire un Artiſte, maître de ſon ſujet, qui rend ſon eſquiſſe avec la même préciſion qu'il l'a conçue. La plus mauvaiſe partie du Peintre eſt, ſans doute, le coloris. Les chairs de *Sangaride*, celles de *Cybele*, celles des *Amours* & des *Plaiſirs* ſont du même ton, c'eſt-à-dire jaunâtres & mollaſſes. Les acceſſoires ne ſont pas mieux traités. Le fond, qui pourroit être enrichi d'une Architecture noble, grande & impoſante, eſt triſte, & ne préſente aux yeux qu'un local mesquin, au lieu d'un temple immenſe ou d'un palais magnifique. Les draperies ſont ternes, & le vêtement même du Monarque n'a pas cet éclat qui, au défaut d'autre acte plus auguſte, devroit du moins le faire diſtinguer. Je pourrois m'étendre davantage ſur ce Tableau, mais l'article étant déjà fort long, je me contenterai de juſtifier la ſévérité du jugement ſur le mérite de l'Artiſte, digne d'être critiqué, ce qu'on ne peut pas dire de tous.

M. *La Grenée* le jeune doit être excepté de ce nombre. Je veux parler de ſon morceau de réception à l'Académie, dont il réſulte déjà un grand préjugé en faveur de l'ouvrage.

C'eſt

C'eſt en effet un chef-d'œuvre d'érudition pittoresque. On y admire, qu'on me paſſe le terme, tous les tours de force de l'Artiſte. Auſſi eſt-il plus propre à mériter à ſon auteur les éloges des gens du métier, des profonds connoiſſeurs, que du vulgaire, des amateurs délicats, ou des ſimples gens de goût. Son ſujet donné ou choiſi étoit l'*Hiver* : il a fallu le rendre poëtique, l'animer par une fiction. Le Peintre a placé pour ſon grouppe principal, *Eole* déchaînant les vents ; ce qui n'eſt que cauſe & non l'effet de la ſaiſon rigoureuſe dont il avoit à décrire l'engourdiſſement & les horreurs. Afin de mieux développer cette idée génératrice, il a mis ſur le devant du Tableau le *Tems* endormi, acceſſoire faux, puiſque ce Dieu fugitif, toujours le même dans ſa mobilité, ne s'aſſoupit jamais. Il prétend, par ſon inaction, indiquer celle de la Nature. Mais ces Divinités différentes dans la Hiérarchie du Paganisme, ont chacune leurs fonctions & ne peuvent ſe prendre l'une pour l'autre. C'eſt donc dérouter le ſpectateur, mettre ſon eſprit à la torture & lui propoſer une énigme à deviner, encore dont le mot n'eſt pas juſte. La clarté eſt eſſentielle à tout ouvrage, & l'on ſe fatigue de regarder, comme de lire, ce qu'on n'entend point. Les autres acceſſoires ſont plus vrais. Les fleuves, ſuſpendus dans leur courſe,

sont ingénieusement exprimés par les eaux qui se glacent en sortant de l'urne qu'un d'eux tient à la main. Des arbres, dont les branches n'ont plus de feuilles, des montagnes, dont les sommets sont couverts de frimats, perfectionnent & complettent le plan de cette scene sombre & silencieuse. Les vents seuls, en sortant de leur caverne, aux ordres du Dieu, y jettent du mouvement & la troublent, pas autant qu'il le faudroit, sans doute. Leur impétuosité qu'a si bien exprimée Virgile, le *quâ data porta ruunt*, ne se distingue ici que par la bouffissure des joues, image naturelle & devenue triviale à force d'être répétée. Il n'est point de barbouilleur qui ne l'emploie. C'est donc sur d'autres attributs que le génie devoit s'exercer ; le développement du corps, les efforts pour s'échapper, leurs mugissemens, leurs chocs, pouvoient fournir des tournures plus hardies, des pensées plus élevées. Je desirerois plus de majesté dans *Eole*, Dieu secondaire, il est vrai, mais relativement à l'action qu'il ordonne, à l'empire qu'il va exercer par ses esclaves fougueux sur la nature entiere. A ces défauts de composition près, ce Tableau est bien supérieur aux autres pour les connoissances de l'anatomie & de la perspective, pour le clair-obscur, pour les touches fortes, larges, savantes, les profils, les attitudes vraies & variées. Les arbres sont

bien de la saison, l'œil s'enfonce dans la profondeur de l'urne, & le coloris morne de l'ouvrage imprime à l'ame la tristesse qu'on éprouve dans les jours nébuleux de l'hiver.

Il faudroit que le morceau en opposition de celui-ci produisît un effet contraire, puisqu'il représente l'*Eté*; que les yeux éblouïs, brûlés des feux d'un ciel ardent, se reposassent sur une verdure douce, ou fussent rafraîchis par la vapeur des eaux; que la terre gercée, les plantes desséchées, les hommes languissans, les animaux halétans remplissent cette scene, où tout périroit sous les fureurs dévorantes de la canicule. Qui le croiroit! A ces grandes & poëtiques idées l'auteur a substitué un hiéroglyphe obscur, une allégorie platte & mesquine. Il représente ce signe malfaisant sous la forme vulgaire d'une *Canicule*, c'est-à-dire d'une petite chienne, dont la gueule vomit quelques traits de flamme enfumée. Au-dessus est un gros vilain Zéphyr. Il lui darde, pour la rafraîchir, des jets d'une vapeur épaisse, qui ne semble gueres plus suave que celle exhalée par l'animal pestilentiel. Et l'on appelle cela de la Peinture! Et l'Académie admet au rang de ses membres pour l'histoire, un homme qui n'a pas plus d'invention! Car il est bon que vous sachiez que ce Tableau est aussi le morceau de réception de M. *du Rameau*; preuve de l'indulgence des Maîtres, & que

l'admiſſion d'un Agréé ne ſuppoſe pas toujours un chef-d'œuvre de ſa part. Il y a pourtant de meilleures parties dans cette compoſition, dont tous les détails ne ſont pas auſſi pauvrement traités. L'auteur ſuppoſe que *Cérès & ſes compagnes implorent le Soleil & attendent, pour moiſſonner, qu'il ait atteint le Signe de la Vierge. Phébus* eſt dans ſon char; il remplit ſon cours; il y a de la légéreté, quelque choſe d'aërien dans cette machine: mais ni le char ni les chevaux ne répondent à la deſcription brillante & rapide qu'on en trouve dans *Ovide*. L'attitude de *Cérès*, l'ordonnance de ſes Nymphes, couchées & rangées ſur le devant du Tableau, ſont ce que l'on aime le mieux. Les regards ſe promenent à travers cette multitude de têtes, & nulle confuſion ne leur forme obſtacle. Pour le Ciel, dont les teintes étoient ſi eſſentielles dans un pareil ſujet, il eſt du plus vilain jaune. Un mauvais plaiſant a prétendu que le Peintre avoit certainement eu pendant ſon travail un débordement de bile, qui avoit gâté ſon ouvrage & dont il n'avoit pu effacer les veſtiges. Il faut s'arrêter pour ne pas lui occaſionner quelque nouvel accident.

C'eſt une choſe remarquable, Monſieur, que le défaut général des Peintres, d'affectionner une couleur au point d'en imprégner toutes leurs productions, & d'en répandre des

nuances jusques sur les objets qui en seroient le moins susceptibles. En effet, si M. *du Rameau* semble disposé à voir jaune, on reproche depuis longtems à M. *Vanloo* un coloris ardoisé ou plombé, & ce goût se manifeste plus que jamais dans quatre grands Tableaux où il domine spécialement, quoique les lieux, les heures du jour & les scenes en soient très-différens; car ils sont destinés à former une suite, & peignent le partage de la vie d'une Sultane. Au premier, c'est *la Toilette*. Au second, *elle est servie par des Eunuques noirs & des Eunuques blancs*. Le troisieme la représente *commandant des Ouvrages aux Odalisques*. Enfin *une Fête champêtre, donnée par les Odalisques, en présence du Sultan & de la Sultane*, occupe le quatrieme. Ces Tableaux pour le (feu) Roi, & destinés à être exécutés en Tapisserie, avoient, à ce qu'on prétend, été commencés sous les auspices de Madame la Comtesse *Dubarri*. La Sultane Françoise cherchoit à s'y reproduire aux yeux de son auguste Amant, sous un costume étranger, afin de fixer son attention de toutes manieres. Auquel cas on pourroit reprocher au Peintre de n'avoir pas attrapé la ressemblance. Peut-être aussi regarde-t-on comme un défaut, un trait de politique de sa part: il seroit, au contraire, adroit à lui d'avoir soustrait aux regards de leurs Majestés

actuelles, une tête qui ne pouvoit leur être qu'odieuse. Du reste, il rempliſſoit parfaitement les intentions de l'Ordonnatrice, en lui donnant cet air de langueur & d'abandon ſi propre à inſpirer la volupté. Malheureuſement il s'y trouve mêlé un air de nullité & d'ennui, qui détruit en partie ce ſentiment. Du reſte, des figures charmantes réveillent de toutes parts l'attention dans ces diverſes ſcenes, & raniment les deſirs du vieillard le plus flétri. On croit moins voir des *Odaliſques*, c'eſt à-dire des Eſclaves, que des *Houris*, des minois céleſtes échappés du Paradis de *Mahomet*. On ne ſe laſſe point de conſidérer ces beautés; mais comme la Critique cherche à mordre ſur tout, les dénigrans les trouvent toutes jettées dans le même moule pour la phyſionomie, la taille, la carnation, pour les formes *Pariſiennes*, que ne devroient point avoir des femmes *Grecques*, *Georgiennes*, *Circaſſiennes*, &c. Quoiqu'il en ſoit, & de quelque part qu'elles viennent, j'ai obſervé qu'elles plaiſoient fort aux Spectateurs, nationaux ou étrangers; qu'ils en reſſentoient une émotion vive, une forte ſenſation, & qu'ils ne quittoient qu'avec peine cet aſſemblage d'un ſexe raviſſant. Il eſt fâcheux que dans ces Tableaux, toutes les draperies ſoient manquées; que les étoffes ne produiſent aucune illuſion, & que les détails n'en ſoient

pas traités avec la magnificence de coloris qu'ils mériteroient.

M. *Vien* semble avoir voulu arrêter les desirs d'une concupiscence dangereuse à la vue des Tableaux ci-dessus, en offrant le sien de la *Magdelaine*. Il l'a représentée dans sa pénitence, le visage flétri par la débauche ou par les macérations, ne conservant plus que les restes d'une beauté usée: une tête de mort à côté d'elle augmente les idées noires & affligeantes que fait naître la pécheresse. Je ne m'arrêterai point sur cette composition, la même au fond que celle du *Battoni*. Celui-ci l'a maniée trop supérieurement, & son ouvrage, exposé dans la superbe galerie de *Dresde*, est connu de tous les amateurs. Le morceau suivant, plus neuf, plus original, est digne de remarque à quantité d'égards. Il exige une notice circonstanciée.

Il s'agit encore de *Saint-Louis*, représenté en tant de façons il y a deux ans. L'Auteur en a imaginé une derniere. Je ne connois point assez la Légende, & surtout la *Légende dorée*, pour savoir d'où il a tiré son sujet. Mais il est question d'un miracle qui n'est pas de la plus grande espece. Aussi aucun des témoins n'en paroît-il étonné. Quant au Monarque religieux, cela devoit être. *Il étoit*, disoit-il lui-même, suivant ses pieux historiens, *animé d'une foi si vive envers la*

sainte Eucharistie, que Jésus-Christ seroit descendu en chair & en os sur l'Autel qu'il n'auroit pu croire plus fermement au Mystere. Son indifférence n'est donc un défaut qu'aux yeux des prophanes peu instruits de la vie du Saint Roi: elle est dans son caractere donné: ç'auroit été un trait de génie du Peintre, s'il l'eût fait contraster avec la surprise, l'enthousiasme des autres spectateurs, qui se réduisent pourtant à la Reine, à quelques Pages, à un Acolyte du *Thaumaturge*, à un Officier du Palais, au lieu d'une foule immense qu'auroit exigé la scene. Car un prodige étant destiné à frapper les yeux stupides de la multitude, à convaincre les Incrédules, ne sauroit s'opérer avec trop d'éclat: il doit se passer dans la plus grande publicité. Il est vrai que celui-ci est une faveur spéciale, une œuvre familiere, pour ainsi parler, & de prédilection, intéressant uniquement le Prince & son auguste race; inintelligible en outre dans l'explication du faiseur. Quel est donc ce miracle? Le voici: „ St. Thibault (de la maison de Montmorenci) offre au Roi *St. Louis* & à la „ Reine *Marguerite de Provence*, une corbeille „ de fleurs & de fruits, dans laquelle il s'éleve, *par miracle*, onze tiges de lys. Le „ Roi n'avoit pas encore d'enfans: St. Thi„ bault lui prédit par cet emblême qu'il en „ auroit onze, & par la tige qui s'éleve le

„ plus haut, lui désigne *Robert*, Chef de la „ Maison de *Bourbon*";

M. *Vien* a grand soin d'observer que ces tiges s'élevent *par miracle*, dans ce siecle des *Comus* & des *Jonas*, où tant d'innocens Magiciens nous montrent des choses bien plus incroyables, où ce ne sont plus depuis longtems les Grands Seigneurs qui font des merveilles, mais les suppôts obscurs d'un parti qui veut beatifier quelque benêt de sa cabale. Quoiqu'il en soit, sans tourner en dérision le choix d'un sujet qui n'est point si gauche, puisque le Tableau est destiné à être placé dans la Chapelle du *petit Trianon*, sous les yeux de la branche regnante, qu'il doit flatter; il faut convenir que sa composition, quoique froide, est sage & bien entendue, comme tout ce qui sort du pinceau de l'auteur; qu'il y a du coloris, de l'harmonie dans son œuvre, un beau faire, une touche pure & correcte. On trouve un défaut de perspective dans le Page qui, portant la robe de la Reine, en doit être plus voisin, & semble, au contraire, dans un lointain trop dégradé, trop ombré. On voudroit que le Roi se remarquât par la splendeur de ses vêtemens. Mais outre que *St. Louis* étoit modeste, sans doute il voyage en ce moment & visite le couvent du Saint, qu'à ses entours on juge un Abbé crossé, mître, jouissant des titres honorifiques de l'Episcopat. Enfin le

matériel même du miracle, objet premier de cette peinture, n'eſt pas aſſez diſtinct. Les Lys, quoique bien deſſinés, ne reſſortent point autant qu'il le faudroit; on ne peut pas les compter, & la tige ſupérieure, le point éminent du prodige, ne ſe détache pas, ne s'élance pas ſuperbement, ainſi que je le deſirerois.

Un troiſieme Tableau du même Peintre, qui n'eſt pas ſans mérite, perd trop malheureuſement à la comparaiſon de l'original. C'eſt *Vénus bleſſée par Diomede. Mars la recueille & la fait monter dans ſon Char.* Quand on tire un ſujet d'*Homere*, il faudroit avoir ſon génie, & ſurtout ſa chaleur, ſi c'eſt pour tranſmettre ſur la toile le Dieu de la guerre. Je vois à ſa place un jeune militaire, qui n'a rien d'impoſant que ſon armure dorée & ſes vêtemens éclatans. Ses chevaux n'ont rien de fougueux ni d'ardent. *Iris*, qui en tient légérement les rênes, eſt contre le coſtume & dans l'invraiſemblance poëtique, ainſi que les Amours, ſe jouant des Courſiers; ce qui confirme combien ceux-ci ſont doux, benins & maniables (*).

(*) On pourroit croire que c'eſt le Char de *Vénus:* alors il devroit être enlevé par des Colombes & non par des Chevaux, autre défaut de coſtume. L'explication du Peintre même amphibologique ne leve pas le doute. Il s'exprime ainſi:

Les Enfans aîlés ne devroient-ils pas au moins être effrayés de voir couler le sang de leur Mere, en admettant que le spectacle du combat ne les eût pas déjà mis en fuite, loin de ce lieu de carnage horrible. C'est ainsi qu'on sacrifie le bon sens à des idées riantes, à des images gracieuses, qu'on croit devoir faire contraste, & qui choquent sur le champ un esprit juste, saisissant les convenances du plan & de l'ensemble.

A ces premiers Maîtres de l'Ecole Françoise actuelle dans le genre de l'histoire, il ne faut pas oublier, Monsieur, de joindre M. *Brenet* qui, sans exceller pour l'invention, remporta la palme au Sallon dernier, pour le méchanisme de l'Art, au gré des faiseurs les plus experts. Je passerai légérement sur ses trois grands Tableaux de dévotion: sur son *Assomption de la Ste. Vierge*, où la Mere de Dieu, bien posée dans les airs, acquiert déjà cette légéreté, ce phantastique, cette pénétrabilité des corps divins: sur son *St. Pierre & St. Paul*, dont j'aime les têtes bien caractérisées, par l'air humilié du Rénégat & la confiance audacieuse de l'Apôtre des Gentils: sur la *Résurrection de*

„ *Vénus* blessée par *Diomede*, à la guerre de *Troye*, *Iris* des-„ cend du ciel pour la tirer du champ de bataille, & *Mars* „ l'aide à monter dans *son* Char pour la conduire sur l'*Olym-„ pe*". On juge que, grammaticalement, le *son* devroit se rapporter à *Mars*.

Jésus-Christ, remarquable par un des Gardes du Sépulchre, étendu sur le devant du Tableau, frappé, confondu, atterré de surprise, & dont la vérité, saillante dans la chûte, l'attitude, l'immobilité sautent aux yeux du passant le plus distrait. Ces sujets, maniés & remaniés cent fois, ne peuvent gueres être que des copies; il faudroit la hardiesse d'un génie unique pour les traiter aujourd'hui avec supériorité. Je m'attacherai au morceau de l'Artiste en question où il a pu briller davantage; je le suppose tiré de sa *Minerve* & il lui fait honneur, d'autant qu'il n'étoit point aisé à composer, par la confusion des objets à réunir & à groupper ensemble.

On peut se rappeller le trait de l'histoire naturelle de *Pline* concernant un Affranchi cité à Rome devant un Edile. Il étoit accusé de magie, parce que ses récoltes étoient plus abondantes que celles de ses voisins. Il comparoît; il amene avec lui sa femme, sa fille, des bœufs gras & vigoureux; il étale ses instrumens d'agriculture: *Romains*, dit-il au Peuple étonné, *voilà mes sortileges; mais je ne puis apporter avec moi dans la place publique, mes soins, mes fatigues & mes veilles.* Tel est le fait qu'a choisi l'Artiste pour l'exprimer sur la toile. Il faut convenir qu'il l'a bien digéré; qu'on y trouve une ordonnance nette, claire & distincte; qu'il y a de l'unité

& que le personnage principal s'annonce parfaitement, quoique le Magistrat par son vêtement, par son tribunal élevé dût d'abord provoquer les regards, à raison de cet appareil imposant pour la multitude. Mais la noblesse, l'action de la figure de l'accusé, le mouvement qui regne en celle-là seule, réparent l'erreur qu'occasionne nécessairement le costume des fonctions & de la dignité de l'Edile. Il ne manque dans cette composition, suivant moi, que les accusateurs, épars sans doute dans la foule du Peuple, mais que je voudrois discerner à la confusion dont leurs visages seroient couverts, tandis qu'on ne remarqueroit sur les autres que la surprise mêlée de joie, en voyant un innocent triompher avec autant d'avantage. Les gens minutieux s'arrêtent encore à un léger défaut de bienséance, de propreté; c'est que les animaux lui offrent le derriere. Du reste, trop de repos, point de coloris, pas assez d'empâtement; ce qui en ôte tout le relief, empêchant les meilleurs effets de ce Tableau précieux pour le sujet, en ce moment surtout, où l'Agriculture & l'Economisme sont dans la plus haute vénération. On est fâché d'apprendre qu'il soit destiné à orner le Palais d'un Ex-Ministre abhorré, dont l'ame atroce n'est point propre à goûter les douceurs, à s'ouvrir aux leçons de cette scene instructive: il seroit infiniment mieux placé chez le Mi-

nistre actuel des finances, fait pour aimer la nature, en connoître les ressources, & favoriser un art utile, le premier des arts.

Il faut avancer, Monsieur, & je passe à M. *la Grenée* l'aîné, d'un pinceau moins fécond cette année, mais toujours suave, doux, naïf & vrai. Aussi n'est-il jamais mâle ni nerveux; c'est ce qui l'empêche de bien rendre les grandes idées, les compositions fortes. Par exemple, dans son *désespoir d'Armide, qui n'ayant pu se venger de Renaud veut se tuer*, la pâleur du visage du héros arrêtant le bras de son amante, annonce bien le spasme de son ame; mais j'aurois aussi voulu que pour contraster, le Peintre eût enflammé le visage de l'Héroïne au plus haut dégré. Le sang paroît se retirer de ses veines, ainsi que chez son Amant. Ici, c'est la marque de l'effroi qu'il ressent, en lui voyant le bras levé pour se frapper: là, il pourroit être l'expression de la colere; mais dans les ames nobles, élevées & courageuses, cette passion se manifeste par la rougeur. La colere blême est l'indice d'une ame basse, vile, disposée à la trahison. Son *Apollon, dont la Sibylle obtient de vivre autant d'années qu'elle tient de grains de sable dans sa main*, est froid. On ne sait pourquoi il en fait un beau brun, ou plutôt, sans doute, il n'est pas assez ignare dans le costume pour commettre une pareille faute. Quant à l'*A-*

mour, qu'il nous peint roux, dans un de ses Tableaux de ce Dieu avec *Psyché*, il est plus difficile de l'excuser. Ces derniers sujets, vraiment amoureux, ont de l'expression. Sa *Pallas* en manque absolument: c'est un beau corps de femme galante, à sa toilette, vaine, oisive, distraite, ou plutôt ne songeant à rien; c'est, en un mot, comme beaucoup de cette espece, un corps sans ame. Eh! quelle noble pudeur, quelle majesté austere ne falloit-il pas imprimer sur le visage de la Déesse, dans un moment où elle punit de cécité la curiosité téméraire du fameux devin *Tirefias*? Sa *Fidélité*, sa *Sincérité*, grouppées ensemble, sont deux jolies figures. L'air futé cependant de celle-ci est faux, &, en lui donnant plus de piquant, contrarie le sujet. La *Candeur*, la *Douceur*, sont deux pendans vagues & de fantaisie, qu'on peut prendre indifféremment l'un pour l'autre & qui seront aussi justes. En général, tous les Tableaux de M. *de la Grenée* n'étant point caractérisés par des passions prononcées & variées, semblent d'une même palette. De superbes femmes, un peu lourdes, comme celles de *Rubens*; des corps d'hommes bien dessinés, mais participant trop aux formes gracieuses & arrondies des premieres, rendent sa maniere toujours agréable & jamais savante: tous ses détails sont traités

avec la même grace. C'eſt un Peintre dans le génie françois, ſi jamais il en fût.

En voilà, Monſieur, beaucoup trop ſur les Tableaux d'hiſtoire, dont le Catalogue auroit été plus court, ſi je n'avois fait mention que de ceux admirables pour le génie, ou diſtingués par quelque partie perfectionnée à un certain point aux yeux des Artiſtes. S'il étoit permis de s'égayer aux dépens de ces Meſſieurs, il y auroit de quoi rire ſans doute. Je vous parlerois ſurtout des Anges, répétés dans différens Tableaux, tous très-comiques, très-ridicules. Il faut que ce ſoit une Intelligence bien difficile à rendre. Je vous ferois voir celui de M. de *Taraval* dans ſon *Aſſomption de la Vierge*, qui ſemble donner galamment la main à la Mere de Dieu pour la conduire dans les airs; de celui de M. *Renou* dans ſon *Annonciation*, qui ſerre les feſſes comme s'il étoit pourſuivi par un Jéſuite; de celui de M. *Martin*, *exhortant à la mort la Magdelaine* d'une façon ſi perſuaſive, qu'on croit entendre ce Capucin, non moins éloquent, auquel le patient propoſoit de vouloir bien prendre ſa place au ſouper céleſte dont il lui faiſoit la ſplendide deſcription. Mais il faut ménager les talens, quoique médiocres, ſurtout lorſqu'ils ſont modeſtes. D'ailleurs, le moyen de plaiſanter ſur des ſujets auſſi ſaints, & devant Noſſeigneurs du Clergé aſſem-

ſemblés! Je pourrai me donner carriere ſur maintes carricatures qui vont s'offrir dans les Tableaux de genre & me fournir de quoi m'exercer ſans craindre les Cenſures de l'Egliſe, & peut-être me mériter ſon encouragement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 23 Septembre 1775.

On doit exalter, Monſieur, la prudence vigilante de M. *Vien*, l'ordonnateur du Sallon. Il en a proſcrit les ouvrages indécens, licencieux, impies, qui, auparavant, à la faveur de leur exiguïté, s'y gliſſoient comme furtivement, effarouchoient les regards de la pudeur allarmée, irritoient le zele des dévots, & plus d'une fois ont provoqué les gémiſſemens & les plaintes du Clergé. La réforme eſt dûe, ſans doute, au nouveau Directeur, M. *d'Angiviller*, perſonnage ſec, froid, nullement plaiſant; ou plutôt tous deux n'ont fait que ſe conformer aux intentions d'un jeune Prince qui, dès ſa plus tendre enfance, s'eſt diſtingué par ſon auſtérité, & depuis qu'il eſt Maître cherche à ſignaler ſon regne par le rétabliſſement des mœurs & de l'honnêteté publi-

que. Auſſi voit-on cette fois la foule du Sallon groſſie par des Evêques, des Abbés, des Eccléſiaſtiques à grands chapeaux. Il n'eſt pas juſqu'aux Religieux & aux Moines qui y abondent, & dont les jaquettes de toute couleur en varient merveilleuſement le coup d'œil.

Malgré la ſévérité de l'examen, il eſt cependant reſté un petit Tableau, dont l'action phyſique, très-décente en elle-même, ouvre carriere aux imaginations vives & libertines. J'ai vu les yeux de plus d'un Carme s'enflammer en le regardant, & vous allez juger, Monſieur, de la ſituation où il pouvoit être. *Le ſujet*, dit le Peintre, eſt *un jeune homme qui demande pardon à une jeune perſonne de lui avoir arraché un bouquet.* On trouve effectivement ſur le devant du Tableau des fleurs éparſes. Mais les ſieges renverſés, le déſordre de la chambre, du lit, de la fille, du garçon, annoncent une fleur plus précieuſe, ravie à cette derniere, dont le bouquet n'eſt que le ſigne allégorique, comme dans la comédie du *Magnifique* (*). Autrement, que ſignifieroit tant de tapage pour quelques roſes, aiſées à retrouver plus fraîches & plus vermeilles? Tout eſt donc malin dans cette compoſition, excepté la figure de l'Amant trop dolente, à moins qu'on ne ſuppoſe que

(*) Aux Italiens.

ce soit de douleur de ne pouvoir recommencer; auquel cas elle est trop enluminée : il lui faudroit de la pâleur, signe de l'abattement. Quant à l'offensée, on sait que l'acte sous-entendu ne procure que plus d'éclat aux figures de femmes. Au reste, on reproche à l'Artiste d'avoir sacrifié la vérité des détails à ce grouppe principal, de les avoir ensevelir dans une masse d'ombre trop forte. Il ne faut point perdre de vue la nature, qui n'outre rien, & dont les dégradations ou les progrès de lumiere insensibles, bien imités, forment la magie du clair-obscur, partie essentielle pour donner la vie à un Tableau. En général, M. *Théaulon*, nouvel Agréé, auteur de cette jolie composition, vise à une maniere noire, qu'on remarque également dans ses autres ouvrages, & qu'il fera bien d'éviter.

C'est aussi le défaut de M. *Bounieu*, qui ne l'a pourtant pas si outré. Il s'exerce, comme son confrere, & depuis plus longtems, à reproduire les scenes de la vie privée; mais il feroit bien d'en choisir de plus intéressantes. Dans ce genre il ne suffit pas de parler aux yeux; le grand mérite est de plaire à l'esprit ou d'émouvoir le cœur. *Une Mere engageant sa fille à prendre une Médecine*; *une famille faisant des confitures*; *une Blanchisseuse de bas de soie*; *un Galetas*, &c. ne peuvent fixer longtems l'attention, que par un *faire* supé-

rieur qu'il ne poſſede pas. Toutefois ſa touche eſt aſſez agréable pour exciter l'amateur à diſcuter ſes ouvrages, quand il y aura de l'action ou que la curioſité ſera piquée par quelque attrait particulier. Par exemple, on aime à voir M. *Bignon* faiſant lire ſon fils. On connoît le Bibliothécaire du Roi, dont la figure eſt reſſemblante, & d'ailleurs cet acte de tendreſſe paternelle plaît à tous ceux qui en goûtent ou en ſoupçonnent la douceur. D'où vient qu'*une petite fille*, du même Auteur, *récitant ſa leçon à ſa Mere*, eſt plus froide & n'arrête pas le ſpectateur? C'eſt que dans le premier ſujet, on juge que le Pere ſe complaît réellement à ce qu'il fait, qu'il s'en occupe tout entier. Au lieu que dans le ſecond, le Peintre ayant mis la femme à ſa toilette, une fonction ſi eſſentielle pour le Sexe eſt cenſée en faire le fond; l'acte maternel n'eſt que l'acceſſoire, & comme un déſennui qu'elle prend pendant qu'on la friſe. L'autre a encore le mérite d'être mieux entendu pour la couleur locale. Il y a des accidens de lumiere qui en éclairent convenablement toutes les parties & produiſent un effet naturel. La bibliotheque, entour néceſſaire à l'état du perſonnage, contribue à aider la reconnoiſſance qu'en fait le public & complette ſa ſatisfaction.

Un autre Agréé, M. *Aubri*, ſerre de plus

près M. *Greuze*, & auroit envie de le faire oublier. Sans penſer auſſi profondément, il ſait trouver des ſujets attrayans. C'eſt ſurtout dans ſa *Bergere des Alpes*, ce Conte touchant de M. *Marmontel*, qu'il a cherché à lutter contre ſon redoutable rival. Que d'intérêts divers, naiſſant du même objet & s'y reportant, il falloit rendre ! Il eſt fâcheux qu'en ombrant trop les viſages du Pere & de la Mere, il ait préféré de plaire aux Artiſtes par un méchaniſme ſavant, plutôt que de paſſionner le vulgaire par les expreſſions de l'ame.

M. *Wille* n'a point cet amour-propre mal entendu dans ſon *Retour à la vertu*, vrai poëme bien conçu, bien développé. Toutes les têtes, au nombre de ſept, ont leur caractere prononcé, & concourent à l'unité de l'action. Une Villageoiſe, échappée à l'autorité paternelle, cherche à rentrer en grace : l'accoûtrement brillant dans lequel elle eſt, annonce le motif & le fruit de ſon évaſion. Le Raviſſeur, derriere elle, comme le plus coupable, augmente l'intérêt, en ce qu'il déſigne un véritable repentir, des vues honnêtes pour réparer, en épouſant, le tort qu'il a fait à cette famille. Le premier mouvement du Pere eſt de repouſſer ; la Mere, plus indulgente, veut le calmer. Derriere ſont les deux Sœurs : la plus grande ſupplie & ſecon-

de les efforts de la femme, mais d'une façon respectueuse ; la plus jeune, étendant les mains, marque sa surprise : elle ne connoît pas assez les conséquences de l'événement pour en être aussi affligée que son aînée. Enfin, le Frere, encore enfant, n'a que cette émotion que tout être sensible sent machinalement lorsqu'il voit chez les autres une sensation de douleur ou de tristesse. Un petit chien, qui reconnoît son ancienne Maîtresse & témoigne la joie de son retour, avec les caresses d'un animal, symbole de la fidélité, sans faire perdre de vue le sujet principal, en corrige l'impression trop affligeante & la tempere. Il est fâcheux, Monsieur, qu'on ne puisse gueres louer que la composition de ce Tableau, qui manque de relief, de coloris, & conséquemment sans aucun effet pittoresque.

La Danse Villageoise, du même Artiste, prouve qu'il entend le méchanisme de son Art, & le poussera, quand il voudra s'y livrer, au plus haut dégré de perfection. La figure saillante du Vieillard en branle, dessinée avec beaucoup d'aisance, n'en est pas moins correcte. Quoique dans une attitude très-difficile, elle est agencée supérieurement. Il y regne une souplesse peut-être trop grande pour cet âge, mais qui fait honneur à la facilité du talent de l'Artiste. Il y a en ou-

tre certaines parties d'un coloris très-vrai & du ton le plus vigoureux. On a d'autant plus lieu d'espérer de M. *Wille*, qu'il est jeune & ne fait que d'entrer à l'Académie. C'est, sans doute, le fils du Graveur distingué dans son Art, & par une belle émulation il cherche à surpasser son pere, en quittant le burin pour le pinceau.

Il faut ranger parmi ces Peintres de genre, M. *l'Epicié*, qui s'éleve aussi jusques à l'histoire, & feroit bien de se circonscrire dans les mêmes bornes, en corrigeant sa maniere trop crûe & ne heurtant pas ses figures. Son idée du Duc de *Chartres* entr'ouvrant les rideaux du berceau du Duc de *Valois*, son fils, est bonne, mais d'une exécution platte. (*) Son *Attelier d'un Menuisier*, quoique d'une couleur fausse, a longtems attiré les passans par des détails vrais & à portée du peuple. Sa *Douane*, d'un plus grand dessin, a rappellé la foule, en lui présentant une variété plus multipliée d'objets, quoique moins piquans. Les connoisseurs y trouvent ce repos, cet accord,

(*) Le Peintre a corrigé depuis le commencement du Sallon le Duc de *Chartres*, dont les jambes de coton, l'habillement trop uniforme & un air déguingandé excitoient les reproches des Amateurs. Il est mieux aujourd'hui; mais en changeant la position du personnage il l'a rendue gênée & même forcée.

cette harmonie qui manquent à ses autres productions.

Un Auteur qui se distingue entre ceux-là, brillant, abondant & vraîment original, c'est M. *Le Prince*. Il imagine toujours des sujets nobles, spirituels, galans ou philosophiques. Son costume est riche, magnifique, imposant; son exécution ferme & décidée. Le caractere de l'*Avare* est fortement exprimé par son action. Il est entouré de sacs remplis d'especes; il en serre un d'une main, il compte de l'argent de l'autre, il semble en ramasser avec les pieds. J'aurois desiré qu'il l'eût couché dessus, qu'il l'eût enterré dans son or. Pourquoi le vêtir si bien? lui donner une tournure corpulente & replette? La pâleur de nos financiers, symbole de l'*auri sacra fames*, de cette soif de l'or dont ils sont tourmentés, auroit mieux convenu à ce personnage. Cependant ses mains sont desséchées, son visage est macéré, malgré trop de rondeur & d'enluminure, & les soucis en ont sillonné les rides.

Il manque aussi quelque chose dans le *Négromantien*, dont l'ensemble est admirable; mais je ne vois pas sur la physionomie de la femme qui le consulte, l'inquiétude, suite & compagne ordinaire d'une semblable curiosité. Du reste, elle est charmante & pleine de graces. Quant au troisieme personnage, qu'on sup-

fuppoſe être un Eleve de l'Impoſteur, je ne crois pas ſa figure aſſez décidée. J'aurois voulu lui donner ou l'air de la plus profonde admiration, ou celui d'un fourbe déjà participant aux ſecrets du Maître.

Le *Jaloux* eſt plus précis: il porte même ſa moralité avec lui. Tandis que le mari tient ſa femme enchaînée, il s'endort, & le galant vient baiſer la main de la Belle par derriere. Vous obſerverez, Monſieur, que cette ſcène ne ſe paſſe point en France; ce qui auroit été trop pécher contre les vraiſemblances: elle eſt en *Ruſſie*, où l'Artiſte continue à placer ſes acteurs. Il y va chercher juſqu'à ſes payſages. Auquel cas on ſouhaiteroit qu'il les décidât davantage par une nature plus étrangere; qu'il nous expoſât les effets outrés de l'hiver dans un climat auſſi terrible. Les Virtuoſes entrant dans les détails les plus minutieux du méchaniſme de l'Art, prétendent que ſes ombres ſont trop prononcées; qu'il répand ſes lumieres par couche, ce qui les fait papillotter; qu'il ne détache pas aſſez le feuillage de ſes arbres; qu'il n'y a point une variété aſſez décidée de tons entre les différentes parties de ſon enſemble; que ſes ciels ſont d'empois. Je néglige ces obſervations, bonnes pour former des Eleves, dont vous vous embarraſſez peu, & je m'attache principalement à la poéſie du Tableau, c'eſt-à-dire à ſa

compoſition, dont tout le monde peut juger en connoiſſance de cauſe.

Le genre du Payſage continue à être fort à la mode parmi nos Peintres, comme le plus aiſé, comme celui de plus prompte défaite & qui aſſujettit moins le génie à des regles préciſes. Je ne parlerai point de M. *Milet Francisque*, toujours aſſidu à expoſer ſes productions, & toujours, pour ainſi dire, en incognito au Sallon. Les Journaliſtes les plus flatteurs ne daignent pas même en faire mention: de ceux de M. *Huet*, plus ſpécialement voué à peindre les animaux, au point que voulant s'élever juſques à l'hiſtoire, dans ſa *Sainte famille avec les Paſteurs*, les quadrupedes y jouent le premier rôle, & l'Ane ſurtout y brille par l'air le plus ſpirituel. J'omets les têtes d'Anges aîlées qui volent dans les airs.

Je paſſe à M. *Houel*, nouveau débutant dans la carriere. Plus de trente Tableaux annoncent ſa facilité à exécuter, quoiqu'il ne ſoit pas d'une exécution facile, qu'elle ſoit même dure en général. Il donne ſurtout dans le genre héroïque, s'attachant à ce que l'art & la nature ont de plus majeſtueux. Il a mis à profit ſes voyages d'Italie; il y a fait des études des beaux monumens de ces contrées; il s'eſt agrandi l'ame avec eux, & nous les reproduit ſous toutes ſortes de vues.

Il seroit à souhaiter qu'il y eût acquis cette touche large, moëlleuse & brillante des grands Maîtres, ou que, sans aller si loin, il prît des leçons de M. *Machy*, toujours correct, noble, riche & élégant. Cette fois-ci, ce dernier s'est plus rapproché de nous. Il nous donne les *Vues du nouvel Hôtel de la monnoie*, du *Louvre* & du *Quai*, &c. & nous met à portée, en admirant la beauté de son pinceau, de reconnoître la vérité & la justesse de son dessin.

On ne peut parler de cet habile homme sans faire mention de M. *Robert*, son digne émule. Ses *Ruines du Palais des Césars* offrent une percée capable de reproduire à nos yeux la merveille du Tableau de *Zeuxis*, & de tromper les oiseaux essayant de passer à travers la toile.

Son *Décintrement du Pont de Neuilly* excite surtout la curiosité. Chacun aime à parcourir en détail cette multitude de têtes innombrables & à y retrouver sa place. On y distingue dans le groupe principal le Roi; M. le Comte *de la Marche*, donnant la main à Madame la Comtesse *Dubarri*; le Chancelier avec sa simarre, ornement si étrange à de pareils spectacles; l'Abbé *Terrai*, le Duc *de la Vrilliere*, le Duc *d'Aiguillon*, M. *de Boisnes*, tous ces Ministres du feu Roi, tombés dans la disgrace & si redoutables alors; &

l'on ſent une joie ſecrette en ſongeant à la révolution qui les a culbutés. Le Peintre a choiſi le moment le plus intéreſſant du ſpectacle, celui où les cintres ont tombé. L'effet de cette chûte dans la riviere eſt rendu avec une grande magie de couleur. On voit les ondulations, l'écume de l'eau; mais on ſaiſit ſurtout l'attention générale des regardans portés vers le même objet & qui forme cette unité précieuſe dans les ouvrages de tout genre.

C'eſt ainſi que M. *Vernet*, dans ſon Tableau de la conſtruction d'un grand chemin, malgré la vivacité prodigieuſe de ſes figures, les fait concourir toutes à l'action principale, même M. *Perronnet*, le premier Ingénieur des Ponts & Chauſſées qui, étant à cheval, eſt cenſé faire ſa tournée, &, liſant un papier, recevoir quelque Mémoire relatif à ſa miſſion. Cette partie de l'ouvrage eſt admirable, & je la préfere à ſon Pendant repréſentant *les abords d'une Foire*, où il y a moins de mouvement, mais ſupérieure par un Ciel plus vaporeux, plus aërien, plus vrai, en un mot. Je trouve de la majeſté dans ſon *Payſage montueux, avec le commencement d'un orage:* j'en admire les maſſes grandes & impoſantes. Mais ſes petits Tableaux d'une *Mer calme au coucher du Soleil*, d'une *Tempête s'élevant & ſubmergeant un Vaiſſeau*, ſont plus précieux pour

ces couleurs fondues, dorées, rôties, qui donnent le sceau aux peintures, & les font passer à la postérité.

Un homme admirable par cette magie de coloris s'étoit annoncé dans le *Catalogue des Tableaux*, pour quatorze morceaux dont je n'ai pu trouver un seul, malgré mes recherches. Si c'est une niche que M. *Casanova* a voulu faire au public, il mériteroit punition. Ses amis attribuent ce vuide à la sensibilité trop grande de l'Artiste, effarouché par le Sr. *Fréron*. Le journaliste ayant sur le cœur une vieille querelle avec le Peintre en question, l'a menacé d'une critique sévere & mordante. Quel pitoyable amour-propre, & que le génie est quelquefois petit!

En cherchant, Monsieur, les productions de ce Peintre, j'ai rencontré celle d'un autre qui n'étoit point annoncé, & qui m'a causé une surprise agréable. C'est un *Coche Anglois*, de M. *Loutherbourg*. On sait qu'il est depuis longtems à *Londres*; on dit même que son inconduite lui a procuré de fâcheuses aventures, car les gens à talent ont presque tous des écarts. Quoi qu'il en soit, il n'a pas entierement perdu son tems. Dans ce morceau, piquant par la circonstance, on le trouve toujours chaud de couleur, plein de fougue & de verve, incorrect, inégal, & tel dans ses œuvres que dans sa vie privée. Ce *Coche*,

d'une construction singuliere, rempli de monde, par devant, par derriere, &c. est fort considéré aujourd'hui, qu'il est question de réforme dans nos voitures, & que tout le monde parle & rêve de Messageries.

J'ai découvert encore M. *Van Spaendenk*, qui n'est point sur le *Catalogue*, &, sans doute, comme Associé étranger a eu permission d'exposer avec les Académiciens. On dit cet Artiste jeune; il se destine au genre des fleurs. Sa couleur est belle & vive; il rend avec succès les choses difficiles dans le même genre, tels que les cristaux, les porcelaines, les fayences, mais pas si bien les fruits. Il est inférieur à M. *Bellengé*. Tout cela n'est rien auprès de Mlle. *Vallayer*, qui cette fois se distingue encore par un Portrait de M. l'Abbé *Le Monnier*, d'une grande vérité, sans la moindre prétention, comme les ouvrages de cet Auteur. Nous ne dirons qu'un mot des dessins colorés de M. *Clerisseau*, bien traités, d'un goût sain, d'une exécution hardie, savante & annonçant une profonde connoissance de l'Architecture antique; des *Gouasses* de M. *Perignon*, c'est-à-dire des Peintures à l'eau délayée avec de la gomme; procédé méseslimé par les Peintres à l'huile, mais toujours bon quand il en résulte des ouvrages bien faits. Cet Artiste-ci, en opposition avec le précédent, s'attache à l'Architecture moderne, & en connoît aussi parfaitement les beautés moins

fieres, mais peut-être plus difficiles à saisir que celles des bâtimens Grecs ou Romains.

Une autre réforme, Monsieur, qu'on remarque au Sallon cette année, c'est à l'égard des Portraits. Elle a lieu, non seulement pour le nombre, mais pour l'espece. On n'y trouve plus de ces effigies scandaleuses de Courtisannes, qui n'ayant pour but que d'allumer des desirs criminels, excitent l'Artiste à s'évertuer & à faire passer dans l'ame des spectateurs les feux impudiques qu'il a été forcé d'éteindre avant de prendre le pinceau vacillant dans sa main. On y voit même peu de ces physionomies obscures que, par égard pour le respect dû au public, on ne devroit pas lui présenter.

M. *Drouais* se signale par quatre Portraits de la Famille Royale. Celui de *Monsieur* est de la plus grande espece. Le Prince y est représenté en pied, en habit de l'Ordre du St. Esprit. C'est un Tableau d'apparat, & donné par S. A. Royale à la ville d'Angers, capitale de son Appanage. Elle a devant elle les privileges de la Province, qu'Elle semble promettre de défendre. On critique la figure poupine d'un Prince sage & réfléchi, dont ces qualités forment le caractere de tête distinctif. Les étoffes de son vêtement sont roides & sans graces ; elles n'ont pas dans leurs plis cette souplesse, ce jeu, cette facilité de la

nature. La reſſemblance de Madame la Comteſſe *d'Artois*, en habit de cour, eſt plus exacte: on y retrouve l'air triſte & penſif de la Princeſſe. Mais on ne peut reconnoître ſous la figure boudeuſe de Madame *Clotilde*, Princeſſe de *Piémont*, pinçant de la guitarre, les graces, l'aménité, la bienfaiſance identifiées avec elle dès ſon enfance. Et *Mademoiſelle*, malgré la beauté tendre & naïve que l'Artiſte a imprimée ſur ſa phyſionomie, eſt encore plus aimable & plus ſéduiſante. Ses mammelons ſont comme cloués, & ſa *Table*, en terme d'anatomie, ne commence pas inſenſiblement à la clavicule pour former la gorge, cette partie délicieuſe de la femme, & qui ravit ceux qui ont l'honneur d'approcher de la jeune Alteſſe.

Le portrait du Roi, par M. *Dupleſſis*, d'un ton de couleur plus ſévere, eſt infiniment mieux. En conſervant la vérité de la reſſemblance, il a donné à la tête un air plus auguſte par ſon attitude noble & impoſante. La main paſſée ſous la veſte eſt d'une grande correction; les étoffes ſont d'une couleur vraie, mais n'ont point aſſez de grénu; ce qui leur donneroit le relief néceſſaire pour faire illuſion.

On voit que l'Auteur s'eſt complu à tracer celui de M. le Chevalier *Gluck*, tête de caractere, où il a voulu faire paſſer tout le

génie de ce grand Muſicien. Il le repréſente aſſis, devant ſon clavecin, au moment de la compoſition. Il ne lui donne point cet air d'énergumene, ces tons forcés & violens qui annoncent plus l'impuiſſance que la véritable fécondité. Il a cette chaleur douce & ſoutenue qui produit ſans effort. Tout ce que j'y critiquerois, c'eſt la perruque, acceſſoire dans le coſtume, ſans doute, mais non eſſentiel. Il n'auroit pas été contre l'uſage de le montrer la tête nue, ou enveloppée ſimplement d'un mouchoir, attribut plus pittoresque.

On a du même Peintre, le *Portrait* de M. *Allegrain*, Sculpteur eſtimable, dont on aime à voir la figure au Salon, au défaut de ſes ouvrages. Celui de M. l'Abbé *de Veri*, Auditeur de Rote, dans le coſtume de cette fonction, & l'on contemple ſur cette phyſionomie tranquille, l'ami du Miniſtre expérimenté dont la ſageſſe inviſible dirige notre jeune Monarque; celui de M. le Comte *d'Uſſon*, Seigneur diſtingué dans le Corps diplomatique; de M. le Marquis *de Croiſi*; tous perſonnages connus, ou par leur naiſſance, ou par leur mérite.

M. *Aubry*, moins vigoureux, a choiſi des ſujets qui exigeoient moins de feu. Son Portrait de M. *Hallé*, le premier Peintre du Salon ſur la liſte & le dernier par ſes œuvres, eſt reſſemblant, mais blafard & d'un pinceau

mou, comme les ouvrages de cet Artiſte ſeptuagénaire. Il y a cependant de la hardieſſe dans celui du Sr. *Monnet*, cet ancien Chef de l'Opéra-Comique. L'air libertin de ſa tête vraiment pittoresque ſemble avoir échauffé le pinceau de l'Artiſte. Il a parfaitement caractériſé le perſonnage d'une grande reſſemblance. Il n'eſt point de fille qui, en entrant au Sallon, ne le reconnoiſſe & ne ſourie en ſongeant aux orgies qu'il lui a fait faire.

Celui de M. *Robert*, par M. *Hall*, eſt mâle & nerveux, au contraire, comme le *faire* de cet Artiſte, quoique ſimplement en paſtel. Le talent de cet étranger eſt pour la peinture en émail & en miniature. Il s'eſt enhardi cette fois, & s'eſt élevé juſqu'aux têtes de grandeur naturelle; ce qui doit le perfectionner dans ſon genre, où il lutte contre M. *Pasquier*. L'Académicien eſt ſupérieur pour les têtes de femme. Il rend mieux les expreſſions douces, analogues à ſon caractere. L'Agréé a plus de préciſion, le trait ſûr, & paroît s'entendre parfaitement aux têtes d'homme. Celle du Sr. *Brizard* eſt cependant bien exprimée par le premier: c'eſt que ce Comédien, d'une belle figure, a dans l'enſemble des traits une harmonie ſuave, qui approche des contours faciles & moëlleux que M. *Pasquier* attrape merveilleuſement. Le morceau qu'il a le plus travaillé, & dont il a fait une compoſition

historique, c'est le Portrait de la Reine, que la Peinture personnifiée offre au Public. On est partagé sur cet ouvrage, où les uns reconnoissent Sa Majesté dans toute sa légéreté, dans toutes ses graces, dans sa fraîcheur, dans sa jeunesse, où les autres la prétendent enlaidie, dégradée, sans vivacité & sans ame.

Je ne terminerai point cette querelle, qui n'a pas lieu à l'égard des productions de M. *Weiler*, nouveau concurrent, dont le pinceau brillant est surtout précieux par la vivacité du coloris & la vérité des étoffes.

Avant d'en venir aux Sculptures, je finirai l'article par M. *Chardin*, qui s'est amusé à se peindre lui-même avec sa femme. Il a sur les yeux ses lunettes, &, par une magie de son Art, son Portrait, de face, de quelque côté qu'on l'envisage, figure toujours vis-à-vis du Spectateur & le regarde très-honnêtement. Je me réserve, Monsieur, à vous parler dans ma troisieme Lettre des Sculpteurs, Graveurs, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 29 Septembre 1775.

Si les Peintres, Monsieur, cette année ont été sobres de Portraits, nos Sculpteurs, à

leur tour, ont été prodigues de Buſtes à en dégoûter les ſpectateurs fatigués de cette uniformité ennuyeuſe, de cette abondance ſtérile. Au lieu de ménager le peu de terrein qu'on leur accorde au Sallon pour les productions du génie, ils l'ont rempli de ces monumens élevés à la vanité des propriétaires & ne pouvant guere ſatisfaire qu'elle. En effet, qu'importe au public de rencontrer une tête qu'il ne reconnoît pas, & qui placée-là, comme pour faire nombre, s'en va ſans avoir été reconnue de perſonne & ſans avoir mérité ni éloge ni reproche au faiſeur.

Je ne comprends pas dans la proſcription les Buſtes du Roi, de la Reine, des Miniſtres, des grands Auteurs, des Artiſtes célebres, dont on ne ſauroit trop multiplier les reſſemblances, pour en donner au moins une idée à ceux qui ne peuvent voir ces Maîtres auguſtes, ces Perſonnages intéreſſans, ces Hommes fameux dans tous les genres.

La Sculpture, non contente de diſputer aujourd'hui à la Peinture pour rendre la tête de notre jeune Roi, a excité une belle émulation entre deux de ſes favoris, M. *Bridan* & M. *Pajou*. Mais celui-là l'emporte généralement, quoiqu'encore inférieur à M. *Dupleſſis*, plus pénétré de la ſublimité d'un Monarque qu'il fait mieux ſentir au ſpectateur. On ne ſait ſi c'eſt par modeſtie que le ſe-

cond n'avoit point désigné *Louis XVI* sur le livre, ou pour annoncer par cet incognito même la simplicité de son modele. Quoi qu'il en soit, on a trouvé indécent que le Monarque fût ainsi confondu dans la foule, & l'on a restitué la désignation au bas du Buste. Depuis quelques jours on a placé à côté du premier son auguste Compagne. Cette apparition a surpris merveilleusement le public, qui ne s'y attendoit pas. Il est revenu autour de ce chef-d'œuvre de M. *Boizot*. S. M. est représentée en *Diane*. Rien de plus naïf, de plus fin & de plus noble en même tems que la tête. Elle est grandement drapée, sans que cet accessoire diminue la légéreté & le svelte de la figure, que l'on soupçonne du moins, par le col bien élancé, par les épaules tombant avec grace, par une gorge de la plus aimable proportion & par une sorte de vivacité répandue dans cet ensemble qui, à ne regarder que le haut du Buste, feroit croire volontiers qu'il va marcher.

Quant au second, il est accompagné de deux Ministres chéris, & les yeux se reposent avec complaisance sur ces deux figures bénignes, après avoir considéré celle du Maître, à laquelle elles sont parfaitement analogues, & peut-être, par ce cortege, M. *Vien* avoit-il cru l'indiquer suffisamment. On n'envisage gueres *Sully* qu'on ne cherche Henri IV au

deſſus. M. *de Miromesnil* eſt très-reſſemblant, mais lourdement vêtu ; ſa ſimarre a ces plis roides & durs que l'art doit éviter ſi ſoigneuſement, & la perruque ſurtout eſt d'un volume énorme ; c'eſt un bloc de marbre dont il eſt écraſé, non encore dégroſſi. Il eſt vrai que cet ornement eſt tout-à-fait ingrat. La chevelure ondoyante de M. *Turgot* eſt plus avantageuſe & auſſi mieux rendue. J'en reviens aux expreſſions de tête que j'admire ſingulierement. Car, outre cette qualité éminente & commune de bienfaiſance & d'humanité que j'y remarque, outre la vérité des traits qui les font reconnoître au premier coup d'œil, j'y trouve ces fineſſes de génie, auxquelles ne ſongent pas même les Artiſtes vulgaires. Je vois dans le Garde des Sceaux le recueillement profond, l'exactitude minutieuſe & vigilante du dépoſitaire des Loix, dont les fonctions ne ſont que de conſerver, de maintenir ou de remettre en vigueur. Dans le Miniſtre des finances, au contraire, je découvre l'homme actif, qui invente & qui produit. Il paroît que l'Artiſte (M. *Houdon*) ſaiſit avec une égale adreſſe les caracteres les plus oppoſés. Quelle beauté, quelle douceur, quelle onction dans Mlle. *Arnould*, repreſentée en *Iphigénie !* Elle a les bandelettes, les croiſſans & tous les attributs qui déſignent le moment du ſacrifice où il l'a peint. Que de

force & de vigueur dans celui du Chevalier *Gluck*, où la Sculpture prend sa revanche & l'emporte sur sa rivale. On voit dans Madame la Comtesse *du Caila*, la douce ivresse, la gaieté vive, l'abandon folâtre d'une Bacchante, au commencement d'une orgie, dans les premiers accès du plaisir, comme cela devoit être, pour lui accorder quelque noblesse & quelque décence.

Son *Oiseau mort* est d'une précision unique, du ciseau le plus pur & le plus gracieux, du dessin le plus correct. Sa *Tête* de jeune fille est précieuse par sa douceur & son ingénuité, par un *faire* d'une perfection accomplie. Puis cet Agréé s'éleve à des conceptions sublimes & d'un ensemble très-étendu. Il annonce le *projet d'une Chapelle Sépulchrale, en mémoire de Louise-Dorothée, Ducheſſe de Saxe-Gotha.* Voici l'explication qu'il donne de son modele.

„ Au fond de cette Chapelle est la porte
„ du Temple de la Mort, qui, sous la figure
„ d'un squelette, leve, pour en sortir, les
„ rideaux dont elle est en partie voilée, &
„ se saisit avec précipitation de la Ducheſſe.
„ La Ducheſſe, les cheveux épars, est cou-
„ verte d'un linceul; elle doit exprimer son
„ attachement pour tous ceux qui lui étoient
„ alliés, & son affection pour le Peuple ". Il est fâcheux que cette grande & belle idée rentre en partie dans celle du tombeau du Maré-

chal *de Saxe*, de M. *Pigal*, plus composée encore & plus suivie. Malgré ce plagiat, l'exécution peut faire honneur à l'Artiste, & lui rendre propre son monument.

A côté de ce *Temple de la Mort* il n'est pas hors de propos de placer un de ses Ministres, un Médecin, le Docteur *Poissonnier*, qui s'est fait connoître par des expériences pour dessaler l'eau de la mer. L'on voit dans sa figure un sourire intérieur d'avoir dupé le Duc *de Choiseul*, acceptant pour nouveau un projet pillé chez les *Anglois*, & le faisant nommer, en récompense de son invention utile & patriotique, Conseiller d'Etat. Sa cravatte de dentelle est parfaitement bien travaillée; elle est légérement tissue & joue le point à merveille.

L'Auteur annoncé du premier Buste du Roi veut prouver aujourd'hui que son ciseau n'est pas toujours mâle & terrible. Il se livre à des pensées douces, mais vagues & sans caractere. Sa *Fidelité, lisant une Lettre & caressant un Chien*, est froide & ne signifie rien. Sa *petite Nymphe, se coëffant d'une guirlande de fleurs*, dit encore moins. Il y a plus d'expression dans son *Hymen couronnant l'Amour*. Ce groupe est plein d'une belle harmonie. On y contemple le repos des figures antiques. Le Sculpteur a cru devoir adopter une draperie de linge mouillé, ici où il étoit ques-

tion

tion de rendre ſon principal perſonnage plus tendre, de lui donner des contours marqués & moëlleux. Sans admirer l'invention de ſon eſquiſſe du tombeau du Marquis *d'Argens*, on aime à voir les Arts célébrer un homme qui les chériſſoit paſſionnément, qui leur a rendu ſouvent hommage, diſtingué d'ailleurs dans la Littérature par beaucoup d'écrits, ſinon de génie, au moins agréables & philoſophiques.

M. *Mouchy* & M. *Le Comte* ont expoſé chacun une figure de la Sainte *Vierge* avec l'Enfant *Jéſus*. La premiere, plus grande, modelée en plâtre, eſt deſtinée à être placée dans l'égliſe de *Brunoy*. Elle eſt bien deſſinée; la figure en eſt pure, mais ſérieuſe, mais ſans l'air intéreſſant d'une Mere. Sa façon indifférente à porter le divin poupon caractériſeroit plutôt une nourrice mercénaire, qui ſe charge d'un être étranger & s'occupe de toute autre choſe en le promenant. La maternité, au contraire, eſt dans la ſeconde exprimée à ne pas s'y méprendre. Elle tient ſon Enfant avec grace, mais elle le regarde tendrement, elle le couve de ſes yeux, &, en lui ſouriant, elle laiſſe entrevoir une crainte continue qu'un fardeau ſi précieux ne lui échappe. Les connoiſſeurs donnent donc, ſans contredit, la préférence au ſecond. Il eſt vrai que ſon modele en talc, de petite proportion ſeulement, éxécuté en grand n'aura peut-être pas aſſez

de majesté pour une Mere de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'aime toujours mieux son ciseau suave, agréable & touchant, que celui sec, austere & dur du premier.

Le talent de M. *Le Comte* à rendre les douleurs tendres, se déploie & se varie dans *les trois Maries pleurant Jésus-Christ mort*, dont le cadavre peche par le dessin outré, par une position contrainte, qui ne peut être celle d'un être inanimé. Son Bas-Relief, offrant *Bacchus & l'Amour endormi*, est d'un *faire* facile, gracieux, noble & léger.

On juge qu'il s'est surtout appliqué à former savamment le Buste de M. *d'Alembert*, dont il a débarrassé la tête de sa perruque en bourse, afin de mieux en saisir l'effet pittoresque. Il s'agissoit d'un effort extraordinaire pour plaire à l'amateur qui en faisoit l'acquisition, amateur honoraire de l'Académie de Peinture & de Sculpture, Membre de l'Académie Françoise & maniant tour-à-tour la plume, le crayon, la palette & le ciseau: je veux parler de M. *Watelet*. L'Artiste a surtout réussi dans ces plis & replis de la peau, attribut distinctif de la figure du Philosophe, qui ne font point les rides de la vieillesse, mais les suites d'une contraction fréquente à la vue ou à la seule idée des maux de l'humanité, affectant & tourmentant sans cesse son ame trop sensible. Je n'entends lui reprocher

que d'avoir donné une proportion peut-être un peu trop forte au buste, & conséquemment aux traits du visage, dont cela diminue la finesse.

Je reconnois M. *Monot* à l'*Amour déposant ses armes dans le sein de l'Amitié*; composition douce, tout-à-fait dans son genre. Il représente encore cette Déesse, *couronnée par le Tems*, d'après les vers du *gentil Bernard*, dans son Opéra de *Castor & Pollux*:

Le tems ajoute encore un lustre à ta beauté.

Et le vieux Dieu semble rajeunir & se revivifier lui-même en prononçant ces paroles de l'*Hymen* à l'*Amitié*. Il y a de la force & du feu dans la *Diane qui terrasse un Sanglier*.

A côté est le *Martyre de St. Barthelemi* de M. *Berruer*, esquisse où je trouve une chaleur que j'exhorte l'auteur à faire passer dans son bas-relief en grand. Mais je ne remarque aucun esprit dans celles de trois figures à exécuter pour la nouvelle Salle de Spectacles de Bordeaux: *Melpomene*, *Polymnie* & *Terpsicore*. Nulle grandeur dans la premiere, nul enthousiasme dans la seconde, nul enjouement dans la troisieme, dont les jambes lourdes ne sont point celles de la Déesse de la Danse. Je suis encore plus mécontent, s'il est possible, du modele de *Thalie*. Je ne la reconnois qu'à

ſon masque & à ſes brodequins : je cherche en vain ſur ſa figure, ou la gaieté bouffonne, ou la vigueur ſatyrique, ou le rire malin de nos divers comiques du dernier ſiecle. Je n'y vois que la fadeur, la triſteſſe & l'ennui de nos modernes Dramatiques. C'eſt *Thalie la Chauſſée*, dont Piron faiſoit fi ! ſi plaiſamment.

Pour nous conſoler, Monſieur, M. *Caffieri* nous fait reſpirer la véritable ſous la figure du grand homme que je viens de nommer. Son Buſte eſt admirable ; il s'éleve au Sallon entre les autres avec cette ſupériorité que donne le génie ſur tout ce qui l'environne. Il n'y a que cette maudite perruque que je ſerois tenté de lui arracher, & dont nos Artiſtes ne devroient affubler que les têtes faites pour la porter.

Le Grouppe du Sallon qui exigeoit le plus de ſublime, eſt celui de *Prométhée*. Il *repréſente l'inſtant où l'homme éprouvant les premiers ſentimens de ſon cœur, éleve ſes regards vers la Divinité. Le rival du Créateur admire le ſuccès de l'entrepriſe. Le Génie de Minerve couvre le nouvel Etre de ſon Egide, ſymbole de la protection de cette Déeſſe.* Telle eſt l'idée que M. *Boizot* nous donne de ſon ſujet, au deſſous duquel il eſt reſté. Il y a pourtant de la verve dans ſon *Prométhée*, de la ſenſibilité dans l'homme ; les attitudes en ſont belles & vraies. Il y a même dans ſon Génie

une noblesse qui le décele pour un Sculpteur au dessus du vulgaire. Qu'y manque-t-il donc? Un je ne sais quoi: encore plus d'élévation: ce *mens divinior* qui forme & les grands Artistes & les grands Poëtes.

En quittant ce morceau, mes yeux tombent par hasard sur un Buste isolé, relégué en un coin, auprès duquel on passe sans le regarder, ou dont on se détourne promptement. Curieux, j'approche, je crois en reconnoître confusément les traits: j'examine de plus près; je trouve un Prince qu'à cette indifférence générale on prendroit pour un Roi de la seconde ou de la premiere Race. „ C'est „ vous, ô *Louis XV!* vous, à qui l'on décerna le titre de *Bien-aimé!* Et voilà comme se réalisent les noms prodigués par la „ flatterie! Puisse cette leçon frappante parvenir à ton successeur, dont on entoure „ aujourd'hui les images! Puisse-t-il craindre d'être ainsi délaissé par nos neveux, s'il „ ne se rend plus digne de leur amour, en „ imitant ce *Henri*, auquel on l'a déjà, trop „ tôt, sans doute, assimilé; le seul de nos „ Monarques, peut-être, dont on s'empresse „ encore de contempler la Statue; qu'aucun „ bon François n'envisage sans verser de larmes de tendresse, & regretter son regne „ bienfaisant."

Pardon, Monsieur, de cet écart, auquel j'ai

été entraîné par la circonstance. Je vous ramene au Sallon, ou plutôt je vous en fais sortir, afin de considérer un grand monument de M. *Gois*, réservé pour le dernier. C'est un Bas-Relief immense de trente pieds de large, sur cinq pieds six pouces de haut. *Saint Jacques & Saint Philippe, prêchant & guérissant des malades*, étoient le sujet donné à traiter à l'Auteur. Il présentoit d'abord une grande difficulté: c'est qu'il étoit double, & péchoit ainsi contre les premieres regles de la composition. Le génie fait suppléer à tout: l'Artiste a réuni ce double sujet sous un seul point de vue, &, subordonnant l'un à l'autre, a sauvé le défaut. St. Jaques est la figure dominante: il annonce la toute-puissance de Dieu; il excite cette foi vive, sans laquelle les miracles ne peuvent s'opérer, & ce n'est qu'en faveur de ceux pénétrés de la parole divine, annoncée par celui-là, que son compagnon déploie les merveilles dont le ciel l'a fait le dispensateur. Il faut un tems considérable pour détailler les diverses parties de ce poëme immense, où chaque personnage a son rôle, son caractere, son attitude différente. L'Orateur a plus de mouvement & d'action, il est dévoré d'un saint zele; il a cette inquiétude empressée d'un Ministre de l'Evangile, qui sent ne pouvoir rien faire par lui-même, craignant toujours que le pécheur ne

lui échappe. Le *Thaumaturge* eſt plus tranquille. Que dis-je? il a ce calme parfait, annonçant la certitude de ſes ſuccès, cette confiance qu'il veut tranſmettre aux malades & qui produit déjà la moitié de la cure. Un beau choix de têtes, un deſſin correct & ſavant, une expreſſion vraie & décidée, une dégradation admirable des figures ſe perdant inſenſiblement dans le fond, & ſuppléant aux lointains à la perſpective de la Peinture, ne permettent pas de quitter cette vaſte machine ſans appréhender d'avoir oublié quelque choſe, & ſans deſirer d'y revenir encore. Elle ſeule doit immortaliſer M. *Gois*.

Il me reſte, Monſieur, à vous parler de nos Graveurs. Vous ſavez que ce ſont, pour ainſi parler, les Traducteurs des autres Artiſtes. Ils ſont aſſervis à rendre ſcrupuleuſement leurs penſées, leurs expreſſions, leurs beautés & même leurs défauts. Quelques-uns, cependant, doués de plus d'invention, deſſinent par eux-mêmes & ſont originaux en ce genre. Tel eſt M. *Cochin*, Secrétaire de l'Académie. Il a auſſi l'amour-propre de vouloir être homme de lettres, & il eſpere mieux y parvenir en identifiant en quelque ſorte ſes travaux avec les leurs. Depuis que nos Ecrivains ont cru donner plus de luſtre à leurs ouvrages en les enrichiſſant d'ornemens étrangers, le Graveur leur eſt devenu d'us

grand secours; il les fait pénétrer jusques dans les asyles les plus secrets, jusques sur les toilettes & dans les boudoirs. Il est tel Auteur qui lui doit toute sa fortune.

M. *Cochin* offre au public, cette année, la suite de ses sujets des *Aventures de Télémaque*, plusieurs tirés d'*Homere*, un tiré de *l'Astrée*, d'autres des principales pieces du Théâtre de M. *de Belloy;* enfin, des sujets sacrés, destinés à être insérés au Missel de la Chapelle de Versailles. On voit que son génie se ploye à tout: il est fougueux avec *Homere*, tendre avec *Fénelon*, galant avec le Romancier, tragique avec le Poëte, enthousiaste dans sa Foi. On admire son abondance & sa variété. Mais il est quelquefois confus, pour vouloir embrasser un plan trop vaste, & son crayon est toujours sec, dur & forcé.

Ce Graveur fournit encore au luxe typographique d'une autre façon. Il dessine les Portraits des Auteurs pour être mis à la tête de leurs ouvrages. C'est d'après ses dessins que M. de *Saint-Aubin* nous donne l'Abbé *Raynal*, si fameux par son *Histoire des Etablissemens des Européens dans les deux Indes*. On voit le feu de cet Ecrivain pétiller dans ses yeux. Il est très-ressemblant, ainsi que le persifleur *Beaumarchais*, & l'égoïste *Linguet*. L'air roide de celui-ci, le caractérise à merveille. En général, l'Eleve n'a ni grace ni douceur

dans

dans son burin ; il prend trop de la maniere aride de son Maître.

C'est, au contraire, par le moëlleux & l'onction que continue à exceller M. *Beauvarlet*, dont les ouvrages causent une sensation suave comme eux. C'est à coup sûr pour conserver ce beau fini qu'il a mérité le reproche d'introduire la nouvelle mode de graver autrement que d'après le Tableau, c'est-à-dire le réduire d'abord en dessin, pour le transmettre ensuite au burin. Il est certain qu'à travers toutes ces manipulations, si je peux me servir de ce terme, l'esprit de l'original s'évapore ; il n'en reste plus que le matériel.

M. *Le Vasseur*, sans être aussi soigné que son confrere, n'est pas moins agréable ; il est même plus voluptueux. Aussi choisit-il toujours des sujets & des Peintres analogues à son génie. C'est *la mort d'Adonis*, d'après *Boucher* : c'est *Mars & Vénus*, d'après *Carle Vanloo*.

Deux Agréés débutent. M. *Molès* a de l'énergie dans son *faire*, & semble destiné aux compositions fieres & vigoureuses. Le portrait est le genre de M. *Cathelin* : il a le burin ferme, hardi & beau. Son *Moliere* est frappant.

Je finis par M. *le Bas*, par où j'aurois dû commencer, ou plutôt dont la réputation est trop étendue pour qu'il puisse recevoir aucun éloge nouveau. Ses Gravures sont dans les deux mondes, & ses ouvrages vrais & naïfs plaisent

partout. C'eſt le *Teniers* de ſon Art. D'ailleurs, preſque tous ſes Confreres célebres aujourd'hui ſont ſes Eleves, & leur gloire ajoute à la ſienne.

Je ne vois que deux médailles de M. *Roettiers*, qui ſont les Portraits de *Loke* & de *Newton*. On ne choiſit pas ordinairement de pareils Buſtes, lorſqu'on ne ſe ſent pas en état de les rendre. Rien de mieux frappé.

Celles de M. *Duvivier* ſont preſque toutes hiſtoriques & compoſées. Il en annonçoit entr'autres une dont le ſujet étoit : *Le Parlement rendu par le Roi aux vœux de la Nation.* On ne ſait pourquoi on ne l'a pas trouvée. Les autres, heureuſement terminées, nettes, préciſes, de la plus parfaite exécution, l'ont fait deſirer davantage. On aime ſon portrait de feu M. le *Dauphin* entouré de ſes ſept Enfans, dont les têtes doivent entrer dans un monument qu'on éleve à l'hôtel de la guerre en l'honneur de *Louis XV*.

On regrettoit, il y a deux ans, de ne trouver au Sallon rien de relatif à la future Salle de Comédie Françoiſe. M. de *Wailly* a réparé cette omiſſion. Il préſente aujourd'hui le frontiſpice & la coupe intérieure de celle commencée à l'hôtel de *Condé*. La majeſté de l'un, la belle forme de l'autre & le détail avantageux des diſtributions, font regretter que ce projet, ainſi que tant d'autres, ne ſoit

qu'ébauché, & reste sur le papier, sans se réaliser jamais.

A mon grand regret, Monsieur, je suis obligé d'avouer que s'il y avoit un prix fondé pour le morceau le plus parfait du Sallon, il seroit accordé à un ouvrage vulgaire, auquel le génie n'a aucune part, mais le chef-d'œuvre de l'adresse humaine. Au reste, l'auteur en a reçu un plus flatteur pour l'amour-propre par le concours non interrompu du public le comblant d'éloges continuels. Il s'agit du Cadre d'un Sculpteur en bois, nommé *Boutry*, représentant les armes de France, des trophées, des guirlandes de fleurs, des feuillages, &c. Ce travail exquis est d'une si grande beauté, d'une telle délicatesse, qu'on ne l'a point doré ni verniſſé, & qu'on le conservera dans toute sa simplicité. L'artiste a été trois mois à le terminer. Il appartient à S. M., qui a un goût particulier pour ces sortes de chefs-d'œuvres & s'y connoît, s'occupant elle-même de pareils travaux dans ses délassemens.

Je l'ai insinué d'avance; je ne suis point en cela de l'avis du grand nombre. En payant au vainqueur le tribut d'admiration qui lui est dû, j'observe la distance qu'il doit y avoir entre les productions de la main & celles de la tête. Le Sr. *Boutry* dans le rang des talens est inférieur, sans doute, au plus mauvais des Pein-

tres qui ont exposé, & c'est beaucoup dire. Je désigne cette classe comme le cédant infiniment aux deux autres, ou peu de médiocre & rien de détestable.

Sachez au reste, Monsieur, que malgré la multitude des Académiciens que je vous ai fait passer en revue, j'en ai omis plusieurs, & cependant j'en compte encore 33 qui n'ont pas jugé à propos d'entrer en lice. A voir le nombreux Catalogue de cette Compagnie, quelle Ecole fut jamais plus féconde en concurrens? Mais combien dont les noms ne figureront jamais ailleurs? Combien peu de ces Messieurs surnageront sur le fleuve profond de l'oubli? Combien déjà d'anéantis de leur vivant? Et c'est bien d'eux qu'on peut dire: *Apparent rari nantes in gurgite vasto!*

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE MDCCLXXVII.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Françoise, exposées au Sallon du Louvre le 25 Août 1777.

Paris, le 9 Septembre 1777.

LE Sallon, de cette année, Monsieur, se ressent déjà des soins du nouveau Directeur pour l'amélioration, afin de le rendre moins indigne de la foule des curieux qui le rempliſſent sans relâche. C'est le plus nombreux que l'on ait encore vu, ou du moins le plus richement garni. Dès la cour on trouve quatre superbes Statues. La Sculpture se répand encore au loin, & les atteliers de plusieurs Artistes recelent des chef-d'œuvres qu'il y faut aller chercher. A l'égard de la Peinture, on en a retranché cette multitude de Portraits, dont ce lieu autrefois étoit surchargé, indice de la stérilité des Maîtres ou du dépérissement de l'Art. On l'a remplacée par des Tableaux d'histoire du premier genre, & dans ceux commandés par le Roi, on a remarqué avec satisfaction que beaucoup de sujets étoient choisis dans nos Annales. Il y a du bon dans presque tous ces morceaux;

il en eſt même qui excellent pour certaines parties. Tel concurrent a le coloris aſſez brillant, tel autre la compoſition ſage; celui-là ordonne bien, celui-ci deſſine ſupérieurement: mais dans aucun on n'admire l'enthouſiaſme du génie, ſans lequel il n'y a point de grands hommes, en quelque genre que ce ſoit. C'eſt pour y parvenir, ſans doute, que les juges ſe ſont rendus fort difficiles cette année, & n'ont accordé aucun prix aux Eleves. C'eſt déſormais d'eux qu'il faut attendre ces ſublimes élans, fruits de la nature perfectionnée par l'étude, plus que de l'âge & de la réflexion: aſſertion qui ſe juſtifie dès aujourd'hui, M. *Callet*, tout recemment Agréé, dont le nom même ne ſe lit point encore ſur le livret, eſt celui qui annonce le plus d'ame & de feu. Dans ſon Tableau de *Cérès implorant la foudre de Jupiter, après l'enlevement de Proſerpine ſa fille*, quoiqu'à genoux aux pieds du Maître des Dieux, la vengeance reſpire tellement ſur ſa figure, qu'elle ſemble le menacer lui-même. Dans chacune de ſes mains elle tient une torche ardente; elle va ravager les moiſſons, embraſer la terre, ſi elle n'obtient la juſtice qu'elle exige. La Déeſſe dit tout cela. Cependant on ne lui trouve pas aſſez de déſordre dans le vêtement, trop magnifique. Elle n'a point ces cheveux épars dont la couvre Ovide. Quant au Jupiter, par l'art du Peintre il paroît co-

loſſal, quoiqu'il ne ſoit que dans les proportions ordinaires : mais ſon courroux n'a rien de ſurhumain ; c'eſt plutôt l'humeur d'un vieillard qu'on arrache à ſon repos. Toute la fierté qui devroit réſider ſur ſon viſage, eſt dans ſon attitude & dans ſes muſcles fortement prononcés. Il ſuit de ces critiques ſeulement que le candidat a fait aſſez bien pour mériter de les éprouver.

Le dernier Agréé avant celui-ci, M. *Berthellemy*, offre un Tableau qui n'eſt pas ſans mérite. Il a traité le ſujet qu'avoit trouvé ſi heureuſement M. *Du Belloy* pour ſa tragédie qui a fait tant de bruit, *le Siege de Calais*; titre impropre, en ce que le ſiege n'eſt nullement l'action qu'a choiſie le Peintre. Il a pris le moment plus intéreſſant, où *Edouard* irrité de la longue réſiſtance des aſſiégés, ne voulant entendre à aucune compoſition, ſi on ne lui livroit ſix des principaux d'entre eux, *Euſtache de Saint-Pierre* & cinq autres ſe dévouent pour leurs compatriotes, &, la tête & les pieds nuds, la corde au col, ils apportent au Monarque les clefs de la ville, il eſt déterminé à les faire mourir ; mais il ſe laiſſe vaincre, & accorde leur grace aux prieres de la Reine & de ſon fils. Il y a de l'enſemble dans cette compoſition : on en aime l'unité ; tout concourt à l'action ; point de hors d'œuvre, de partie étrangere ou oiſeuſe. Mais le caractere des têtes

n'eſt pas à ce point de nobleſſe & de vérité qu'exige un ſpectateur difficile. La colere du Roi ſemble plutôt naître de la méchanceté que de l'indignation d'un vainqueur ſuperbe, que révolte tout obſtacle, pour qui la défenſe la plus légitime devient un crime. On diſtingue cependant à travers ſon air menaçant une eſpece de ſouffrance; ce qui n'eſt pas exact: c'eſt de l'attendriſſement qu'il faudroit; mais on doit toujours ſavoir gré à l'Artiſte d'avoir ſçu réunir ſur un même viſage deux ſentimens contraires, ſeul effort qui prouve combien il eſt capable de marcher ſur les pas des grands Maîtres.

On reproche à la Reine intercédant en faveur des victimes une paleur exceſſive, qui la feroit prendre pour la victime même. Quant au fils d'Edouard, il eſt enfoncé dans la demi-teinte & devient par-là trop ſubalterne. On deſireroit plus de fermeté dans *Euſtache de St. Pierre*, perſonnage le plus ſaillant des captifs, ainſi que cela doit être. Comme c'eſt lui qui joue le plus beau rôle de ce poëme intéreſſant, l'auteur auroit dû raſſembler tout le ſublime de l'action ſur lui & lui faire écraſer, par la ſupériorité de ſon ame bien ſentie, le héros Anglois, n'ayant en ce moment que l'appareil & les entours de la grandeur.

Le *St. Jérôme* de M. *Vincent*, autre Agréé des derniers reçus, eſt dans le bon ſtyle, &

prouve un admirateur de l'Antique qui a fait d'excellentes études en ce genre. Il a représenté cet Anachorete dans un délire myſtique, où il entend l'Ange de la mort qui lui annonce le Jugement dernier. Le contraſte du corps de l'eſprit céleſte avec celui du pénitent, eſt parfaitement bien exprimé. Le premier eſt bien poſé dans les airs ; il a la légéreté & l'éclat, attributs de ſon eſſence. Le ſecond eſt deſſiné avec des touches fortes, larges & ſavantes. Elles n'empêchent point d'y reconnoître la macération des chairs, un individu créé robuſte par la nature & exténué par les jeûnes, la haire & le cilice. La tête eſt pleine de vie; le ſentiment de la frayeur y eſt rendu de maniere à l'inſpirer au ſpectateur, & ce Tableau eſt un des plus animés du Sallon.

La plus grande machine & la meilleure, au gré de certains connoiſſeurs, eſt encore d'un Agréé qui expoſe pour la premiere fois & montre une tête fortement organiſée, capable des plus vaſtes conceptions du grand genre. M. *Menageot*, c'eſt ſon nom, a tiré ſon Tableau du Poëte Grec, de cet Homere ſi propre à en fournir, où le génie, dans tous les genres, puiſe ſans ceſſe, ſans tarir, pour ainſi dire, ſa fécondité. Le Peintre expoſe ſon ſujet de la ſorte :

„ Les embraſſemens de *Polyxene* & d'*Hécu-*
„ *be*, au moment où cette jeune Princeſſe eſt

» arrachée des bras de sa mere pour être im-
» molée aux mânes d'*Achille*: *Hécube* tombe
» évanouïe de douleur en recevant les doulou-
» reux adieux de sa fille, qu'*Ulysse* entraîne
» à la mort".

Le chef-d'œuvre de l'art de cette composition est la maniere dont Hécube tombe; on voit son corps dans cet abandon d'une femme qui perd connoissance en effet, & ce moment est saisi par tous les regardans. La violence du Héros Grec ravissant sa victime n'est pas moins bien rendue, & la tendresse de la jeune Princesse, oubliant le sort funeste qui l'attend pour ne s'occuper que de l'état où elle laisse sa mere, adoucit bientôt l'impression d'indignation qu'occasionne la barbarie du vainqueur, ou plutôt, l'ame ainsi partagée entre différens sentimens, ne reçoit d'aucun des traces trop profondes, & n'éprouve que les sensations du plaisir que procure l'imitation même des choses tristes ou tragiques, portées à un certain dégré de vérité & de perfection.

Du reste, si l'auteur s'est étudié à bien composer les masses principales de son ouvrage, dont il a saisi le plan avec beaucoup d'intelligence, on observe qu'il a négligé les accessoires; qu'il n'a point assez caractérisé cette foule de Princesses dont étoit rempli le Palais de *Priam*; que l'architecture en est lourde; que le lieu de la scene est trop sombre; qu'il y a

un défaut d'entente du clair-obscur. On trouve ignoble qu'il ait fait figurer un chien dans une action aussi imposante. Je n'ignore pas qu'on voit de ces animaux dans divers Tableaux d'histoire des grands Maîtres, & qu'il y en a surtout trois au Couronnement de *Médicis* par *Rubens*, dans la Galerie du Luxembourg; mais je crois que ce dernier cas est très-différent: discussion, au surplus, trop longue pour entrer ici. Mais ces défauts tenant surtout au mécanisme de l'art, peuvent se réformer dans un jeune débutant; au lieu que l'invention, la chaleur, l'énergie, la sensibilité, toutes ces parties du génie doivent se montrer dès les premieres productions; qu'autrement elles ne se développent & ne s'acquierent jamais: au contraire, elles se conservent ordinairement jusques dans les plus mauvais ouvrages des grands Artistes. Cependant, à la honte de M. *Doyen*, regardé jusques ici comme le premier Peintre d'histoire de nos jours, on n'en trouve aucun vestige dans son Tableau, dont je ne vous parlerai que pour vous amuser par l'excès du ridicule, ou pour faire gémir sur le sort de notre humanité, qui veut que le talent le plus sublime soit quelquefois au dessous du plus médiocre.

Un ancien Cuisinier attaché à l'hôtel de Condé, enrichi au service de cette maison, a l'amour-propre singulier de croire que tout l'Em-

pyrée veille à sa conservation. Un jour, traversant la forêt de Gros-Bois, près des Camaldules, il tombe de cheval, la jambe embarrassée dans l'étrier, le bras droit pris avec son fouet dans une haie, tenant la bride de l'autre main, il alloit périr. Dans cette extrêmité il se recommande à la *Vierge*, &, comme si ce n'étoit pas assez de cette puissante intercession, il a recours encore à Ste. *Génevieve* & à St. *Denis*. A l'instant, dit le livret, le ciel vint à son secours & il fut délivré. Cette faveur méritoit bien un *Ex voto*. Voulant égaler sa générosité à sa reconnoissance, le Cuisinier a recours au plus habile homme qu'on lui indique, à M. *Doyen*, qui le persifle d'abord sur l'exposé de sa demande; mais le particulier faisant sonner une bourse de louis qu'il offre de donner d'avance, le sujet devient plus susceptible de sa verve; il s'en charge & se met au travail. La condition étoit que le Tableau seroit prêt pour le Sallon, où le protégé du ciel vouloit rendre publique la grace singuliere qu'il avoit reçue.

Le Peintre en vain s'échauffe & se secoue: il n'est pas content de son esquisse; il consulte ses confreres, qui lui donnent leurs conseils & ne font que le retarder. Enfin un jour il est si mécontent de lui-même, qu'il efface tout ce qu'il a fait, pour recommencer de nouveau. Dans l'intervalle arrive le Miraculé, qui ne voit plus qu'une toile nue: il se plaint, il me-

nace M. *Doyen* de lui intenter un procès & de le faire assigner s'il ne remplit pas son marché & si l'*Ex voto* n'est pas exposé au tems convenu: ç'auroit été le cas, sans doute, de rendre l'argent & de ne point sacrifier sa réputation à sa cupidité; mais l'argent étoit mangé. Le Peintre s'évertue, barbouille & termine son Tableau en 18 jours. Il est partagé par une Gloire: d'une part brille la *Vierge* tenant l'Enfant *Jésus*, & derriere elle Ste. *Génevieve* avec sa quenouille: de l'autre s'avance St. *Denis*. Au bas est un cheval, qu'on a peine à reconnoître, & un Cavalier renversé dans l'attitude décrite, sans qu'on s'apperçoive en rien du prodige même ébauché, à moins qu'on ne suppose qu'un rayon dardé d'en haut, qu'on prendroit pour un coup de foudre, ne caractérise l'intérêt & la puissance des trois Bienheureux; à qui ce miracle, au surplus, semble ne rien coûter, qui s'approchent & devisent familierement ensemble.

M. *Doyen* dit dans son explication, que l'orgueil n'étant point le motif qui ait fait desirer au propriétaire du Tableau sa publicité, il a trouvé bon que l'Artiste sacrifiât le protégé à ses libérateurs. Mais sa délivrance en étant l'objet capital, il falloit qu'elle fût exprimée, ou du moins sentie, & que le coursier & l'homme sur qui devoit s'exercer la faveur divine fussent dans le premier plan & non ensevelis

dans l'ombre, afin que les plus incrédules ne pouvant soupçonner aucune fraude, aucun escamotage, aucune illusion, rendissent hommage au pouvoir des opérateurs. En voilà beaucoup trop sur cette grande carricature, digne de figurer à côté de tant d'autres qu'on voit dans nos églises de village, mais qui ne sont pas du 18e. siecle. Je ne saurois vous exprimer, Monsieur, avec quelle complaisance les confreres de M. *Doyen* regardent sa production & s'applaudissent de le voir ainsi au dessous d'eux.

Dans sa décrépitude M. *Hallé* du moins a fait encore quelque chose. Son sujet étoit, *Cimon l'Athénien, qui ayant fait abattre les murs de ses possessions, invite le Peuple d'entrer librement dans ses jardins & à en prendre les fruits.* Le fait est mal rendu. On s'en apperçoit au premier coup d'œil; on ne remarque aucunes ruines, & d'ailleurs il ne pouvoit régner que beaucoup de froideur dans cette composition, dont le coloris est aussi très-mauvais. Mais il y a du moins du dessin, une distribution sage, une ordonnance bien entendue.

Deux grands Tableaux de M. *Brenet* lui conservent la supériorité qu'il s'étoit acquise depuis quelques années. Il est des admirateurs outrés, sans doute, qui le comparent à *Le Sueur*. S'ils veulent dire qu'il manque de coloris comme lui; qu'il a le pinceau sec; qu'à force de

vouloir paroître délicat, il donne une proportion trop foible à ses figures, ils ont raison. Ils ont raison encore, en disant qu'il a quelque chose de sa maniere, de son goût; qu'il approche de sa correction, de la pureté de son dessin; qu'il a les pensées simples & naturelles comme lui: mais il manque de son élévation & n'aura jamais son expression sublime.

M. *Brenet* reproduit aujourd'hui un sujet déjà exposé plus en petit au Sallon de 1775. Il est intitulé: *l'Agriculteur Romain.* Ce Tableau, de 10 pieds quarrés, est pour le Roi. Il représente l'Affranchi cité devant un Edile pour se disculper de l'accusation de magie, à raison de ses récoltes toujours plus abondantes que celles des autres. Il est inutile de s'étendre sur l'historique de cet ouvrage, traité à peu de chose près comme la premiere fois. Il est à remarquer qu'on lui reprochoit alors de présenter ses quadrupedes par derriere; ils montrent la tête aujourd'hui: nouveau sujet d'observation: tant les critiques sont difficiles! Ces bœufs gras & vigoureux étant le plus essentiel de l'action, puisque c'est sur eux que roule le sortilege prétendu; que c'est à leur force bien employée que doit se rapporter la prospérité de l'accusé; que c'est à leur croupe rebondie seulement qu'on pourroit juger de leur embonpoint: ils auroient voulu que l'Artiste eût déployé cette partie dans toute son

étendue. Quoi qu'il en soit, M. *Brenet* a enrichi en outre sa composition d'une belle & simple Architecture, qui n'étoit point dans l'autre.

Son second sujet est neuf, & d'autant plus intéressant qu'il est tiré de notre histoire. Il n'est point de François qui ignore que *Duguesclin*, assiégeant un fort défendu par les Anglois, mourut avant sa reddition; mais que les ennemis ayant promis au Connétable de capituler, s'ils n'étoient pas secourus à certain jour indiqué, ne se crurent pas dispensés de tenir leur parole; qu'en effet leur Commandant, suivi de sa garnison, se rendit à la tente du défunt, & se prosternant aux pieds de son lit, déposa les clefs de la place.

Le court espace accordé, sans doute, à l'Auteur, l'a obligé de resserrer sa composition & d'en soustraire beaucoup de choses qui lui auroient donné plus de grandeur & de vérité historique. Elle se réduit proprement à cinq personnages: au cadavre du héros dans son lit de parade, à un Anglois qui présente la Capitulation, à *Olivier de Cliffon*, frere d'armes du défunt, debout & plongé dans la plus grande tristesse, montrant son ami mort, au Maréchal de *Sancerre*, chargé du commandement de l'armée, & à un Page sur le devant du Tableau, pleurant la perte de son Maître. Cette scene, qui devroit être vaste, devient

ainsi

ainſi trop nue, & l'action concentrée dans l'intérieur de la tente du Général François, n'a pas l'éclat qu'elle devroit avoir, tenant à la deſtinée de deux grandes Nations. D'ailleurs, point de contraſte dans les caracteres & ſans ſentiment, & l'on ſait quel effet ils produiſent dans tout drame, ſoit pittoreſque, ſoit théâtral. L'art du Poëte s'eſt reſtreint à varier les douleurs, & négligeant le parti qu'il pouvoit tirer de celle de l'Anglois, où l'admiration & une ſorte de frayeur, imprimée encore ſur ſa phyſionomie par la préſence du Héros, même mort, auroit pu fournir à ſon enthouſiaſme, il l'a repréſenté pas derriere. D'ailleurs, il eſt ſeul; ce qui rend cet acte meſquin, & réduit le Commandant du fort, acteur principal & le ſecond de la ſcene, à un rôle abſolument ſubalterne. Mais ſi le Poëte peche par ces parties d'invention & de convenance, que fournit le ſeul génie, il en a d'autres au ſuprême degré, & la netteté du plan, l'agencement des grouppes, une exécution préciſe, un coſtume bien obſervé, une diſtribution heureuſe des clairs & des ombres, frapperont ſurtout les Artiſtes & ceux qui ne recherchent que la lettre & non l'eſprit d'une compoſition.

Pour ceux qui deſirent des conceptions plus relevées, le Tableau de la *Continence de Bayard*, de M. *Durameau*, ne ſera pas plus ſatisfaiſant. Ce trait particulier & domeſtique, s'il eſt per-

mis de s'exprimer ainſi, eſt ſi héroïque cependant, qu'il eſt preſque autant connu que celui de *Dugueſclin*. Il n'étoit pas moins heureuſement choiſi, moins propre à allumer la verve d'un homme de génie. On ſe rappelle que ce loyal Chevalier eut un jour envie d'avoir une compagne dans ſon lit, qu'il en fit chercher une, qu'on lui amena le ſoir une jeune perſonne d'une beauté éblouiſſante ; mais que touché de ſes larmes & ſachant que la miſere de ſa mere l'avoit ſeule déterminée à ſe mettre à la diſcrétion du militaire paillard, il manda celle-ci, lui fit des reproches de ſa conduite, la ſecourut & lui donna une dot pour marier la Demoiſelle. On voit qu'il réſulte divers points à traiter de ce ſujet compliqué. L'artiſte s'eſt décidé pour le moment le plus ingrat de l'action, celui où *Bayard* dote la jeune fille. Il s'eſt privé par-là de l'intérêt que devoit exciter l'aveu du héros, balançant entre ſon amour & ſa vertu, & de toutes les beautés ſecondaires que pouvoit lui ſuggérer cette ſituation. On ne remarque plus aucun combat ſur ſon viſage, d'une gravité eſpagnole; il ſoupeſe une bourſe, qu'il montre à la Demoiſelle & à ſa mere. On ne ſait ſi c'eſt pour les déterminer à ſe rendre, & le Spectateur a beſoin de l'explication du Peintre pour en connoître l'idée, équivoque ſans doute, un des plus grands défauts qu'on puiſſe commettre en compoſant.

La victime offerte à l'incontinence de *Bayard*, n'a pas plus d'expreſſion; elle ne regarde nullement ſon généreux Bienfaiteur & tourne les yeux vers ſa mere (*). Celle-ci eſt à genoux, & par ſon état humiliant ſemble indiquer ſeule quelque choſe du trait hiſtorique.

Du reſte, on remarque ſurtout dans *Bayard* le faire dur de M. *Durameau*. Toute ſa figure eſt ſeche & roide. Il y a principalement un bras qui révolte dès le premier aſpect. On ſait que, revêtu d'une armure, il ne pouvoit avoir le jeu & la ſoupleſſe ordinaires; mais il falloit dérober au ſpectateur cet inconvénient, en faiſant retomber ſon vêtement avec adreſſe juſques ſur le coude. Les femmes ſe reſſentent de la maniere de l'auteur, & n'ont ni graces, ni douceur, ni ces touches tendres qu'exigeoit leur ſituation.

Un tel ſujet auroit mieux convenu au pinceau ſuave & moëlleux des deux *La Grenée*, qui, au contraire, ont eu à traiter des ſujets à réſerver pour le ton auſtere & ſauvage de M. *Durameau*. Auſſi, faute d'avoir proportionné leur entrepriſe à leurs forces, les premiers

(*) Je demande pardon au Peintre de ma balourdiſe. J'apprends que c'eſt la fille qui eſt à genoux & la mere debout. Je ne m'en ſerois pas douté, non-ſeulement parce que j'ai cru qu'il étoit contre le bon ſens de faire jouer dans cette ſituation le premier rôle à la fille, mais parce que celle-ci m'a paru plus âgée que l'autre.

ne produiſent-ils pas plus d'effet que celui-ci, dans deux grands Tableaux de leur compoſition. L'aîné a voulu rendre la grandeur d'ame de *Fabricius refuſant les préſens que Pyrrhus lui envoie.* L'idée eſt belle aſſurément, mais exigeoit une élévation de penſées dont l'auteur n'étoit pas ſuſceptible. Il a mieux caractériſé l'Ambaſſadeur du Roi d'Epire, qu'on ſuppoſe être *Cynéas*, parceque ce perſonnage devoit avoir un air de candeur & de ſéduction en même tems, dans le genre de poéſie du Peintre. Il n'en eſt pas de même du Romain, dont il falloit plus exprimer l'action, par le mouvement de l'ame, que par le repouſſement de la main allongée. Au lieu de l'indignation qu'on s'attend à remarquer au plus haut dégré ſur ſa phyſionomie, on n'y lit que de l'humeur: ce n'eſt point le courroux d'un Héros; c'eſt un air boudeur & mauſſade; & le refus ne ſe détermine que par la roideur du bras, geſticulation forcée, qui ſent plutôt le rhéteur que le grand homme.

Albinus s'enfuyant de Rome, & offrant ſon char aux Veſtales qu'il rencontra chargées des vaſes ſacrés, n'exige pas le même ſublime que *Fabricius.* Ce ſujet n'eſt ſuſceptible que d'une grande nobleſſe, d'une vaſte ordonnance, d'une diſtribution heureuſe & bien entendue. Les prêtreſſes ne devant inſpirer même en cette poſition qu'une vénération profonde, princi-

pe de l'acte religieux qu'il s'agissoit de décrire, ne pouvoient admettre que des graces pudiques & séveres comme elles. On ne trouve rien de tout cela dans le tableau de M. *La Grenée* le jeune, qui, n'attachant ni l'ame ni les yeux, reste isolé & sans spectateurs.

Il n'en est pas de même du Tableau de M. *Lépicié*, dont le fond chargé d'ombres, repousse merveilleusement les couleurs & frappe les passans les plus distraits. On en est d'autant plus surpris quand on lit le nom de l'auteur, qu'on ne l'auroit pas cru capable d'une production de ce genre. Il n'a point été effrayé du projet de peindre le courage de *Porcia*, fille de *Caton*, femme de *Brutus*. Ces grands noms ne lui en ont point imposé, & s'il a manqué à un certain point la partie de l'expression, défaut presque général à tous les Maîtres que nous venons de passer en revue, il a satisfait les connoisseurs, qui ne s'arrêtent qu'au méchanisme de l'art. Il étoit question de décrire la vertueuse Romaine, qui ayant découvert la résolution de son époux, de délivrer *Rome* de son tyran par l'assassinat de *César*, & prévoyant l'issue funeste de ce complot, pour s'exercer à la mort qu'elle est décidée à se donner si le vengeur de la patrie succombe, se blesse volontairement. Aux cris de ses femmes, *Brutus* qui sortoit, revient, la trouve dans cet état, & lui reprochant son imprudence ap-

prend ſon deſſein généreux. M. *Lépicié* eſt ſans doute bien excuſable d'être reſté au deſſous d'un ſujet digne de la ſublimité du pinceau de *Raphael* ou de *Michel-Ange:* on doit même le louer d'en avoir rendu quelque choſe. Il y a de la nobleſſe & de l'intérêt dans la tête de *Porcia*, meilleure que celle de ſon époux. Mais on lui reproche deux choſes, qui tiennent à l'ordonnance & à l'annonce de ſon plan: l'une, que le retour de *Brutus*, revenant ſur ſes pas, n'eſt nullement indiqué; l'autre, que le matériel de l'action eſt abſolument dérobé aux yeux du ſpectateur, par des eſclaves empreſſées à ſecourir leur maîtreſſe & qui, en la ſoignant, cachent entierement la bleſſure. Je n'appuyerai pas ſur ces critiques, dont la premiere eſt peu de choſe, & la ſeconde blâme une adreſſe de l'Artiſte qui, ſans offrir aux yeux le coup-d'œil déchirant d'une plaie ſanglante, la déſigne ſuffiſamment par l'attitude des ſuivantes.

Pour n'être pas trop long, je ne ferai qu'indiquer le morceau de l'*Aurore & Céphale* de M. *Vanloo*, où la premiere eſt fraîche, amoureuſe & ſéduiſante: mais on ne ſauroit ſe perſuader qu'elle puiſſe enlever un Chaſſeur très-corſé & qui peſe lourdement, encore ſur la terre. Elle eſt ſur un nuage qui a trop de conſiſtance, &, en général, ce ſujet n'eſt pas gai, léger & vaporeux, comme il devroit l'être. Son pen-

dant, *le Triomphe d'Amphitrite*, par M. *Taraval*, eſt, au contraire, ſi aërien qu'on n'y diſtingue que les premiers linéamens des figures. On le prendroit pour une eſquiſſe: on ne peut qu'exhorter l'Artiſte à le finir, avant qu'on s'occupe à en rechercher & diſcuter les détails.

Tous ces Tableaux, Monſieur, dont je viens de vous parler, ont été enfantés ſous les auſpices de Monſieur le Comte *d'Angiviller*, qui a déterminé S. M. à conſacrer chaque année une ſomme, qu'il doit diſtribuer entre les Artiſtes occupés à travailler dans le genre de l'Hiſtoire, qui ſe ſeroit perdu déſormais ſans cet encouragement. Ils ſeront placés dans une Galerie, avec des ſtatues dont je parlerai à leur rang, & formeront une ſuite d'ouvrages de l'Ecole Françoiſe moderne. Vous concevez qu'on n'aura garde d'y en inférer d'autres, dont ils ne pourroient ſoutenir la comparaiſon.

Je vous parlerai la premiere fois des Tableaux d'hiſtoire de chevalet & des Tableaux de genre, où il y a d'excellentes choſes: ceux-ci ſont le triomphe de nos Artiſtes, &c.

LETTRE II.

Paris, ce 15 Septembre 1777.

Si les deux *La Grenée*, Monſieur, ne brillent pas cette fois dans le grand genre, auquel

on ne les juge pas destinés, ils plaisent par des sujets gracieux, plus convenables à leur génie. L'aîné se retrouve surtout dans ceux tirés de la Mythologie, où grand nombre sont plus analogues à son imagination & lui fournissent plus à peindre de ces beaux corps de Déesses, ou de femmes nues, pour lesquels il excelle. Il nous reproduit cette année son *Pygmalion*, dont *Vénus* anime la Statue. Je ne puis vous rappeller quelles sont les différences de celui exposé en 1773; mais je vois toujours peu de chaleur dans l'Amant, qui devroit être brûlant d'amour. Je ne sais si c'est par une adresse de réflexion, qu'il a ôté à la Déesse toute sa séduction pour la transporter dans la figure principale, qui toutefois n'opere point cet effet. On ne la contemple que comme un chef-d'œuvre du Peintre, par la dégradation des chairs, plus animées dans les parties supérieures, moins dans les inférieures; ensorte que le pied est encore absolument marbre. Son *Jugement de Pâris, adjugeant la pomme à Vénus*, attire au premier coup d'œil. Des contours moëlleusement dessinés, des chairs vivantes, des développemens voluptueux réveillent la lubricité. Les desirs s'éteignent bientôt quand on en approche, & la *Pallas* elle-même, dans un raccourci de jambe, paroît estropiée. Quelque beau qu'Homere nous ait représenté le fils de *Priam*, je trouve aussi qu'il falloit mettre une

une différence entre ſa carnation & celle des Déeſſes, puis varier encore la leur, donner plus de teintes rouges au corps de *Junon* dans ſon courroux, rembrunir davantage celles de Minerve, enfin épuiſer toutes les graces du pinceau ſur la mere de l'*Amour*. Son ſujet le plus maltraité à coup ſûr, c'eſt *la Philoſophie qui découvre la Vérité*. On pourroit également prendre l'inverſe, & faute d'avoir aſſez caractériſé chacune d'elles, le ſpectateur reſte incertain. En voilà aſſez ſur cet Artiſte, qui a expoſé beaucoup d'autres tableaux, ayant leurs partiſans & leurs admirateurs, pour juger que malgré ſa ſupériorité ſoutenue ſur beaucoup de ſes confreres, il n'excelle pas comme de coutume. Il eſt même à craindre qu'il ne dégénere de plus en plus, parce que ſon genre ſemble tenir principalement à l'ardeur, à la fraîcheur, au brillant de la jeuneſſe, & qu'avec l'âge il perdra inſenſiblement ces qualités.

Au contraire, M. *La Grenée* le jeune monte, & ſe ſoutiendra plus longtems, en ce que ſon talent, quoique analogue à celui de ſon frere, inférieur pour les graces, a plus de vigueur & plus d'étendue. Son *Saint-Jérôme*, toutefois le cédant à celui de M. *Vincent*, en eſt une preuve: on y retrouve ce nerf, cette ſavante connoiſſance de l'anatomie, qui caractériſoient en 1775 ſon tableau de *l'Hiver*. Il eſt fécond aujourd'hui en ſujets agréables. Entre douze

qu'on compte au Sallon, ſon *Télémaque racontant ſes aventures à Calypſo*, paroît réunir tous les ſuffrages. La candeur du jeune Prince, la ſageſſe & la prudence de *Mentor*, la curioſité participant déjà de la paſſion qui s'allume dans le cœur de *Calypſo*, déſignent chaque perſonnage dans le dégré convenable. Il n'eſt pas juſqu'à la Nymphe *Eucharis* qui, plus ſpécialement déſignée entre ſes compagnes, laiſſe prévoir qu'elle jouera bientôt un rôle entre les acteurs principaux. Toute cette compoſition eſt charmante, pleine d'intérêt, bien empâtée, d'un coloris excellent, ſauf le ciel, lourd & d'un bleu d'empois, & les arbres d'un verd ſec, noir & dont les feuilles, ſans aucun jeu, ſemblent collées & ne faire qu'une maſſe morte. *La Bergere allaitant ſon fils, pendant que ſon Berger la contemple*, eſt d'un faire ſupérieur, du pinceau le plus tendre & le plus moëlleux. Peut-être y a-t-il trop de nobleſſe dans la tête de la femme, qui n'a rien de la ruſticité de ſon état.

Ce même Artiſte a expoſé quantité de deſſins, dont un attire les plaiſans & les fait rire. Ce ſont des Anges ramaſſant les corps des Enfans innocens, pour les empêcher d'être dévorés par les chiens. Il faut convenir qu'il n'eſt guere poſſible de pouſſer plus loin un délire myſtique, de rencontrer une image à la fois auſſi puérile & auſſi dégoûtante.

Rien de plus édifiant, Monſieur, en général, que le Sallon de cette année, où, ſans avoir affecté d'y mettre beaucoup de traits tirés de l'Ecriture Sainte, tout y concourt à élever l'ame, ou à épurer le cœur. On y peut faire un Cours de morale entier.

Le Mariage rompu de M. Aubri, nous montre un perfide, qui ayant fait des enfans à une jeune perſonne, avec promeſſe de l'épouſer, veut donner ſa main à une autre. La délaiſſée s'y oppoſe, lui préſente les gages de leur union & ramene au devoir cet infâme ſéducteur. On remarque dans ce Tableau, que le principal perſonnage, c'eſt-à-dire le traître, eſt contrefait & diſloqué; qu'à force de honte il a la tête dans l'eſtomac: attitude que *Saint Denis* ſeul pouvoit prendre, diſpoſant de ſon chef mobile à ſon gré, mais contre toutes les regles du deſſin & de l'anatomie. Un Bédaud, de précaution, éteignant les cierges dès qu'il voit que la cérémonie n'aura pas lieu, eſt l'idée la plus ingénieuſe de ce petit Poëme, où il y a beaucoup de vérité, moins cependant que dans les autres ſujets traités par le Peintre, toujours naturel dans ſes compoſitions, mais dont le coloris ne l'eſt gueres: d'ailleurs ſans chaleur & ſans énergie.

M. *Wille*, d'une part, nous excite dans ſon *Aumône* à nous attendrir ſur le ſort des malheureux; de l'autre, nous montre la récom-

penſe de la ſageſſe & de la vertu dans ſa *Fête des bonnes gens*. Plus loin c'eſt *le Devoir filial*. Je m'arrêterai ſeulement à celui-ci, dont M. *Greuze* qui reconnoît en ce Peintre ſon Eleve, révendique l'invention. Il prétend en avoir compoſé le deſſin, il y a plus de quinze ans, & reproche au plagiaire de n'en avoir ſaiſi que le matériel; de n'avoir pas creuſé & terminé ſon action, comme lui, pour en tirer une idée agréable & philoſophique. Voici d'abord l'explication de M. *Wille*.

„ Un Vieillard prend l'air, ſoutenu par ſa „ fille & ſon fils, qui ſuſpendent leurs tra- „ vaux pour l'aider à marcher. Un petit gar- „ çon eſſaie de balayer la route. Deux autres „ plus forts portent un grand fauteuil; & la „ mere, que l'on apperçoit dans le fond, bé- „ nit le ciel de lui avoir donné de ſi bons „ enfans ".

On juge qu'une pareille compoſition, qui prête aux talens de l'Artiſte, n'annonce aucun trait ſpirituel, aucune moralité fine & détournée. On va voir la différence du même ſujet, manié par un Auteur qui combine ſon plan & le médite en vrai Poëte. M. *Greuze* avoit ſenti qu'en finiſſant-là ſon action, elle devenoit triviale & ne ſortoit point des bornes ordinaires d'une ſcene bourgeoiſe, qui touche le cœur ſans laiſſer rien à réfléchir. Il avoit donc imaginé de prendre un chef de famille, con-

ſumé ſans doute d'ans & de travaux, mais ayant encore de l'ame & de la ſenſibilité. Il le ſoutenoit, dans ſa démarche, pour ſe rendre à la promenade, par ſes enfans jeunes, mais grands & mariés. Il le faiſoit arriver dans un jardin, où il trouvoit ſes petits-enfans jouant & danſant. Alors ranimant ſon héros principal, il lui inſpiroit cette penſée douce & conſolante qu'il ne mourroit pas tout entier, qu'il revivroit dans ſa nombreuſe poſtérité; penſée que tous les ſpectateurs auroient lu ſur la phyſionomie revifiée de cet ayeul, ſur laquelle on ſe ſeroit repoſé avec complaiſance & dont, forcé de quitter ce tableau, on auroit conſervé le ſouvenir ſatisfaiſant. Ce grand maître reproche à ſon concurrent d'avoir trop exténué ſon vieillard, de faire traîner le ſiége énorme par des bambins qui n'en ont pas la force. Enfin il regarde comme une idée peu naturelle, relativement à l'âge de l'enfant, le plus petit de tous, à l'état du perſonnage dominant de la ſcene & au local de l'action, celle de lui faire balayer le chemin. Quant à l'exécution, elle eſt heureuſe, facile, variée & digne du Maître de M. *Wille*. Il a été moins prodigue de couleur dans cette action ſimple & a réſervé le brillant de ſon pinceau pour ſes autres ſujets exigeant de l'appareil, tels que ſa *Roſiere* & ſon *Repas villageois*; morceaux qui fatiguent les yeux en cela même, parce qu'ils

manquent de cette harmonie, qualité précieuse dont il est encore loin.

M. *Bounieu* paroît entendre mieux cette magie, qu'on admire surtout dans son tableau représentant un *beau trait d'Henri* IV. C'est celui de ce Prince lorsqu'il dit à sa Maîtresse, qui vouloit lui faire renvoyer *Sully*: „ Je trouverai cent femmes comme vous, & jamais „ un pareil Ministre". *Gabrielle d'Etrées* confuse est dans l'état le plus violent. Elle se précipite sur son lit, théâtre desormais impuissant de ses séductions, qui ne lui doit plus servir qu'à ensevelir sa honte & son désespoir. Le Peintre, en ce moment de fureur, pour faire valoir davantage le sacrifice de l'auguste Amant, l'a rendue plus belle que jamais. Le Roi la désigne du doigt à son ami, & par ce geste de mépris indique éloquemment au spectateur les paroles qu'il vient de proférer. Du reste, son courroux est noble & son ame semble y conserver le calme héroïque des grandes ames. Sully est pénétré des sentimens de reconnoissance dûs à un si bon Maître. Cependant il craint sa foiblesse, & l'on voit son desir de l'arracher de ces lieux. Le Peintre, pour rendre mieux cette scene animée, a monté sa composition sur le plus haut ton de couleur, par un lit cramoisi; mais des ombres répandues à propos en temperent l'éclat, en-

forte que la vue peut s'y porter & s'y fixer sans crainte.

La lecture du Poëme des Fastes par l'Auteur, est un autre sujet de M. *Founieu*, qui attire surtout les Gens de Lettres, les femmes tenant *Bureau de Bel-esprit*, les hommes de cour, protecteurs des talens & tous ces riches Financiers qui veulent s'en donner l'air. Cet auteur est M. *Le Mierre*. Il a composé un ouvrage en vers, qui embrasse le cercle de l'année civile & la description de toutes les fêtes & cérémonies qui s'y renouvellent périodiquement. Il va le débitant de société en société, & c'est dans un de ces momens que le Peintre l'a saisi. Ce n'étoit pas sans doute le plus heureux où il pût le prendre, car il lui a donné un air fort sot, qui est assez celui d'un homme lisant ses productions. Il est dans le fort de l'action; il a près de lui un verre, détail petit, mais dans le costume, qui annonce qu'il a besoin de rafraîchir un gosier déchiré par la déclamation de vers durs & âpres. Un tel effet se manifeste encore mieux par la contraction des muscles du visage du Lecteur & les pénibles efforts qu'on y remarque. On doit supposer que le morceau lu par M. *Le Mierre* contient quelque description très-touchante, car la Dame la plus voisine de lui, & qui n'a pas la figure la plus spirituelle, il est vrai, pleure de la meilleure foi du monde. La maîtresse de la maison, qu'on

remarque sur le premier plan, dans le plus grand jour & par son vêtement éclatant, est sérieuse & sans émotion. Un Evêque, qui ressemble beaucoup à celui de *Senlis*, en sa qualité d'Académicien, d'homme accoutumé au charlatanisme littéraire, n'y fait pas grande attention. Un Cordon-bleu, dans la demi-teinte, est fort déconténancé & a l'ennui d'un Grand Seigneur. Celui du reste des spectateurs, est diversifié dans la proportion nécessaire. S'il n'y a pas un vif intérêt dans cette scene, il y a beaucoup de vérité. La maniere noire de l'Auteur y va à merveille, en ce qu'elle y fait regner un silence morne, caractere dominant de ces sortes d'assemblées.

On avoit reproché, il y a deux ans, à M. *Théaulon* d'avoir éludé la sévérité de l'ordonnateur du Sallon, en y glissant un petit sujet capable d'échauffer les imaginations libertines. Il répare cette faute aujourd'hui par sa *Mere sévere*, dont le but moral est de réprimer la coquetterie d'une jeune fille, qui ayant reçu un bouquet d'un jeune homme, se le voit déchirer; on l'humilie en la forçant de mettre des sabots. Cette composition naïve, mais peu spirituelle, est d'une exécution attrayante, à raison des caracteres bien prononcés. Celui de la mere frappe singulierement: on voit que le peintre s'est étudié surtout à rendre la fille intéressante, & peut-être lui a-t-il donné trop

de graces, de gentilleſſe, de piquant, de ſweſte, de fineſſe, pour ſon état, indiqué par la punition. On ne peut qu'exhorter ce jeune Artiſte, ainſi que le précédent, à choiſir toujours des ſujets bien penſés & dignes de leur pinceau aimable, mais trop mol, ſurtout chez M. *Bounieu* qui, à force d'adoucir & de lécher ſes figures, leur donne une couleur de cire. On voit que le ſecond peut acquérir une touche plus ferme & plus libre.

On eſt enchanté principalement, Monſieur, cette année de M. *Le Prince*, dans un genre, pour lequel il nous avoit donné déja de hautes eſpérances. Il les remplit à merveille. C'eſt le Payſage, qu'il peint d'un grand goût. Il ne nous tranſporte plus en Ruſſie; ce n'eſt plus cette nature marâtre qu'il offre à nos yeux; ce ſont les ſites délicieux des environs de *Paris*, dont tout le monde peut reconnoître la vérité. Il entend à merveille la perſpective aérienne: il marque parfaitement les diverſes heures du jour, les différentes façons, dont la terre eſt dorée & le ciel éclairé au lever, au midi & au coucher du ſoleil. Peut-être n'excelle-t-il pas autant à rendre la verdure, la fraîcheur du feuillage, le jeu de la lumiere & ſes accidens de toute eſpece, à travers ces maſſes légeres & mobiles: mais quelle variété, quel mouvement, quel eſprit dans la multitude dont il anime ſes tableaux champêtres! Il eſt fâcheux qu'on y

retrouve de tems en tems des reminiſcences de ſes premieres études, un coſtume & des formes Ruſſes. Son *Etude de Vache d'après nature*, eſt eſtimée digne du *Berghem*, au gré de certains connoiſſeurs : d'autres comparent ſon *Corps-de-garde* à ceux des deux *Teniers* & aux bambochades de notre *Wateau*. Pour moi, qui cherche moins les rapprochemens d'une maniere avec une autre, que le génie de l'Artiſte, que cet intérêt qui doit regner dans tous les bons ouvrages, je louerai M. *Le Prince* de n'avoir pas imité le défaut de ces Maîtres, donnant ſouvent dans les ſujets bas. Il a leur gaîté, leur fineſſe & n'eſt jamais ignoble.

Un tableau qu'il a intitulé *la Crainte*, m'a fourni longtems à réfléchir, ainſi qu'à beaucoup d'autres. Si l'on ne connoiſſoit le mérite de cet Artiſte, on ſeroit tenté de croire en l'examinant, qu'il a fait un contreſens, puiſque rien ne répond au ſentiment qu'il a voulu rendre ; que l'expreſſion du viſage de l'héroïne, ſon attitude & tous les acceſſoires qui l'entourent, font naître des idées entierement oppoſées. Seroit-ce donc une énigme qu'il a propoſée au Public? Il eſt plutôt à préſumer que, craignant de ſcandaliſer, s'il eut indiqué ſon ſujet ſous le vrai titre, il l'a maſqué ſous un autre, pour qu'il ne fût point rejetté du Sallon. En voici la compoſition ingénieuſe & vous en allez juger.

Une femme couchée, d'une belle figure, dont le corps parfaitement bien deſſiné eſt tout-à-fait ſéduiſant, a ſes couvertures relevées; elle n'eſt qu'en chemiſe, qui laiſſe entrevoir ſes appas de toutes parts. Elle ſemble s'élancer après quelqu'un, & ce mouvement, ainſi que ſon teint très coloré, ne déſignent rien moins que la frayeur. Un fauteuil eſt renverſé près de ſon lit; un déjeûner préparé, avec deux taſſes très-diſtinctes, prouve qu'elle ne devoit pas le faire ſeule, & que c'eſt à une heure où ne s'introduiſent pas ordinairement les voleurs. Un chien dans l'ombre, courant à la porte, ſemble aboyer après quelqu'un qui vient de s'enfuir, & vouloir venger ſa Maîtreſſe qu'il a outragée. En un mot, tout caractériſe un Amant téméraire, qui n'a pas eu la force de ſe rendre coupable & eſt allé cacher ailleurs ſa honte & ſon deſeſpoir.

Si j'avois voulu, Monſieur, ranger chaque Peintre ſuivant la ſenſation qu'il produit au Sallon, je vous aurois d'abord nommé M. *Vernet*. Outre l'effet admirable du pinceau de cet Artiſte qui ne vieillit point, c'eſt qu'il y joint une fécondité prodigieuſe, une facilité incroyable, & cependant il ne peut ſuffire aux ouvrages qu'on lui demande. Il faut ſe faire inſcrire chez lui pluſieurs années d'avance, avant de pouvoir en jouïr. Entre ſes productions on diſtingue deux grandes machines impoſantes par leur hauteur. L'une eſt *l'entrée d'un Port de Mer dans un tems*

calme, au coucher du Soleil: l'autre *une tempête, avec le naufrage d'un vaisseau.* Il est si fort au-dessus de tout éloge, qu'on ne s'attache plus qu'à y découvrir ce qui peut prêter à la critique. Par exemple, dans son second Tableau, moins estimé que l'autre, on remarque une femme qu'un marinier enleve aux flots, & si peu soutenue sur le dos de son libérateur, qu'on craint à chaque instant qu'elle ne tombe. Un amateur exprimoit à M. *Vernet* un autre genre de frayeur, maniere bien délicate de flatter son amour-propre: „ Je me hâte toujours, lui disoit-il, à chaque fois que je viens ici, de considérer ces nuages chargés qui forment votre orage, car j'appréhende qu'ils ne soient dissous & évanouis à mon retour." Mais pour le contraste, il a placé dans l'autre partie du Tableau un ciel déja serein & brillant, & qui tranche bien brusquement. Il y en a, sans doute, des exemples dans la nature; mais alors le moment de son action ne seroit que la fin de l'orage, ou ce ne seroit simplement qu'un *grain*, en terme de marine: ce qui ôteroit à la scene tout le terrible qu'elle doit avoir & qu'elle a, & conséquemment tout l'intérêt.

Le premier Tableau offre le groupe d'un Bacha, qui vient s'embarquer avec sa maîtresse & sa suite pour prendre le plaisir de la promenade, & cet amas de figures droites n'est pas regardé comme assez pittoresque. Une autre

faute contre le costume, & à laquelle il n'y a pas de replique, c'est que pour remplir un coin de la scene il y a mis des blanchisseuses, & l'on sait qu'on ne lave jamais dans l'eau de la mer, absolument impropre à cet usage. M. *Vernet*, qui est né dans un port de mer & les a si fort fréquentés, ne pouvoit l'ignorer; mais il a cru qu'on ne pousseroit pas la discussion jusques-là & il s'est trompé. Du reste, les autres détails sont traités dans l'un & l'autre ouvrage avec tant de vérité, qu'ils rappellent le propos de ce matelot, disant à son camarade tenté d'aller admirer une Marine de M. *Vernet*: *Que veux-tu aller faire-là? tu n'y verras que ce qu'on voit ici!*

Un Savoyard du Pont-neuf, ou un Porte-faix de la Monnoie en pourroit dire autant de M. *Machy*, qui nous offre différentes Vues des plus beaux édifices qu'on envisage des quais, & d'autres des environs de Paris. Indépendamment de ce genre, où brille la beauté de son dessin exact, pur, riche, où l'on admire le choix toujours heureux & délicat de ses profils dans les morceaux d'architecture dont il décore ses Tableaux, il veut aujourd'hui lutter contre M. *Robert*, dont le génie plus mâle & plus libre se déploie surtout dans les ruines. Son rival nous en offre de plusieurs especes, mais l'on y retrouve encore la netteté, la propreté de son exécution, & rien de cette fougue & des écarts

qui produiſent tant de chaleur chez l'autre.

Je ne m'arrêterai que ſur deux morceaux de celui-ci, qui ſerviront de preuve & caractériſent cet Artiſte. Ce ſont deux Vues des Jardins de *Verſailles*, dans le tems qu'on en abattoit les arbres.

Vous ſavez, Monſieur, que ce beau Parc eſt abſolument dévaſté aujourd'hui & offre un coup-d'œil triſte & nud, bien différent de celui qu'il préſentoit dans le tems de ſa magnificence. M. le Comte d'Angiviller propoſa au Roi, pour encourager la Peinture dans tous les genres, de faire lever par M. *Robert* le plan pittoreſque d'un ſpectacle effrayant, mais unique, & qui ne ſe retrouveroit plus d'un ſiecle. Le Peintre fut appellé. S. M. lui donna ſes ordres: Elle parut deſirer en même tems que ſa préſence ne lui en impoſât pas, & qu'il eſquiſſât ſur le champ ſon deſſin. M. *Robert* s'excuſa & répondit qu'il ne feroit ainſi qu'un mauvais Tableau, très-vrai, très-exact, mais froid. „ Quel eſt votre objet, Sire, ajouta-t-il? „ Ce n'eſt pas d'avoir un raccourci géométri- „ que de cette vaſte ſcene; mais de faire re- „ trouver à votre ame la ſenſation douloureu- „ ſe qu'elle éprouve, en jettant les yeux ſur „ cette nature morte, ſur ces monumens des „ arts qui, iſolés, n'ont plus d'aſpect agréable „ & ſemblent participer aux ruines de la pre- „ miere. Laiſſez-moi faire; je promets à V. M.

„ que je reproduirai à ſes regards tout ce „ qu'elle voit: mais qu'elle ne donne point „ d'entraves à mon imagination". Le Monarque y a conſenti & M. Robert a réuſſi parfaitement pour les gens de génie. Quant aux autres, qui ne retrouvent point les choſes à leur place, & qui ignorent cette anecdote, ils ſe récrient: que c'eſt manqué, que ce n'eſt pas reſſemblant.

Ils n'en diront pas autant des Ouvrages de Mlle. *Valayer*, dont le pinceau ſûr & fidele s'eſt ſoumis tous les objets de la nature inanimée. Mais après ce triomphe, elle court à de plus conſidérables. Déja elle s'eſt diſtinguée dans le portrait par une touche ferme & hardie. Celui de M. Roettiers, ancien Graveur général des Monnoies, eſt d'une vérité qui frappe tous ceux qui connoiſſent l'original, & d'un *faire* qui étonne tous les Connoiſſeurs. Elle groupe même actuellement; elle hiſtorie avec un égal ſuccès. C'eſt ce qu'on admire dans trois petits ſujets, dont *une jeune perſonne montrant à ſon amie la ſtatue de l'Amour*, arrête le ſpectateur, le porte à réfléchir, & annonce une tête qui combine des idées & ſait en faire naître.

Avant de finir, Monſieur, l'article de la Peinture, il ne faut point omettre le *portrait en pied du Roi*, trop remarquable, & par la hauteur de la machine, & par la beauté du cadre, & par le perſonnage auguſte auquel tous

les François viennent rendre hommage. Malheureusement on ne reconnoît Louis XVI qu'aux attributs de la Majesté qui l'entourent : des plaisans ont prétendu qu'à la tête près il étoit très ressemblant. C'est que M. *Duplessis*, au lieu de chercher à rendre l'homme, avoit voulu peindre le Monarque. Il n'a pas senti que l'humanité, la bonté, la popularité, la familiarité, si l'on peut s'exprimer ainsi, étant le caractere distinctif de la physionomie de notre Roi, il ne pouvoit s'allier avec celui de la grandeur, de la fierté imposante, repoussante même, qu'il a voulu lui imprimer. Du reste, les détails sont soignés avec l'exactitude qu'on connoît à l'Artiste : il a toujours le coloris vrai & vigoureux.

Si l'on pouvoit révoquer en doute son talent pour attraper les ressemblances, on seroit forcé de lui rendre bientôt justice en voyant son Tableau de M. le Président *d'Ormesson*, où se proportionnant à son sujet, il ne l'a point dépassé, il a exprimé littéralement la franchise, la bonhommie de ce Magistrat. L'air sérieux & pincé du Marquis de *Bievre*, qui contraste si fort avec ses calembours, & leur donne tant de vogue, ne lui a point échappé, & même son vêtement modeste & simple y ajoute encore. Il a déployé plus de force dans le portrait de M. *Ducis*, ce noir Tragique, l'auteur d'*Hamlet*, de *Roméo & Juliette* ; mais

mais dont la face large & fleurie annonce que ſon imagination n'influe en rien ſur ſon phyſique bien conſtitué.

Je vous parlerai encore du Portrait de M. *Coquebert de Montbret*, Conſul général dans le Cercle de Baſſe-Saxe, moins à raiſon du Peintre, M. *Perronneau*, dont la maniere dure eſt en général peu eſtimée, mais à raiſon du perſonnage qui, déja Membre du Corps Diplomatique depuis pluſieurs années, ſe trouve initié aux myſteres de la politique dans un âge où l'on n'en ſoupçonne pas encore l'exiſtence, & fourniſſoit ainſi un ſujet plus analogue au pinceau de l'Artiſte. Celui-ci, en vieilliſſant la figure du jeune homme, a du moins caractériſé ſon génie précoce & ſa prudence déja conſommée.

Je ne ferai que vous indiquer Mrs. *Pasquier*, *Hall*, *Courtois* & *Weiller*, deſtinés ſpécialement au ſervice de l'Amour, à peindre ces beautés, dont l'exiſtence furtive ne doit durer qu'auſſi longtems que la paſſion de celui qui les commande. Ce genre eſt trop borné, trop futile pour s'y arrêter. Il n'en eſt pas de même de M. *Chardin*, qui dans ſa vieilleſſe a toujours une maniere ferme & grande, nous fait encore l'illuſion la plus complette dans ſon tableau imitant le basrelief.

Mon silence, Monsieur, sur le reste des productions pittoresques du Sallon, sans leur ôter le mérite qu'elles peuvent avoir, indique cependant que ce ne sont pas elles qui sont le plus admirées. Une, effrayante par son étendue, & impossible à saisir par sa forme & sa façon d'être présentée, pourroit avoir de grandes beautés, d'autant qu'elle est d'un jeune Artiste ayant fait beaucoup de sensation il y a deux ans, de M. *Robin*, dont vous vous souviendrez, sans doute. C'est une Esquisse d'un Plafond exécuté dans la nouvelle Salle de Spectacle de Bourdeaux. Le sujet général est cette Capitale, qui éleve un Temple à Apollon & aux Muses. L'auteur en a fait un poëme entier divisé en cinq chants ou parties, & il justifie l'opinion que je vous en avois inspirée, en le regardant comme un des meilleurs soutiens de notre Ecole pour l'histoire & les œuvres de génie.

Mon dernier article sera pour M. *Jollain*, que je ne peux omettre en entier. Non content de vouloir mettre tout *Homere* en Tableaux, il semble embrasser aussi *le Tasse*. Dans un sujet tiré de ce dernier Poëte, il y a un *Renaud* où l'on admire un tour de force de l'Artiste. On y trouve trois formes différentes. Les persifleurs l'appellent *la Trinité*. En effet on y remarque distinctement la tête d'un beau

jeune homme, le corſage d'un héros & les jambes de l'être le plus ignoble.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 22 Septembre 1777.

Le plus grand morceau de Sculpture qu'on voit cette année, Monſieur, eſt le Mauſolée de feu Monſeigneur le Dauphin & de feue Madame la Dauphine, qui doit être placé dans le Chœur de la Cathédrale de Sens. Ce monument de M. *Coſtou*, mort lui-même avant d'y avoir pu mettre la derniere main, eſt fort compliqué & mérite un détail plus étendu.

L'Artiſte puiſant ſon idée principale dans le caractere diſtinctif des deux auguſtes Epoux, c'eſt-à-dire dans cette tendreſſe mutuelle qui les avoit unis pendant leur vie & n'a pas permis à Madame la Dauphine de ſurvivre longtems à la moitié d'elle-même, déja dans le tombeau, & à laquelle elle ne deſiroit que de ſe rejoindre, a imaginé de former un Piédeſtal, ſur lequel ſont deux Urnes liées enſemble d'une guirlande de la fleur qu'on nomme *Immortelle*.

„ Du côté de l'Autel, *l'Immortalité* debout „ eſt occupée à former un faiſceau ou tro- „ phée des attributs ſymboliques des vertus „ du Dauphin, telles que la *Pureté*, déſignée „ par une branche de Lys; la *Juſtice*, par „ une Balance; la *Prudence*, par un Miroir „ entouré d'un ſerpent, &c. Aux pieds de „ cette figure eſt le Génie des Arts, dont le „ Prince faiſoit ſes amuſemens. A côté, la „ *Religion*, auſſi debout, & caractériſée par „ la Croix qu'elle tient, poſe ſur les Urnes „ une Couronne d'étoiles; ſymbole des récom- „ penſes céleſtes deſtinées à l'un & à l'autre.

„ Du côté qui fait face à la nef de l'égli- „ ſe, le *Tems*, qu'on reconnoît à ſa faulx & „ à ſes divers acceſſoires, étend le voile fu- „ néraire, qui couvre déja l'Urne du Dauphin, „ ſur celle ſuppoſée renfermer les cendres de „ Madame la Dauphine. A côté, l'*Amour con- „ jugal*, ſon flambeau éteint, regarde avec „ douleur un Enfant qui briſe les chaînons „ d'une chaîne entourée de fleurs, ſymbole „ de l'Hymen.

„ Les faces latérales ornées de cartels aux „ armes du Prince & de la Princeſſe, ſont con- „ ſacrées aux inſcriptions qui doivent tranſ- „ mettre leur mémoire à la Poſtérité".

Telle eſt la maniere dont M. *Coſtou* a con- çu & rempli ſon plan, où l'on n'enviſage rien

de ſublime, peu d'unité & beaucoup d'images découſues ou trop reſſemblantes.

On eſt tenté d'abord de regarder comme un pléonaſme la fleur appellée *Immortelle*, employée d'une part, & l'*Immortalité* enſuite perſonnifiée de l'autre. Mais la premiere déſigne l'union immuable qui va régner déſormais entre les deux Epoux, & la ſeconde eſt relative uniquement au ſouvenir durable des vertus du Prince. Il s'enſuit au moins une certaine ſtérilité d'invention dans l'Artiſte pour n'avoir pas mieux varié & diſtingué ces deux idées qui ſe rapprochent & ſe confondent de nouveau dans la troiſieme; car la Couronne d'étoiles, dont la *Religion* veut faire rayonner à jamais les deux Urnes, eſt encore une ſorte d'*Immortalité* que, par la réflexion, on conçoit déſigner cependant celle des bienheureux.

Si l'on fait attention aux airs de tête, à l'expreſſion du viſage de ces perſonnages allégoriques, on trouve de même beaucoup de reſſemblance. Bien loin de remarquer les contraſtes piquans que le génie ſait ſe ménager dans les ſujets qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles, la douleur eſt le ſentiment dominant des trois figures dont nous venons de parler. Celle du *Génie des Arts*, qui vient de perdre un éleve & un protecteur, eſt aſſez na-

turelle. Quant à la *Religion*, elle pourroit également se réjouir de voir dans le ciel deux Héros Chrétiens, dont le salut sur la terre étoit toujours en danger, & se désoler de perdre deux soutiens dans un tems où elle en a tant de besoin. Mais on ne voit pas ce qui peut affliger l'*Immortalité*, dont la fonction toujours glorieuse, doit nécessairement la faire participer à la joie de ses sujets. Ce seroit, sans doute, une pensée sublime de lui donner des regrets en couronnant un Prince dont l'histoire mêlangée offriroit également & des victoires & des forfaits: pensée qui ne peut naître à l'égard de M. le Dauphin.

Si l'on passe du côté opposé du Monument, c'est une autre action dont on ne sent pas à l'instant la liaison avec la premiere; c'est une seconde partie du poëme presque détachée de l'autre. Les Urnes qui sont sur le centre, auquel elle se rapporte, ne frappent pas assez par leur masse, & sont un objet trop inanimé pour intéresser, en un mot, ne représentent qu'imparfaitement les augustes Epoux que doivent concerner toutes les parties de la composition.

D'ailleurs, le *Tems*, qui étend son voile d'une Urne à l'autre & les enveloppe enfin toutes deux, est une image belle, simple & dans la vérité historique, mais elle devroit se préser-

ter la premiere: il faudroit que celle de l'*Immortalité* & de la *Religion* ne lui fût que secondaire & terminât l'action d'une façon satisfaisante.

L'*Amour conjugal*, dont l'Artiste a fait un être distingué de l'*Hymen*, est une mauvaise allégorie, & ne sert qu'à augmenter le galimathias de ce poëme froid & obscur, mêlange bigarré de profane & de sacré, qui déplaît à l'esprit & devroit être proscrit d'un temple religieux.

Je me suis attaché, Monsieur, à discuter la composition de ce Mausolée, parce que c'est chez nos Sculpteurs, ainsi que chez nos Peintres, l'endroit foible; ce dont ils semblent s'occuper le moins. Ils ne font pas attention que l'invention dans leur art est, comme dans les ouvrages d'esprit, la partie principale; que toutes les autres la suppose nt, & que sans elle on ne peut être grand Artiste, pas plus que grand Ecrivain. Comme ils sentent bien cependant que c'est par où ils pechent, voilà la raison qui leur fait si fort redouter la critique des Gens de Lettres. Ils savent que ceux-ci iront droit au talon d'Achille, & ils espérent être mieux traités de la part de leurs confreres qui, plus ignorans, ne verront pas les mêmes défauts, ou sont intéressés à les leur pardonner, afin d'obtenir la même grace

à leur tour. Telle eſt la manie d'un Artiſte qui ne travaille pas pour la Poſtérité, & dès-lors il eſt en effet indigne qu'on s'occupe de lui.

Au ſurplus, quant à l'exécution, l'ouvrage de M. Couſtou fait regretter ſa perte. Elle eſt grande, noble, ſavante, correcte & même hardie. Le coſtume vouloit qu'il habillât les figures de la *Religion* & de l'*Immortalité*; ce qu'il a fait, avec des draperies jettées avec grace à larges plis, dont les contours moëlleux marquent bien ceux du corps des deux Divinités. Sa figure eſt impoſante, dans une attitude vraiment pittoreſque, & lui a fourni l'occaſion d'employer la vigueur & l'énergie de ſon ciſeau. Quant à ſon *Amour Conjugal*, s'imaginant, ſans doute, le diſtinguer de l'*Amour* ordinaire, il l'a fait grand, & lui a donné la forme d'un adolescent: idée recherchée & qui déplaît à la plupart des ſpectateurs. On ne s'habitue point à voir l'*Amour* raiſonnable.

En revenant au Sallon, on eſt arrêté par quatre grandes Statues de marbre, que je vous ai indiquées dès ma premiere Lettre, & qui ſont d'autant plus de plaiſir à voir, qu'elles repréſentent des hommes illuſtres de notre nation, dont l'Académie Françoiſe a déja, par des Panégyriques publics, conſacré la mémoire à la poſtérité. C'eſt un projet heureux de M. le Comte d'Angeviller, qui a ſuggéré au Roi de faire

faire ſucceſſivement exécuter par nos plus fameux ſtatuaires, les images des François célebres dans tous les genres. Cette ſuite, ſi elle a jamais lieu, ſera une maniere de faire apprendre notre hiſtoire aux enfans, également vive, facile & rapide.

Le premier eſt le Chancelier de *l'Hôpital*, dont on a fait l'Eloge cette année. L'Artiſte annonce qu'il en a ſaiſi le moment le plus intéreſſant, celui où ce Chancelier „ exilé dans „ ſon château, apprenant que ſes ennemis ve- „ noient pour l'aſſaſſiner, loin de s'émouvoir, „ commanda d'ouvrir toutes les portes. Ce „ trait de fermeté, ajoute-t-il, a déterminé „ l'Artiſte à donner ce caractere à ſon attitude „ & à l'expreſſion de ſon viſage."

On juge peu prudent à M. *Gois* de nous avoir avertis de ſon intention. Elle n'eſt point du tout rendue. Le ſublime de ce Héros patriotique n'eſt nullement exprimé ſur ſa figure, qui n'offre que de l'indifférence ou de l'impaſſibilité; ce qui y ajoute même du puérile, c'eſt une innovation qu'il a regardée comme une fineſſe ſavante & hardie dans l'exécution, qui peut l'être aux yeux des gens de l'art, mais qui eſt ſûrement mal-adroite. Au premier coup d'œil on croit le Chancelier manchot: pour retrouver ſa main gauche on eſt obligé d'aller la chercher par derriere, où elle eſt occupée à retrouſſer ſa ſimarre, geſte peu noble

& surtout dans un pareil moment. Si l'on regarde ensuite les pieds, on remarque le droit soulevé avec légéreté, comme s'il alloit faire un pas de danse; autre gaucherie qui ne va point à la gravité du personnage. Du reste, on ne peut qu'applaudir à l'exécution, soit de la tête, soit de l'à plomb du corps, soit des draperies, sous lesquelles on sent parfaitement le nud. On est fâché de voir qu'un si habile homme ait plus songé à faire briller son ciseau que son intelligence.

On en peut dire autant de M. *Pajou* dans son *Descartes*, qui rêve à la Suisse, bien loin de nous frapper par les conceptions fortes d'un Philosophe fabriquant le monde dans son imagination. M. *Mouchy* n'a pas été plus heureux à rendre l'ame de *Sully*, ce modele des Ministres; & M. *Le Comte*, à faire couler des levres de *Fénelon* cette éloquence douce & insinuante de l'auteur du *Télémaque*. Mais tous semblent disputer le prix entr'eux pour l'observation la plus exacte du costume, pour la beauté du *faire*, pour toutes les parties de détail, n'exigeant que de la vérité, de la force ou de la délicatesse dans la main.

En remontant au Sallon, je n'apperçois, parmi une foule de Bustes, que deux ou trois morceaux d'une composition propre à exciter le génie. L'un est *Vulcain présentant à Vénus les armes d'Enée*. L'air fâcheux du demi-Dieu

y eſt très-bien rendu. On y voit le mécontentement de ce malheureux époux percer à travers ſon empreſſement & ſon obéiſſance. Toute l'anatomie du corps eſt ſavamment traitée, & cette Statue, modelée ſeulement en plâtre, répond à la haute opinion qu'on avoit conçue, il y a quatre ans, des talens de M. *Bridan*.

Le *Morphée* de M. *Houdon* caractériſe le Dieu du ſommeil, de façon à ne pouvoir le méconnoître. Ce n'eſt point un aſſoupiſſement ordinaire; c'eſt une ſuſpenſion parfaite de tous les ſens, c'eſt une peſanteur profonde, un abandon total; c'eſt l'anéantiſſement le plus abſolu, qui ſeroit maladie, léthargie dans un mortel, & n'eſt que l'état naturel de cette Divinité. Ses aîles ſeules ſemblent avoir quelque action encore, quelque mouvement, pour exprimer, ſans doute, au milieu de ſon engourdiſſement, ſon empire ſur la nature entiere.

Ce qui annonce la facilité de l'exécution, jointe chez cet Artiſte à l'intelligence raiſonnée de ſon art, c'eſt la multitude d'ouvrages qu'il a expoſés; enſorte qu'à lui ſeul il en a preſque fourni autant qne tous ſes confreres enſemble. Il n'en eſt aucun qui n'ait du mérite. Entre ſes buſtes, on diſtingue ceux de *Monſieur*, de *Madame*, de Madame *Adélaïde*, de Madame *Victoire*. Dans la premiere tête il a parfaitement exprimé la ſageſſe prématurée

de cette Alteſſe Royale, par un air de réflexion qui ne lui ôte rien de ſes graces & de ſa jeuneſſe. Au contraire, il n'a point flatté ſon auguſte compagne, Princeſſe non moins ſenſée, mais dont la figure annonce en effet moins de fraîcheur & plus de maturité. Les deux Tantes lui fourniſſoient également des contraſtes à rendre, qu'il n'a pas moins bien ſaiſis, ſoit en exprimant la fineſſe des traits de l'aînée, ſoit en modélant l'embonpoint de la cadette. Il faudroit être Artiſte, Monſieur, pour vous détailler toute l'habileté du ciſeau de celui-ci à travailler les dentelles, à planter les cheveux, à les détacher, à coëffer avec élégance, à figurer les divers attributs des Ordres du Prince, enfin à rendre tous les acceſſoires, avec non moins de vérité que l'ame de ſes modeles.

Ses autres buſtes ont tous des variétés frappantes, & ſi je pouvois les détailler, vous verriez qu'on eſt incertain dans quel genre de têtes il excelle le plus. Il préſente tour-à-tour la majeſté, la nobleſſe, les graces, l'enjouement, la ſévérité, l'ingénuïté, l'eſprit, le génie; tout cela eſt différencié ſuivant le ſexe, l'âge, le caractere, le rang des perſonnages. Par exemple, ſon buſte d'une Diane, dont le modele de grandeur naturelle doit être exécuté en marbre & placé dans les jardins du Duc de *Saxe-Gotha*, eſt mieux conçu que par M.

Allegrain. C'eſt le genre de beauté auſtere de cette Déeſſe, qui imprime le reſpect, au lieu d'encourager la témérité par des graces trop ſéduiſantes.

M. *Houdon*, dans la collection de ſes œuvres, avoit parlé d'un Buſte de *Charles IX*; mais il a ſenti vraiſemblablement qu'on verroit avec horreur un Monarque auteur du *Maſſacre de la St. Barthelemi*, & il ne l'a point placé ſous nos yeux. Son médaillon de *Minerve* en marbre eſt d'une pureté de ciſeau digne de la Déeſſe. J'aime beaucoup ſon idée d'une *Veſtale, qui doit ſervir de lampe de nuit.* Elle eſt ingénieuſe & analogue aux fonctions de la Prêtreſſe.

Nos Sculpteurs, Monſieur, ne ſemblent pas avoir été plus heureux à nous reproduire le Roi actuel, que M. *Dupleſſis.* Je dis, *nos Sculpteurs*, parce que j'enviſage deux buſtes de *Louis XVI:* l'un traité par M. *Pajou*, ſans avoir une exacte reſſemblance, eſt plus dans le caractere de S. M., dont elle exprime la popularité, mais ſi bénigne, qu'elle en deviendroit niaiſe. L'autre, de M. *Boizot*, a plus de nobleſſe, mais on y critique une certaine fineſſe qui, au gré des courtiſans ayant l'honneur d'approcher du Monarque, n'eſt pas l'attribut diſtinctif de ſa tête. Ce dernier a mieux réuſſi dans le Buſte de l'Empereur, dont, ne pouvant plus admirer la perſonne, les François aiment encore à contempler l'image. Elle eſt

d'une exactitude scrupuleuse & son air de tête est surtout bien saisi dans ce point d'attention & d'examen qui étoit l'attitude fréquente de cette Majesté observatrice à *Paris*.

M. *Caffiery* nous produit aussi trois Bustes intéressans, propres à faire s'évertuer le génie d'un Artiste. Il a fait passer dans la tête de son *Maréchal du Muy* l'esprit de la devise qu'il a gravée au bas: *Virtutis veræ custos, rigidusque satelles*. Son *Pierre Corneille*, dont le Buste doit être placé dans le foyer de la Comédie Françoise, est animé de la vigueur qui caractérisoit encore les dernieres pieces de ce grand homme dans sa vieillesse. Enfin celui de *Benjamin Franklin* nous montre un sage Philantrope, qui cherche le remede aux maux de sa patrie. On voit son ame se soulever d'indignation sur sa physionomie, dont ce sentiment altere la douceur.

Il semble que l'auteur l'ait esquissé dans le moment où il lui commandoit le tombeau d'un Général, qu'on conçoit aisément, en le détaillant, être destiné à passer en Amérique. M. *Caffiery* en expose le dessin noble & simple, digne de l'antique, comme les vertus de celui dont le monument doit perpétuer le souvenir & la gloire.

„ Sur un retable soutenu par deux conso-
„ les s'éleve une colonne tronquée, sur la-
„ quelle est posée une urne cinéraire. D'un

„ côté de la colonne eſt un trophée militaire,
„ accompagné d'une branche de cyprès; de
„ l'autre ſont les attributs de la Liberté,
„ grouppés avec une branche de palmier. On
„ y lit cette inſcription : *Libertas reſtituta.*
„ Derriere la colonne s'éleve une pyramide.
„ Deſſous le retable entre les deux conſoles,
„ eſt un cartel & une table de marbre blanc,
„ pour l'inſcription."

On ne ſait pourquoi l'artiſte n'a oſé nommer le héros (*), auquel doit être élevé ce monument. Il eſt l'objet de la curioſité générale, & l'on s'indigne d'une réticence injurieuſe, caractériſant la foibleſſe du gouvernement, qui ſans doute l'a défendu pour ne pas déplaire aux Anglois.

Vous vous rappellerez peut-être, Monſieur, que je critiquai beaucoup au dernier Sallon des eſquiſſes de figures imaginées pour la Salle de Spectacle de Bordeaux, par M. *Berruer*. Il les a expoſées cette année plus finies, & modelées telles qu'elles doivent être exécutées en grand. Elles ſont en Caryatides: l'une eſt *Melpomene* & l'autre *Thalie*. Celle-là eſt noble & belle, mais elle n'a qu'une douleur froide, & non ces fureurs convulſives, attributs diſtinc-

(*) On voit que c'eſt le Général *Montgomery*, mort en Canada de ſes bleſſures, entre les bras d'*Arnold*, qui lui a ſuccédé.

tifs de la tragédie moderne. L'artiſte a donné à celle-ci un viſage long, forme conſacrée à la franchiſe, à la bonhommie, qui ne peuvent s'allier avec la gaieté piquante de la Déité maligne. Au reſte, elle eſt analogue au génie de nos comiques actuels, de nos triſtes & bénins auteurs de Drames. Quant à la *Terpſicore*, elle n'a ni graces ni décence; elle eſt bien en mouvement, mais d'une façon ignoble: elle a l'air d'une *Catin* danſant aux *Porcherons* (*).

Nous terminerons l'article des Sculpteurs par un Agréé, qui n'eſt point encore ſur le catalogue & mérite certainement d'y être. C'eſt M. *Foucou*, dont une tête de *Bacchante*, & une de *Corybante* tenant un petit Satyre ſur ſes épaules, en marbre, ſervent de preuves de ſon talent. Belle expreſſion, pureté de ciſeau, contours moëlleux, fini précieux; tout y caractériſe le grand artiſte & l'on y découvre même le germe du génie.

Entre les Graveurs, M. Le Bas obtient toujours par ſes œuvres le premier rang que lui donne ſon ancienneté. Sa *Vue du Port & de la Citadelle de Saint-Petersbourg ſur la Nerva, priſe deſſus le Quai, près du Palais du Grand Chancelier, Comte de Beſtouchef*, eſt une vaſte compoſition, d'après le tableau de M. *le Prin-*

(*) Guinguettes renommées de Paris.

ce, qui fixe tous les yeux par sa magnificence. Il prouve que les machines immenses n'effrayent pas le génie de cet Artiste, voué spécialement aux sujets plus naïfs & plus gais. Il est vrai qu'on le retrouve dans les détails où il a pu se livrer à son goût, dans tous ces grouppes amusans, dans mille traits spirituels qu'a saisis son modele, dont il est digne, & qu'il rend avec une liberté d'original. Cette Estampe doit être dédiée à S. M. l'Impératrice de toutes les *Russies*, &, en reproduisant à Paris les superbes ouvrages de cette Souveraine, elle attestera en même temps à *Petersbourg* les talens de nos Artistes.

Je vous ai déja annoncé, Monsieur, une Estampe de M. *Porporati*, Graveur & Garde des Dessins du Roi de *Sardaigne*, à l'occasion de la belle Inscription de M. *Rousseau* de *Geneve*: *Prima mors*, *primi parentes*, *primus luctus*. On en devine le sujet à l'instant: c'est la *mort d'Abel*, ou plutôt l'effroi & la surprise dont *Adam* & *Eve* sont saisis à la vue du cadavre de leur fils. On ne peut faire un éloge plus juste de l'ouvrage, qu'en convenant qu'il rend précisément tout ce que désigne la légende. C'est la mort dans toute sa vérité ; c'est la tendresse paternelle à son plus haut dégré; c'est surtout cette douleur morne & profonde qui, pour la premiere fois, introduite dans le monde, flétrissoit la figure des chefs de l'hu-

manité, & n'a ceſſé depuis de tourmenter leur poſtérité infortunée. Outre l'invention, qui ſemble appartenir à l'Artiſte & lui fait infiniment d'honneur, ſon exécution eſt grande, ſimple & ſublime, comme ſon idée.

Entre les œuvres de M. *Beauvarlet*, qui dans ſes ſujets hiſtoriques embraſſe la ſuite de l'hiſtoire d'*Eſther*, d'après M. de *Troy* le fils, & ſoutient la réputation méritée qu'ils lui ont faite, je ne choiſirai que le Portrait de M. *Sage*, plus précieux par l'anecdote. C'eſt un Phyſicien habile de l'Académie des Sciences, ſi enflammé pour la propagation de l'étude de la Chymie, qu'il en fait un Cours gratuitement, où il admet tous les honnêtes gens qui veulent ſe préſenter chez lui. Ses Eleves ne pouvant lui témoigner leur reconnoiſſance autrement, ont voulu la perpétuer en faiſant graver ſon image avec cette inſcription au bas: *Diſcipulorum pignus amoris.* Ils ont choiſi un Artiſte en état de répondre à l'étendue & à la durée de leur ſentiment. Ils ont jugé le burin de M. *Beauvarlet* le plus propre à rendre la phyſionomie ouverte & bienfaiſante de leur maître.

Que M. *Cathelain* n'a-t-il auſſi bien employé ſon talent! pourquoi choiſir le portrait de M. l'Abbé Terray, de ce monſtre abhorré de la France entiere, qu'elle rougit d'avoir produit, & dont elle voudroit effacer l'adminiſtration

de ſes faſtes? Que n'a-t-il du moins imité la prudence de feu M. *Roſlin*, qui, en ſe chargeant du tableau, s'eſt bien donné de garde de le produire au Sallon? L'exiſtence de cet ouvrage offert à tous les yeux & ſoutenu de tous les regards, prouve l'apathie de la nation: chez toute autre, cette effigie ſeroit miſe en pieces, il y a longtems. Quoi qu'il en ſoit, le Graveur, ſans doute, ne conſidérant ſon ſujet qu'en Artiſte, a trouvé une tête dont le caractere bas & ſiniſtre préſentoit des difficultés dignes de ſon burin. L'Ex-Contrôleur général eſt extrêmement reſſemblant, &, au milieu de ſa laideur, l'eſprit perce dans ſes yeux pleins de feu. C'eſt un morceau d'exécution vigoureuſe & fiere, au gré de ceux qui peuvent le contempler de ſang froid. Pour moi, j'en ai toujours détourné les yeux, pour admirer au deſſus la maniere de M. *Arange*, Agréé digne de lutter contre M. *Porporati*. Sa *Mort de Didon*, d'après *le Guerchin*, ſa *Cléopâtre* d'après *le Guide*, indiquent un Artiſte né pour le grand.

M. *de Launay*, dernier Agréé, ſans avoir un burin auſſi hardi, l'a fécond & étendu. Sa *Marche de Silene*, d'après *Rubens*, eſt une preuve que les grouppes multipliés ne l'embarraſſent point, qu'il a de la gaieté. Son *Endymion* & ſa *Leda* ſont d'une grande correction de deſſin. On trouve un *faire* doux & moëlleux dans ſa *Complaiſance maternelle*, &

ſon *Heureuſe fécondité*, d'après M. *Fragonard:* ſes *Ruines Romaines* ſont frappantes, attriſtent par une grande vérité; & ſes divers ſujets pour la *Nouvelle Héloïſe*, pour le *Télémaque* & le *Roland furieux*, ſont pleins d'eſprit. L'Académie ne peut que faire une excellente acquiſition dans un pareil membre.

S'il étoit queſtion, Monſieur, de régler l'ordre du rang de chaque artiſte, proportionnément à ſon mérite, avant d'en parler, je n'aurois pas réſervé M. *Duvivier* pour la fin. Quoique ſon genre ſoit le dernier, il n'en eſt point que ne puiſſe illuſtrer un homme de mérite, & aſſimiler preſque à ceux d'une eſpece ſupérieure. Tel eſt M. *Duvivier*, Graveur de Médailles. Il nous offre cette année pluſieurs petits Poëmes circonſcrits dans l'eſpace étroit où il eſt forcé de ſe renfermer. Tels ſont *le Renouvellement de l'Alliance des Suiſſes*, *le Retour du Parlement de Toulouſe*, ayant pour revers *des Priſonniers délivrés à cette occaſion par le Corps de Commerce*, *&c.* Malgré leur complication, on y admire un deſſin net & facile, du feu & de la correction. Son *Sceau de l'Académie* pour ſon morceau de réception, eſt remarquable par la tête du Roi, plus reſſemblante qu'en peinture ou en buſte, mais ſurtout par la légende: *Libertas Artium reſtituta*, 1776 (*).

(*) Elle eſt autour d'une *Minerve*, formant le revers de la

Et c'eſt cette même Académie, ſe réjouiſſant de la liberté rendue aux Arts, qui vient de ſolliciter un Arrêt du Conſeil, où par un deſpotiſme révoltant, on ôte aux Peintres qui ne peuvent figurer chez elle, la faculté d'expoſer au Colyſée leurs productions!

Je m'arrête, Monſieur, & l'aurois fait beaucoup plutôt, ſi je n'avois voulu vous juſtifier mon aſſertion du début de ma premiere lettre. Quelque médiocre que ſoit encore le Sallon de cette année, les Voyageurs, les Etrangers ſont émerveillés de ſa fécondité & d'un talent plus ou moins marqué qui ſe manifeſte dans preſque toutes ſes productions. Ils aſſurent qu'on parcoureroit l'Europe avant de pouvoir raſſembler entre les œuvres des Artiſtes modernes de quoi compoſer une collection ſemblable. Contentons-nous donc de notre médiocrité, que les nôtres pourroient bien appeller *aurea*, car on ne les a jamais vu ſi fêtés, ſi vantés & ſurtout ſi bien payés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Médaille & des nouvelles armes accordées par le Roi à l'Académie, ſuivant l'article VIII des nouveaux Status & Réglemens.

ANNÉE MDCCLXXIX.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, expoſées au Sallon du Louvre le 25 Août 1779.

LORSQU'EN 1737 M. Orry, Miniſtre des finances, Directeur Général des Bâtimens, ordonna, Monſieur, l'expoſition des Peintures & Sculptures, qui depuis a lieu régulièrement, ce Miniſtre recueillit les éloges dûs à ſon heureuſe idée; un Poëte aimable (*) le chanta, l'appella le pere du génie, le reſtaurateur des beaux arts, le digne rival de Colbert; il reçut la brillante gratification de Vice-Protecteur de l'Académie. Les ſoins de MM. de Tourneheu & Marquis de Marigny, pour la continuation de ce Concours, leur ont procuré les mêmes applaudiſſemens, ils ont été regardés comme des Mecenes diſtingués, auxquels on a ſucceſſivement prodigué à forte doſe l'encens que l'adulation a ſans ceſſe en réſerve pour ceux dont elle attend des graces. C'eſt

(*) M. Greſſet.

maintenant sur M. d'Angiviller qu'elle se retourne, car le saint du jour est constamment le plus grand. Je ne veux point discuter lequel de ces Directeurs mérite davantage des artistes; mais en louant les bonnes intentions de ce dernier, j'observerai qu'elles ne sont peut-être pas aussi propres qu'on le croiroit à faire naître les talens & à leur donner l'essor. Ces statues, ces tableaux d'histoire qu'il commande régulièrement pour le Roi, doivent, il est vrai, former à la longue une suite de morceaux propres à attester l'existence d'une foule d'artistes au siecle où il aura vécu; mais s'ils ne peuvent soutenir la comparaison des chef-d'œuvres des grands Maîtres, si la médiocrité est le sceau de ces nombreuses productions, il n'aura pas pris, sans doute, le meilleurs moyen d'illustrer l'Ecole Françoise & de lui assurer la supériorité sur les autres. Plusieurs causes concourent à rendre infructueux tous ces efforts pour faire éclore le génie & le développer: des argumens donnés, des formes indiquées, un tems limité sont autant d'entraves dans lesquelles il est circonscrit, qui le gênent, le resserrent & l'étouffent. D'ailleurs, chacun veut avoir part aux bienfaits de la cour, & tel artiste quitte un genre, dans lequel il auroit excellé, pour un autre, auquel il n'étoit pas appellé; & puis le manege, l'intrigue, la cabale & peut-être la perfidie & la noirceur sont mis en jeu: les con-

currens viſent moins à ſe ſurpaſſer en mérite, qu'à ſe ſupplanter ; ils deviennent des courtiſans, au lieu d'être des hommes ſupérieurs. La Peinture, car c'eſt ſurtout d'elle dont je parle ici, eſt un art d'imitation ; c'eſt en voyant les modeles, en les étudiant, en s'en pénétrant, que le Correge ſe ſent & s'écrie, *ed io ſono pittorè!* Je crois donc, Monſieur, qu'en continuant de développer aux yeux du public les richeſſes immenſes en ce genre, entaſſés dans les divers palais de nos rois, qui y reſtent inconnus, s'y gâtent & y dépériſſent, on feroit éclore plus de talens, qu'en répandant une ſomme modique, accordée d'avance à la faveur, ſans qu'on ſache ſi le talent la méritera.

Ce qu'on voit au Sallon de cette année, fortifie mon aſſertion ; c'eſt que le meilleur Tableau, celui qui réunit tous les ſuffrages & eſt regardé comme ſurpaſſant de beaucoup les dix ordonnés pour le Roi, eſt le fruit d'une compoſition libre, une conception de l'auteur même, s'enthouſiaſmant à la lecture d'Homere. Le ſujet eſt *Hector qui détermine Pâris, ſon frere, à prendre les armes pour la défenſe de ſa patrie.* Le Peintre eſt M. *Vien*, Directeur de l'Académie de France à Rome. L'action ſe paſſe dans le palais de *Priam* : le héros Grec accable de reproches le Prince efféminé ; il étend la main & lui indique les murs de Troye, où il devroit être, au lieu de languir aux pieds d'une

d'une femme. Pâris a les bras croisés, attitude d'une réflexion profonde & douloureuse; il porte le regard vers ses armes suspendues à une colonne du palais: Helene arrive les larmes aux yeux, fixe son époux, & semble espérer pour l'attendrir qu'il ramene les siens sur elle. La Princesse est entourée de ses femmes debout, attristées & prenant part à son inquiétude. Un petit Amour entre elle & Pâris tire celui-ci par son vêtement. Enfin Hector a près de lui Andromaque. Des suivantes portent Astianax & tant de personnages enrichissent la scene sans confusion. L'Architecture, du meilleur genre & d'une perspective bien entendue, remplit le fond du tableau, dont l'ordonnance nette & précise est relevée par un dessin correct & élégant. Il est, en général, sauf le ciel, d'un excellent ton de couleur, plein de vigueur & d'harmonie; on s'apperçoit que M. *Vien* a sçu profiter encore de son séjour au centre des Arts: rien de négligé dans les accessoires; enfin, c'est un chef-d'œuvre pour le *faire*; il n'y manque qu'une chose. Eh! quoi? Ce n'est pas le don de plaire, mais c'est celui d'attendrir, de remuer l'ame, d'y exciter les passions des personnages, d'imprimer du mouvement & de l'intérêt à son sujet. Qu'auroit fait M. *Doyen*, par exemple, à la place de M. *Vien*, car, quoique le premier soit détestable depuis quelque tems, on ne peut

lui ôter la partie de l'expreſſion, l'invention, la chaleur; il auroit animé toute ſa compoſition; en prononçant fortement le caractere d'Hector, il eut fait contraſter la vigueur, le rembruni des muscles, avec la blancheur, la délicateſſe des chairs de Pâris, & il auroit rompu l'uniformité de toutes ces figures droites, en repréſentant celui-ci ébranlé & portant la main à ſes armes: au lieu d'un petit Amour allégorique & froid, il l'auroit placé dans le cœur du Prince, qui rencontrant les regards d'Helene eut bientôt perdu le courage momentané que lui eut inſpiré ſon frere. Vous ſentez, Monſieur, quelle différence eut réſulté d'un tel changement qui, en donnant plus de vie & d'action au principal perſonnage, l'eut rendu par-là néceſſairement le premier objet de l'attention du Spectateur empreſſé de voir ce qu'il va faire.

A côté de ce tableau eſt un de ceux ordonnés pour le Roi, M. *la Grenée* l'aîné en a été chargé. Voici comme il nous expoſe ſon argument. *Popilius envoyé en Ambaſſade à Antiochus Epiphanes, pour arrêter le cours de ſes ravages en Egypte.* Il développe enſuite les diverſes parties de ſon Poëme. „ Le Conſul „ & ſes deux Collegues joignirent Antiochus „ à Eleuſine, bourgade peu éloignée de la vil„ le d'Alexandrie que ce Prince alloit aſſiéger. „ Là le Conſul lui *lut le décret du Sénat*, qui

„ portoit, *qu'Antiochus cesse de faire la guerre*
„ *à Ptolemée en Syrie.* Le Roi répondit au
„ Consul, *donnez-moi le tems d'en conférer avec*
„ *mon Conseil.* Le fier Républicain ne trou-
„ vant point la réponse du Roi assez prompte
„ & assez décisive, l'environna d'un cercle,
„ qu'il décrivit sur le sable avec la baguette
„ qu'il tenoit à la main, en lui disant : *vous*
„ *ne sortirez par de l'enceinte où je vous renfer-*
„ *me ; que je ne sache si je dois vous regarder*
„ *comme ami ou comme ennemi ; vous devez ré-*
„ *vérer en moi l'autorité du Sénat que je repré-*
„ *sente.* Le Roi cessa toute hostilité."

Cette scene, plus tranquille que la précédente, est cependant susceptible d'un sublime qui auroit sauvé le froid & la monotonie de la composition : au lieu de représenter le cercle tracé, Antiochus déja circonscrit & Popilius qui le regarde, avec moins de noblesse que de gravité, j'aurois voulu peindre ce dernier décrivant le cercle d'un air fier & menaçant, qui eut en quelque sorte exprimé le décret du Sénat ; le Monarque indigné s'efforçant en vain de franchir la ligne, retenu, ce semble, par une force supérieure, dont il auroit été enchaîné malgré lui. Un Licteur derriere le Consul, courbé, les mains demi-ouvertes, comme pour attraper des mouches, est un accessoire ridicule qui annonce combien peu les Spectateurs d'une action aussi imposante y prennent part.

Je ne puis mieux vous faire connoître, Monsieur, l'idée que les partisans de M. *la Grenée* ont de ses ouvrages, qu'en vous citant un de leurs Eloges; ils disent *qu'il leur semble d'un pinceau aimable & suave, quoique moins soutenu pour la couleur que ses autres tableaux.* (*).

On ne reprochera point, Monsieur, au frere cadet de ce Peintre le défaut de chaleur & d'expression; il est vrai que le point historique offert à son imagination présentoit toutes les horreurs dignes de nos tragédies modernes, suivies de la plus belle, c'est-à-dire la plus sanglante catastrophe: c'est la fermeté de Jubellus Tauréa. Il est tiré de Valere Maxime & mérite d'être connu. „ Fulvius Flacus, Consul, dans „ le moment qu'il faisoit exécuter sous ses „ yeux les principaux Sénateurs de Capoue, „ coupables de révolte contre les Romains, „ reçoit des lettres du Sénat qui lui ordonnent de suspendre. Alors Jubellus Tauréa „ Campanien, s'avance vers lui, & lui dit à „ haute voix : *pourquoi, Fulvius, n'appaises-tu pas la soif que tu as de répandre notre* „ *sang ? En versant le mien, tu pourrois te* „ *vanter d'avoir fait périr un homme plus ferme* „ *que toi. Je le ferois*, lui répond Fulvius, „ *si l'ordre du Sénat ne m'arrêtoit. Pour moi,*

(*) Voyez le *Journal de Paris.*

„ repliqua Tauréa, *qui n'ai point reçu d'ordre*
„ *des Peres conscrits, je puis te donner un spec-*
„ *tacle digne de ta cruauté & un exemple au des-*
„ *sus de ton courage.* A ces mots, il poignar-
„ de sa femme, ses enfans & se tue lui-même."

Ce sujet mal exposé, puisque ce n'est point la fermeté, mais la férocité de Jubellus Tauréa, qu'il s'agit de rendre, est un de ceux qu'Horace recommande aux Poëtes d'écarter des yeux & que les Peintres, sans doute, devroient à plus forte raison s'interdire. Quoi qu'il en soit, il étoit digne de la touche la plus énergique, & malheureusement l'auteur n'y a mis que de la dureté, de l'atrocité: l'on ne peut lui refuser le secret d'exciter l'horreur au suprême degré, elle est répandue dans l'ensemble de son Poëme & il en résulte un desordre qui s'étend à toutes les parties. Nul clair obscur, un coloris généralement plombé, des raccourcis pleins d'incorrection, des figures lourdes. La femme du Sénateur qu'il vient d'immoler, sur lequel le cœur du Spectateur devroit s'épancher, se reposer en quelque sorte avec une compassion tendre, qui tempéreroit le premier mouvement d'effroi & d'exécration, le repousse, au contraire, & lui fait détourner les regards, en n'offrant qu'un cadavre sans sentiment & exhumé de la tombe, où l'on l'auroit cru enséveli depuis plusieurs mois: cependant, Monsieur, malgré ces énormes défauts

d'intelligence & d'exécution, j'ai vu beaucoup de gens préférer ce tableau qui les remue, aux autres plus réguliers, mais froids & sans vie. Tel est celui de *Régulus*. „ Il n'ignoroit „ pas, ce grand homme, quels supplices lui „ destinoient ses barbares ennemis ; cependant „ il écarta sa famille qui s'opposoit à son pas- „ sage & s'embarqua pour Carthage d'un air „ aussi tranquille & aussi satisfait que si, après „ avoir terminé les affaires de ses cliens, il „ fut parti pour se délasser de ses pénibles tra- „ vaux dans les riantes campagnes de Ta- „ rente."

Tout cela se trouve dans Horace, dont le passage est tiré, & nullement sur la physionomie du héros mal dessinée. Sa robe, excessivement volumineuse sur le côté gauche, donneroit lieu de soupçonner un corps étranger caché dessous, un larcin fait à sa patrie, qui le décéleroit pour un contrebandier mal-adroit, que les commis des Douanes de Rome n'eussent pas manqué de fouiller, si les maltôtiers y eussent alors été connus. Je vous rapporte, Monsieur, cette mauvaise plaisanterie, comme une preuve du peu d'intérêt qu'excite Régulus & tout le tableau en général. Les différens personnages, assez nombreux, par le manque de distribution heureuse des clairs & des ombres, ne semblent qu'un seul grouppe avec le principal & même avec la roche & les fabriques de

Ripa grande, lieu où s'embarque le Romain : les détails de cette partie sont les meilleurs, quoique marquant une ignorance grossiere de l'appareil d'un départ maritime : mais les figures Carthaginoises sont belles, frappantes & dans un costume de mœurs, de vêtemens & d'expression caractéristique.

La Mort de Calanus, *Philosophe Indien*, qui las de la vie, âgé de plus de 80 ans, demande à Alexandre qu'on lui dresse un bucher pour ses funérailles, fait plus d'honneur à M. *de Beaufort*, que ses ouvrages précédens. Il y regne une belle simplicité, cette unité d'action où se reconnoissent les plus grands Maîtres. Le costume y est parfaitement observé, jusques dans le Ciel, qui par sa pureté désigne le Ciel de l'Inde, lieu de l'événement. La figure du Philosophe en mouvement est noblement ajustée & bien drapée. La touche, en général, est assez ferme & le coloris point mauvais : mais des défauts sensibles s'y remarquent en même tems. L'action se passe au milieu de l'armée du Roi de Macédoine : elle étoit assez curieuse pour attirer beaucoup de spectateurs, & quatre personnages seuls, le héros principal compris, composent la scene trop solitaire : le sujet n'est pas indiqué parfaitement ; on ne remarque point le bucher qui devroit être allumé, & Calanus montrant le ciel à l'officier que lui envoye Alexandre pour recevoir ses dernieres inten-

tions, ſemble faire une menace, qui ne ſeroit pas l'expreſſion de la reconnoiſſance dûe au Prince, ſon bienfaiteur.

M. *Brenet* a eu le troiſieme tableau à traiter pour le Roi, *Metellus ſauvé par ſon fils.* Je remarque à cette occaſion, Monſieur, qu'il eſt très fâcheux pour un Artiſte, comme pour un Poëte, d'être obligé de donner le commentaire de ſon ouvrage; il faudroit toujours au moins que l'action principale fût une, préciſe, claire & s'expliquant auſſi facilement à l'eſprit qu'aux yeux. L'Artiſte dont il s'agit ici, étoit chargé d'un de ces ſujets compliqués, qui refroidiſſent inévitablement & le Peintre & le Spectateur. En effet, comment indiquer tout ce qu'il faut néceſſairement ſavoir & exprimer dans ce Poëme? Vous en allez juger.

„ Octave tenant à Samos une ſéance pour „ l'examen des cauſes des Priſonniers du parti „ d'Antoine, Metellus, vieillard accablé d'an„ nées, de miſere & défiguré par une longue „ barbe, lui fut amené: le fils de ce vieillard „ qui étoit l'un de ſes juges, après avoir avec „ peine démêlé les traits de ſon pere, court „ l'embraſſer en verſant des larmes & jettant „ de grands cris; puis ſe retournant vers Oc„ tave: *Céſar*, dit-il, *mon Pere eſt ton enne„ mi, & je ſers ſous tes drapeaux: il doit être „ puni & moi récompenſé: ſauve-le à cauſe de „ moi, ou donne-moi la mort avec lui!* Céſar at-

„ tendri

„ tendri accorda aux prieres de son fils la
„ grace de Metellus, quoiqu'il le connût pour
„ un ennemi implacable."

On défie le plus habile dans la pantomime pittoresque de rendre tous les points de ce récit, de façon qu'un Spectateur versé dans la connoissance de l'histoire & des tableaux en saisisse l'ensemble; il est donc du devoir d'un artiste d'éviter de pareils argumens: s'il est forcé de les traiter, il faut qu'il ait l'adresse en simplifiant le fait, d'en indiquer les détails par les accessoires. Par exemple ici, en s'attachant, comme a fait l'auteur, à l'essence de l'action, au centre du sujet, qui est la reconnoissance des deux Romains, suivie de l'apostrophe tendre & fiere du fils de Metellus à Auguste, pour marquer que ce fils, du Tribunal passé dans les bras de son pere, de l'un de ses Juges étoit devenu son intercesseur, il falloit, au lieu de le vêtir pauvrement, lui donner la robe de Sénateur, ou même la Robe Consulaire, telle qu'on en voit aux autres restés près de l'Empereur; il falloit, pour indiquer la conclusion, qui est le pardon d'Auguste, amener Metellus chargé de fers, que le Licteur lui auroit ôtés; il falloit mettre Octave moins dans l'ombre, & par un effort de génie sublime, qu'on vît s'éteindre sur son visage la colere, pour faire place à la clémence. Mais M. *Brenet* n'est ni un Raphaël, ni un Rubens, ni même un le Sueur,

auquel on a voulu le comparer: c'eſt un compoſiteur ſage, qui grouppe bien ſes figures: les trois du milieu, c'eſt-à-dire de Metellus, de ſon fils & du Licteur, ſont heureuſement agencées, mais non ſans quelques fautes de deſſin; car, pour avoir voulu rendre le vieillard décrépit, le Peintre ſemble lui avoir décollé la tête: du reſte, il y a du feu & de la méchanceté dans les yeux du priſonnier, & le caractere vindicatif, implacable de cet ennemi, eſt, ſans doute, ce qui eſt le plus fortement exprimé. Le Peintre a mieux colorié que de coutume; il ſe ſoutient à côté de M. *Vien:* on eut deſiré ſeulement qu'affectant moins une oppoſition d'ombres & de lumieres, il eût éclairé ſon ciel par le haut de quelques degrés, ce qui eût détaché davantage l'architecture du fond & répandu une clarté ſuffiſante ſur l'Empereur & les Juges.

M. *du Rameau*, dont les tableaux ſont au deſſus de celui de M. *Brenet*, donne dans le défaut oppoſé; il eſt un des partiſans du ſyſtême introduit depuis quelques années dans notre Ecole; c'eſt, au lieu de ce beau clair obſcur, la magie de l'art, de ſubſtituer partout des tons clairs & brillans; maniere propre à ſéduire les ignorans, mais contraire à la nature & à la vérité: c'eſt ainſi que dans ſon tableau du *Combat d'Entelle & de Darès*, où Enée ſépare les deux athletes, le héros, le vainqueur

& le vaincu formant des grouppes différens, ſont tous trois auſſi éclairés; il en réſulte la même carnation, & aſſurement celle du vieux Entelle ne doit pas être du ton des chairs du jeune Darès. L'auteur a perdu encore le bel effet qu'auroit produit l'oppoſition du calme impoſant d'Enée avec la fureur des combattans: ce Prince n'a qu'un air effaré, qui le dégrade. La qualité ſupérieure de l'Artiſte, celle qu'on lui a toujours reconnue, c'eſt beaucoup de fougue; il ne laiſſe jamais le Spectateur froid & cela compenſe bien des défauts; il eſt d'ailleurs ſavant anatomiſte: des muscles bien prononcés, d'admirables raccourcis, des contractions hardies, ſans être outrées, ſont le grand mérite de ce tableau. Quant à celui de la piété filiale de Cléobis & Biton, traînant le char de leur mere, il n'attire pas également l'attention; c'eſt que l'auteur n'eſt pas dans ſon genre. Les corps des deux jeunes gens plaiſent aux yeux des Artiſtes qui en ſentent le travail; mais ils n'ont point la nobleſſe qu'il devroient avoir: ce ſont deux Forts de la halle. Mais la mere trop jeune, n'inſpire pas la vénération profonde qu'on devroit reſſentir en voyant cette action extraordinaire, & qui ſuppoſe dans le perſonnage envers qui on l'exerce, un caractere de ſupériorité impoſante. Mais l'eſſentiel du trait eſt manqué, c'eſt que la mere ayant demandé à Junon, dont elle

étoit grande prêtresse, de donner à ses enfans pour récompense de leur piété filiale ce que le ciel peut accorder de plus heureux aux hommes, le lendemain ils furent trouvés morts.

On remarque avec peine, Monsieur, dans tous ces divers tableaux ordonnés pour le Roi, qu'on n'ait pas suivi la convention pour les Statues, de choisir tous les sujets dans nos annales assez fécondes. Les Peintres auroient l'avantage d'éviter une comparaison humiliante, lorsqu'il s'agit de remanier ceux de l'histoire Grecque & Romaine, qu'ont épuisés leurs dévanciers. Pour en venir aux morceaux de ce genre desiré par les François, je me hâte de passer sur l'*Agrippine* de M. *Renou*, débarquant à Brindes, l'urne de Germanicus, son Epoux, dans ses mains: son attitude, quelques personnages à genoux devant elle, & le recueillement général, font demander à beaucoup de gens du peuple si ce n'est pas le viatique qu'on porte à un malade? C'est que l'action n'est pas distincte; c'est que l'auteur sacrifiant le fond aux accessoires, a fait occuper le devant de son tableau par une galere, des rameurs, par tous les ustenciles de marine; détails assez bien rendus, mais indiquant des idées vagues, une tête qui n'étoit pas profondement remplie de son sujet. Je ne dirai qu'un mot de M. *Menageot*, soutenant la réputation qu'il s'étoit ébauchée avec éclat l'an-

née derniere. Sa *Peſte de David* eſt vigoureuſe; mais le Roi ſans nobleſſe n'a que l'air d'un Anachorete, & l'Ange exterminateur, mal poſé dans les airs, celui d'un danſeur de corde gauche. Il y a plus de caracteres dans la *Juſtification de Suſanne*, où la paillardiſe d'un vieillard eſt ſurtout fortement ſentie, où la chaſte Juïve eſt ſuperbe; mais le Daniel petit & mesquin. Je ne fais qu'indiquer *la Nativité*, de M. *Suvée*; ſa *Naiſſance de la Vierge*, deux grandes machines de cet Agréé débutant, où il y a de la douceur, de l'harmonie, un faire agréable, tout ce qui annonce un artiſte dans les bons principes & capable de les mettre en uſage.

Je m'arrête à trois tableaux, dont les ſujets françois piquent principalement la curioſité des Pariſiens. Un étoit déja connu: c'eſt le *Siege de Calais*, traité l'année derniere par M. *Berthelemi*: j'y trouve peu de différence; la principale conſiſte dans le champ de l'action reſſerré, puiſque le précédent étoit de neuf pieds de haut ſur douze pieds & demi de large & celui-ci n'eſt que de dix pieds quarrés. Mêmes beautés & mêmes défauts, peut-être un peu plus de confuſion: autrefois la Reine tomboit à genoux ſur un couſſin, ce qui fit obſerver à un petit enfant, qu'on s'attendoit apparemment à cette attitude de ſa Majeſté; cette fois elle tombe ſur un marche-pied: il faut que l'artiſte

ait été forcé à ce travail ingrat, auquel répugne presque toujours la liberté du génie. J'aime infiniment mieux ſon *Martyre de St. Pierre*, d'un pinceau large & ferme & dans le meilleur ſtyle.

Le ſecond ſujet françois eſt un tableau ordonné par la ville, *à l'occaſion du rétabliſſement du Parlement & de la remiſe du droit de Joyeux avénement à la Couronne.* Vous allez voir, Monſieur, comment l'auteur, voulant compliquer ce ſujet ſimple, mêler de l'allégorie avec la vérité hiſtorique, en a fait un amphigouri qui rend ſa compoſition pitoyable & ſcholaſtique. Il a repréſenté le Roi entrant dans Paris par le quai des Tuilleries ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, auxquels il a oublié de donner du poil: la Vérité, transformée en poſtillon, tient les rennes & de ſon flambeau éclaire la marche; la Juſtice, la Bienfaiſance paternelle & la Concorde accompagnent ſa Majeſté. M. le Maréchal de Briſſac, Gouverneur de Paris, lui préſente M. de la Michaudiere, alors Prévot des Marchands de cette Capitale & ſa Juriſdiction.

Ce tableau n'a pas même, Monſieur, le mérite qu'y cherchoient ceux qui l'ont commandé, celui de la reſſemblance des perſonnages: les Echevins lui euſſent pardonné tous ſes défauts, s'ils euſſent pu s'y reconnoître & ſe flatter, à la faveur du ſujet, de faire paſſer à la pos-

térité leur effigie. Je ſuis fâché pour M. *Robin*, qu'il ait été chargé de cet ouvrage dont, au ſurplus, ſi ſa gloire en ſouffre, ſa bourſe s'eſt bien trouvée, car il a été payé plus cher que tous ceux commandés pour le Roi (*).

Il faut convenir pour ſon excuſe que la matiere étoit ingrate, que ces énormes perruques, ces robes rouges, ces phyſionomies de bourgeois de la rue St. Denis, ne ſont gueres propres à échauffer le génie & à faire rire l'imagination. Un autre dans ce genre, plus heureux par la nature de l'action, qui prête infiniment davantage, le dernier dont j'aie à parler, a été propoſé à M. *Vincent*; c'eſt *le Préſident Molé ſaiſi par les factieux, dans le tems des guerres de la Fronde;* ſi d'un côté le coſtume n'en eſt pas pittoreſque pour les acceſſoires, de l'autre, indépendamment du fond grand & ſublime, il étoit ſuſceptible de ces traits que l'Auteur a ſaiſis, bien propres à enrichir ſa compoſition & à en étendre l'effet : le mouvement, le tumulte, le deſordre d'une ſédition fourniſſent au pinceau une foule d'attitudes diverſifiées, fieres ou attendriſſantes, capables d'inſpirer la pitié ou la terreur, ces deux reſſorts tragiques, dont le Peintre a pro-

(*) On dit que M. *Robin* en a eu 3000 Livres, & que depuis ſon expoſition, pour le dédommager, ſans doute, des critiques, on lui a donné encore 2000 Livres de gratification.

sité en Poëte, il est dommage que sa verve ne se soit pas assez allumée à la vue de son héros, & qu'il ne lui ait pas donné ce calme sublime, plus difficile à rendre que les passions violentes. Les défauts d'exécution de ce tableau, car il y en a dans les meilleurs ouvrages, sont presque aussi saillans que les beautés. On est frappé d'abord de l'écart forcé du frondeur, qui ose porter la main sur le chef du Parlement; suivant les regles de la perspective, il est au moins de six pieds, & il n'est pas d'homme qui en puisse faire un pareil. Faute d'avoir distribué convenablement les tours de lumiere, il regne une confusion dans les personnages, dont les têtes ne se détachent pas assez; enfin tous semblent avoir perdu leur assiette & poussés par un vent impétueux qui les fait fléchir d'un même côté. Malgré ces observations séveres, M. *Vincent* est regardé comme une des espérances de l'Académie & l'on doit l'encourager à rester dans la carriere du grand genre, où il fait des progrès marqués. Il faut reprendre haleine, Monsieur, & renvoyer à une autre lettre quelques tableaux d'histoire moins volumineux, car le genre est si abondant cette année, qu'il absorbe presque toute l'immensité du local.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 15 Septembre 1779.

LETTRE II.

Je sors du sallon, Monsieur, & vous transporte dans l'attelier d'un artiste qui jusqu'ici resté au rang des médiocres, s'éleve cette année, franchit l'espace entre nos plus grands maîtres & lui, s'éleve au-dessus d'eux & les laisse bien loin en arriere: M. *Bonnieu*, Agréé, dont il s'agit, Peintre de genre, se complaisant à traiter des sujets de la vie familiere, avoit cependant donné en 1777 quelques idées de son talent dans son petit tableau d'Henri IV: encouragé par cet essai, il s'est livré à sa verve & a composé un tableau historique de Betsabée, qu'il se proposoit d'offrir au Concours; le comité des Membres de l'Académie assemblés pour juger des morceaux à admettre, a rejetté celui-ci, sous prétexte qu'il étoit trop licentieusement traité: il a pris le parti de l'exposer dans son attelier, & c'est une affluence chez lui qui s'accroît à mesure qu'on y va: il n'est pas de Spectateur qui n'en sorte enchanté & n'avoue que les confreres de M. *Bonnieu* ont bien fait d'écarter un rival aussi dangereux. On impute leur refus moins à leur honnêteté effarouchée, qu'à leur amour-propre allarmé: en effet, de l'aveu des connoisseurs impartiaux, il écrase tout le Sallon, grands & petits; on

eſt ſaiſi d'admiration dès qu'on entrevoit cet ouvrage; & s'il ne portoit les ſignes incontestables d'une production moderne & qui vient d'éclore, on croiroit que c'en eſt une de Van Dyck perdue & ignorée.

Dans ce tableau de chevalet, la Betſabée, de moyenne grandeur, ſort du bain: ſon corps entier, de la plus grande beauté, eſt en proye aux regards du Spectateur: ſon attitude, un peu courbée, a ſeulement fourni au pinceau de l'artiſte occaſion de déployer ces contours précis, purs, faciles & moëlleux, où brille le talent du deſſinateur. Tous les membres de la jeune perſonne ſont dans les proportions les plus heureuſes; ſa gorge eſt raviſſante: des chairs d'un blanc animé & plein de vie, par leur tendre incarnat manifeſtent en quelque ſorte jusqu'aux extrêmités de ſon corps le ſentiment d'émotion pudique dont elle vient d'être atteinte, en remarquant qu'elle a été vue: mais c'eſt principalement ſur ſa phyſionomie & dans ſes yeux, ſiege de l'ame, qu'eſt peint ſon embarras, par un caractere de tête expreſſif & auquel les plus ignorans ne peuvent ſe méprendre. Une vieille derriere elle lui couvre les épaules d'un voile, dont Betſabée dans ſa frayeur s'empreſſe de s'envelopper. L'oppoſition du viſage ombré, jaunâtre, ſillonné de rides de la ſuivante, releve davantage la beauté ingénue de ſa maîtreſſe. A travers ſa

sévérité inquiete, on prévoit d'avance que c'est elle qui recevra les premieres propositions du Monarque épris & négociera le marché. Quant au David, c'est l'endroit défectueux du tableau ; il est si rapétissé, si reculé, qu'au premier coup d'œil on le cherche vainement ; il ne se découvre qu'à l'examen des diverses parties de la composition. Par le trop grand éloignement, non seulement l'auteur s'est ôté la facilité d'animer cette figure & de lui donner l'expression dont elle seroit susceptible, mais même il n'a pu la désigner avec les attributs qui devroient au moins entourer le Roi pécheur. Chacun demande comment, dans une distance énorme où, par la diminution de son corps, il doit être suivant les regles de la perspective, il a pu s'enflammer de luxure & même distinguer Betsabée?

Quant aux détails du reste de ce morceau, ils sont très soignés & d'un fini précieux ; le Peintre a parfaitement saisi la limpidité de l'eau ; il n'a point omis ces gouttes, qui restent encore sur les jambes en sortant du bain & en découlent, ainsi que le transparent du fluide, à travers lequel on entrevoit le pied de la Belle : les draperies sont bien jettées ; la verdure un peu noire, & point assez détachée du fond, qui seroit un défaut dans d'autres circonstances, est ici d'un effet vrai, en ce qu'elle désigne l'épaississement du feuillage & l'obscurité du

lieu choisi par une femme pudique pour y dérober la nudité de ses charmes à l'avidité des passans indiscrets... Mais je m'apperçois, Monsieur, que c'est trop vous arrêter sur un tableau que je ne me lasse point de regarder, dans lequel, ce qui est le sceau des excellens ouvrages, plus on le considere, plus on découvre de beautés.

Indépendamment de ce chef-d'œuvre, M. *Bonnieu* a exposé au Sallon, où je vous ramene, huit morceaux capables de l'y faire figurer, sinon avec supériorité, au moins avec distinction. On aime surtout son *Supplice d'une Vestale*, sujet exigeant peut-être plus de vigueur & d'énergie, mais où, malgré la petitesse de l'espace, on trouve une exposition nette, un costume exact, & un détail savant de toutes les parties de ce point historique. Sa *Naissance d'Henri IV*, est un autre morceau atténué nécessairement par l'exiguïté des objets, qui empêche d'y mettre le sublime dont il seroit susceptible. *Dors, mon enfant!* est le tableau de la Romance si connue de M. *Berquin*, où une mere bourrelée de remords de lui avoir donné une naissance illégitime, peint par une sensibilité naïve le repos de l'innocence. L'auteur est encore resté au dessous du sujet, dans ces petits poëmes pleins de facilité & d'agrément. M. *Bonnieu* ne s'est point corrigé du défaut qu'on lui reprochoit aux deux Sallons derniers,

de lécher trop ſes chairs & à force de vouloir les rendre douillettes de les rendre fades.

Malgré ma promeſſe, Monſieur, je ne puis ſortir de l'hiſtoire, je m'en trouve entouré, quelque part où je fixe les yeux; les petits tableaux, les deſſins, les eſquiſſes, tout annonce une prétention générale au grand genre, & en même tems que d'efforts mal-adroits, que de médiocrité, que d'impuiſſance! Faute du beau, égayons-nous du ridicule: que ne puis-je, Monſieur, vous mettre ſous les yeux les logogryphes de M. *Jollain*, qui, pour marquer l'époque de nos ſuccès ſur l'onde, au lieu de peindre la France reſſaiſiſſant le Trident de Neptune, dont ſe ſeroit emparé l'Angleterre, imagine un perſonnage qu'il appelle le *Gouvernement*, auquel il fait relever une femme par terre, qu'il nomme la *Marine*: à côté du premier ſont une Colonne & un coq, ſymboles de la Fermeté & de la Vigilance, & pour dernier acceſſoire à cette belle invention, dans le fond on voit des guerriers prêts à s'embarquer & un Génie qui diſtribue des récompenſes. Il eſt fâcheux que ce morceau rélégué trop haut & dans l'ombre, ne ſe puiſſe pas aſſez discuter pour en découvrir toutes les fineſſes ingénieuſes; on ne doute pas que dans la face du Génie on ne reconnût les traits de M. de Sartine.

M. *Jollain* a encore célébré à ſa maniere M. *Necker*: ſon argument eſt *l'ordre remis dans les*

Finances. Comme cette opération étoit beaucoup plus difficile que la premiere, il y a introduit deux Génies, au lieu d'un : le premier démêle un écheveau de fil d'or, dont la Sagesse tient les bouts ; l'autre repousse des nuages.

Tout cela n'eſt rien auprès du grand tableau de M. *Vanloo*, Peintre du Roi de Prusse, qui embraſſant les diverſes parties du Regne actuel, en a formé un amas d'allégories énigmatiques, propres à deſeſpérer tous nos modernes Oedipes. Il en expoſe ainſi la triple partition : *le Tems découvre les Vertus ; la Sageſſe détruit les Vices ; le Soleil anime la Nature.* Il ſeroit ſuperflu de le ſuivre dans ſes données, dont le développement occupe plus d'une page & ne préſente qu'un enſemble découſu, auquel il manque un point de réunion : on ne peut que gémir de voir cet Artiſte, digne par ſon talent du nom illuſtre qu'il porte, l'employer auſſi mal. Ses partiſans le diſculpent & prétendent que cet ouvrage n'eſt qu'une préparation, dont le réſultat doit être dans un certain point d'optique, d'offrir le portrait de Louis XVI. Comme il a déja exécuté ce tour de force pittoreſque à l'égard de Louis XV, on peut ajouter quelque foi à ce bruit courant, mais pour l'honneur de l'Artiſte on auroit dû en faire mention dans le livret.

En général, Monſieur, les tableaux de genre plaiſent plus au grand nombre des Spectateurs, qui aiment à ſe retrouver dans ces détails domeſtiques, à leur portée. A chaque Sallon il en eſt qui les occupent ſpécialement & attirent conſtamment la foule : tel eſt ici *le Seigneur indulgent, ou le Braconnier*, de M. *Ville*; le ſujet tiré d'un opéra comique donné aux Italiens, il y a quelques années, eſt ſimple & riche tout à la fois. Huit perſonnages partagent la ſcene & la rempliſſent. Deux Gardes-chaſſes amenent le coupable au Seigneur aſſis; la Dame derriere lui, touchée des pleurs de la femme & de deux enfans intercédans pour le Braconnier, ſeconde leurs efforts & le détermine à la clémence : enſorte que l'unité du poëme eſt parfaitement obſervée. L'Artiſte, en habile homme, a nuancé les diverſes douleurs : celle du priſonnier eſt morne, ſilentieuſe, mêlée de remords; celle des enfans eſt ingénue, abondante en ſanglots, criarde & différenciée entre les deux ſuivant l'âge & le ſexe; l'attitude de la villageoiſe, plus reſpectueuſe, indique un mêlange d'effroi; enfin l'épouſe du Seigneur a cette compaſſion analogue à ſon rang & à ſon rôle : quant au Gentilhomme, la figure principale, il n'y a pas aſſez de caractere ſur ſa phyſionomie; on n'y voit que de la bonté, & l'on déſireroit qu'il y fût reſté quelque veſtige du premier ſentiment de colere &

d'indignation, dont il a dû être atteint. Belle exécution, du reſte, dans le vêtement, les étoffes, le coloris, dans l'agencement des grouppes. Cet Eleve de M. Greuze me paroît avoir fait beaucoup de progrès, & s'il ne l'égale pas encore pour la partie de l'expreſſion, il le ſurpaſſe déja dans les autres. Son *Juif Polonois* eſt ſurtout monté ſur le plus haut ton de couleur; il eſt d'une maniere large & vigoureuſe, telle que n'a jamais eu ſon maître.

Dans un *Fils repentant, de retour à la maiſon paternelle*, on eſt fâché de trouver beaucoup d'idées de ce même M. *Greuze*. M. *Aubry* devroit être jaloux de produire par lui-même & de ne pas ſe laiſſer ſoupçonner de plagiat.

Au Sallon dernier un tableau d'hiſtoire de M. *l'Epicié*, me fit oublier de vous parler, Monſieur, de ſa *Douane*; aujourd'hui je m'arrête avec complaiſance devant ſa *Halle*, qui me paroît bien ſupérieure à ſon *Régulus*: elle eſt faite pour ſervir de pendant à la premiere. L'invention du ſite eſt vaſte, nette, ingénieuſe; il ſeroit à ſouhaiter que nos grands marchés euſſent une pareille décoration: l'architecture eſt belle, noble & un peu lourde, comme elle doit l'être en pareil lieu; la perſpective eſt exacte & l'œil pénetre aiſément à travers les colonnes maſſives dont elle eſt

soutenue. Une varieté étonnante, une grande vérité dans toutes les attitudes des personnages qui composent la foule immense de ce concours tumultueux, occupent longtems les spectateurs & en réveillent sans cesse leur curiosité, la satisfont successivement. On trouve cependant que le compositeur a omis une scene, par sa fréquence essentielle à la représentation d'une halle; c'est celle d'une querelle entre de pareils acteurs: il répond qu'il a cherché le naïf, sans donner dans le bas (*). C'est une mauvaise excuse, il auroit pu éviter ce dernier & le peuple dans ses combats présente quelquefois des athletes aussi intéressans que les arenes de nos petits-maîtres spadassins. Je crois plutôt que M. *L'Epicié* ne s'est pas senti la vigueur qu'auroit exigée cette partie de son poëme: c'est par où peche l'artiste. Quant à son faire, il n'empate pas assez ses tableaux, il est avare de couleur; ce qui répand dans les clairs un blanc de farine désagréable: qu'il voie, revoie, étudie, médite l'inimitable Teniers, le grand maître du coloris dans ces sortes de sujets.

On pourroit donner le même conseil à M. *Favray*, Chevalier de Malthe (on a oublié *Servant.*) Il nous offre dans *sa Rue de l'Hippodrome à Constantinople*, le spectacle amusant du

(*) Voyez le *Journal de Paris.*

coſtume d'un aſſemblage innombrable d'étrangers, encore plus piquans par leur nouveauté que les perſonnages de M. *L'Epicié*; mais faute de fond, de perſpective, de clair-obſcur, on les prendroit pour autant de figures découpées & collées avec choix. J'ignore, au ſurplus, d'où ſort ce M. *Favray*, qui déjà Académicien & même ancien, repréſente pour la premiere fois au Sallon.

Il ſeroit grand beſoin, Monſieur, de pareils débutans & il en faudroit beaucoup de cette eſpece pour remplacer M. *le Prince* que nous ſommes menacés de perdre. Cet Artiſte, à la fleur de l'âge, trop livré aux plaiſirs & déja recueillant les fruits amers d'une vie licentieuſe, que favoriſe ſa profeſſion, eſt attaqué de vapeurs, de vertiges, eſt dans un état d'épuiſement qui fait deſeſpérer qu'il puiſſe jamais reprendre la palette. Sa fécondité lui a fait heureuſement produire avant ſa nullité de quoi nous amuſer encore cette année; car il eſt toujours ſpirituel & piquant. Des Payſages rians, où le goût de la belle nature ſe retrouve ſans ceſſe, occupent les connoiſſeurs, tandis que des ſcenes folâtres raviſſent la multitude. On ne ſe laſſe point d'étudier ſes *Marionnettes* du plus joli détail, ſes *Joueurs de boule*, *ſes Joueurs de petit palet*. Dans ſon *Cabaretier qui vient avertir un Voyageur que ſon cheval eſt prêt*, un

autre se seroit contenté de bien rendre ce sujet simple; M. le Prince y a jetté un incident qui le releve, & fixe les regards dès qu'on l'apperçoit; c'est que l'aubergiste trouve le cavalier caressant sa femme: saillie charmante, exprimée avec toute la finesse du pinceau de cet aimable Artiste.

Heureusement, Monsieur, tout se compense; pour nous dédommager de la perte de M. *le Prince*, deux autres confreres qu'on regrettoit au Sallon dernier reparoissent aujourd'hui; il est à espérer que Paris fixera enfin leur légereté: ce sont MM. *Casanova* & *Loutherbourg:* le premier, toujours plein de verve & de feu, ne peut être considéré froidement, il fait passer sa chaleur jusque dans l'ame du Spectateur: ses deux *Cavaliers dans le Costume Espagnol* sont d'une vigueur, d'une vérité rare; le plus fameux Maître d'équitation ne les auroit pas mieux mis à cheval; les Courtiers semblent hennir: mais ses deux tableaux faisant pendant, son *Coup de Tonnerre* & son *Coup de Vent*, saisissent surtout d'une terreur involontaire: ici la foudre sillonne des nuages noirs; femmes, animaux, hommes se ressentent du désordre de la nature & de la colere du ciel: là le fougueux Borée renverse tout ce qui résiste à son passage & l'expression de ce tableau, d'une touche fiere, n'est pas moins frappante.

M. *Loutherbourg* n'a exposé qu'un morceau, représentant un *Port de Mer*, *où l'on voit un Embarquement*; & il suffiroit pour donner une très haute idée de son talent, si sa réputation n'étoit pas faite. Aussi chaud de couleur que M. *Casanova*, aussi riche dans ses détails que M. *Vernet*, il pourroit nous empêcher de regretter celui-ci, s'il vouloit suivre la même carriere, & travailler avec autant d'assiduité: il entend mieux à rendre la vapeur de l'air; son soleil couchant, heure du jour où il a peint son ouvrage, colore l'horison des plus beaux feux; c'est ainsi que cet astre semble, déja loin de nous, marquer encore sa présence par des reflets vifs & brillans.

Comme votre intention, Monsieur, est d'avoir plutôt l'historique du Sallon, qu'un catalogue sec des tableaux qu'on y voit, je m'attache moins à vous les détailler qu'à vous faire connoître ceux qui peuvent piquer votre curiosité, par eux-mêmes, ou par leurs accessoires, ou par leur ridicule, ou par des anecdotes relatives aux ouvrages ou à leurs auteurs: c'est ce qui me fait omettre M. *Vernet*, toujours beau, toujours fécond, mais toujours monotone dans sa variété même; M. *Robert*, dont le genre plus circonscrit encore est moins vivant, si l'on peut s'exprimer ainsi; Mlle. *Vallayer* & M. *Van Spaendonck*, ces deux rivaux pour les fleurs, les fruits, les vases, tous deux vrais, mais la

premiere avec des touches plus precieuſes, l'autre avec des touches plus mâles; M. *Huet*, Peintre d'animaux.... Je me trompe, Monſieur; cette fois il a pris un vol plus hardi, il s'eſt élevé juſqu'à l'hiſtoire, il a fait un *Hercule chez la Reine Omphale*, tableau de dix pieds de haut ſur huit pieds de large, & ce ſujet le plus indécemment traité révolte la pudeur, ſans éveiller le déſir: la femme coloſſale, toute nue, n'eſt point une Reine voluptueuſe; on n'y voit clairement que la dévergondée qui lui a ſervi de modele, & dans le Vainqueur des monſtres amolli, qu'un Satyre ignoble, ſous les traits duquel on retrouve l'artiſte paillard, ſongeant plutôt à aſſouvir ſa luxure, qu'à enfanter les conceptions ſublimes d'une pareille compoſition... Cette infamie ſcandaleuſe, digne d'un corps-de-garde, expoſée aux regards de tout Paris, confirme ce que je vous ai dit du motif qui avoit fait rejetter la *Bethſabée*.

Une autre amélioration du Sallon, Monſieur, c'eſt qu'au moyen de la multitude de grands tableaux il y a moins de portraits & l'on a choiſi entre ceux-ci les plus dignes d'être offerts. M. *Dupleſſis* a expoſé celui de *Monſieur*, Frere du Roi, dont l'air de tête ſage & le vêtement faſtueux concourent à mieux exprimer le caractere phyſique & moral de ſon Alteſſe Royale. Celui de Madame la Ducheſſe de *Chartres* a

plusieurs défauts de sens commun : la Princesse très ressemblante & bien drapée, mais à la françoise & dans le goût le plus moderne, puisqu'on croit lui reconnoître une levite, à les pieds nuds; ensuite elle est couchée, elle rêve, elle a laissé tomber son livre, elle est au bord de la mer. On voit un vaisseau qui vogue, ce qui annonce l'idée du Peintre & l'instant où il a pris son sujet, c'est-à-dire au moment où le Duc de Chartres vient de s'embarquer sur l'armée navale ; & le Peintre la laisse dans cet état de froideur, les yeux collés à terre, lorsqu'ils devroient se fixer sur les flots, suivre le vaisseau, tant qu'il est apparent, lorsque même longtems après que tous les autres spectateurs l'auroient perdu de vue, une tendre illusion devroit le reproduire encore à l'imagination d'une amante cherchant à s'abuser. Le portrait de M. *Franklin* répond à sa courte devise, *Vir* : mais l'artiste auroit dû se dispenser de montrer M. de Fontanel, en Gillet, avec un air railleur, qui caractérise du reste à merveille ce politique rédacteur du *Mercure*, dans les paragraphes où, pour décrier finement les Anglois, il leur fait dire à l'article de *Londres*, toutes les sottises qui lui passent par la tête.

M. *Callet* a quitté cette fois le genre de l'histoire pour en peindre, il est vrai, un héros futur, M. le Comte d'Artois ; il l'a

revêtu de ſes ornemens d'apparat, dans le tems où ce Prince vint rétablir la Cour des Aides. On eſt fâché que la tête peu reſſemblante ne réponde pas à tous les acceſſoires, du plus grand goût & de la plus exacte vérité, & l'on invite ſérieuſement l'artiſte à la refaire.

Dans les Portraits de Madame la Ducheſſe de Saxe-Teſchen, du Prince & de la Princeſſe Orlow, du Comte de Panin, M. *Roſlin* a ſçu prendre un pinceau plus mâle pour ces formes nouvelles d'une nature étrangere, dont il a ſaiſi la hardieſſe & la fierté; mais ſon chef-d'œuvre eſt le portrait du célebre Linné, le Prince de la Botanique, auquel il a ingénieuſement mis à la boutonniere une fleur, qu'a découverte ce ſavant. Rien de plus vivant que cette figure: du reſte, les ſatins, les taffetas, les velours, les dentelles, les rubans, l'or, les pierreries, les diamans, le déſeſpoir des Peintres juſqu'aujourd'hui, rien n'arrête l'habile Artiſte; il rend tout avec la couleur propre & locale: c'eſt une magie ſoutenue qui en impoſe également à ſes confreres & aux ignorans.

Un Agréé débute dans le genre de MM. *Dupleſſis* & *Roſlin*, mais non en imitateur ſervile: ſes portraits de M. *Morand*, de M. *de la Blancherie*, de M. *Comus* ſont déja plaiſir & ſont variés comme les perſonnages que rend ſon pinceau. Le Docteur en médecine, à travers

la magnificence de son vêtement, a la gravité qu'il doit avoir, & l'esprit qui est dans ses yeux est celui de son état, un esprit réfléchi & profond. Le caractere juif, empreinte de la figure du second, est saillant; & la gaîté fine de l'escamoteur brille sur sa face fleurie: entre ces deux charlatans le spectateur se sent disposé à rire d'être dupe de celui-ci; il seroit fâché de l'être de celui-là, dont la mine pédantesque trahit la nullité sous un air scientifique. M. *le Noir*, c'est le nom de l'artiste, se signale ainsi entre ses confreres, par sa finesse pour exprimer les pensées sur les physionomies: il ne sauroit trop cultiver cette qualité, la plus précieuse & la plus difficile du genre.

Il est tems, Monsieur, de finir cette portion de notre ouvrage: vous devez y avoir pris une idée suffisante des Peintures du Sallon de 1779. Une seule œuvre de génie, c'est-à-dire produisant l'enthousiasme universel, qui maîtrise & subjugue l'ame de toutes les classes d'hommes; d'autres en petit nombres admirables pour les faiseurs, plaisant aux autres, mais les laissant froids; beaucoup d'artistes donnant des espérances; quelques-uns dont les débiles mains devroient renoncer à manier le pinceau; enfin une foule de membres luttant envain pour sortir de leur obscurité: tel en est le résumé. Vérité dure pour Messieurs de l'Académie, mais

vérité

vérité néceſſaire à dire pour aiguillonner leur amour-propre trop engourdi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 22 Septembre 1779.

LETTRE III.

Je vous ai fait obſerver, Monſieur, & ma revue du Sallon doit vous en convaincre, que l'eſpoir de participer au choix du Comte d'Angiviller & d'être admis en concurrence avec nos meilleurs Peintres à la compoſition des tableaux d'hiſtoire pour S. M., avoit l'inconvénient d'inviter à ſortir de leur ſphere des hommes de mérite qui, préſumant trop de leurs forces, ſe feroient ſiffler dans ce premier genre, tandis qu'ils auroient pu être applaudis dans d'autres. Il eſt arrivé le contraire à l'égard des Sculpteurs : comme le Roi ne veut que des Statues de nos grands hommes, tous ſe ſont tournés de ce côté-là & retréciſſant leur génie, au lieu de ces beaux grouppes où il auroit pu ſe déployer, ſe ſont bornés à nous offrir des buſtes. Il eſt vrai qu'il en eſt peu qui ne ſoient connus & intéreſſans, & que dans quelques-uns les Artiſtes s'élevant juſques à leur ſujet, y ont mis un ſublime digne des plus hautes conceptions. Il eſt fâcheux qu'une ſeule des quatre Statues or-

données par le Gouvernement en 1777, soit marquée de ce grand caractere. C'est celle du grand Corneille, par M. *Caffiery*. Le tragédien est représenté dans une des plus importantes de ses occupations, dans l'instant où il enfante le plan de quelqu'une de ses immortelles œuvres, qui lui ont mérité en France le titre auguste de pere du théâtre. Le vulgaire & même des critiques n'ont remarqué en lui qu'un penseur profond, attribut trop général qui ne le distingueroit pas assez; mais il est assis, il tient une plume à la main, un cahier est à côté de lui; le voilà spécifié comme un écrivain: cela ne suffit pas; c'est sur sa physionomie, c'est dans le feu de ses yeux que respire le poëte: on y admire ce *mens divinior*, *cet os magna sonuturum*, auquel on ne peut se méprendre; c'est-là qu'il est Corneille. Il est goûté de tout le monde, & dès que la cour est ouverte, il est entouré & la foule de ses adorateurs ne desemplit pas plus qu'à la comédie lorsqu'on joue ses chefs-d'œuvres. Une hardiesses du Sculpteur, ç'a été de le rendre dans la vérité du costume du tems le plus exact, dans ce vêtement épais qui fait ressortir davantage l'esprit, le saillant de la physionomie. Il a ainsi sacrifié les finesses de son art à la partie essentielle de sa composition; il s'y seroit livré davantage, s'il n'eut eu à rendre qu'un homme ordinaire.

A côté eſt *Montesquieu*, par M. *Clodion*, modelé en plâtre ſeulement : ſon exécution en marbre eſt remiſe au Sallon prochain, parce qu'il ne s'eſt point trouvé de bloc convenable, & tous les connoiſſeurs en béniſſent le ciel. Cette Statue eſt abſolument à refaire. L'Auteur de *l'Eſprit des Loix* eſt aſſis, comme ſon voiſin ; mais ſon air de tête eſt ſans nobleſſe, c'eſt celui d'un charlatan qui vend ſa drogue ; il a le doigt ſur ſon livre & il ſemble dire aux ſpectateurs, *c'eſt moi qui ai fait cet ouvrage* ! Le Sculpteur a affecté de cacher deſſous *le Temple de Gnide*, dont on a peine à découvrir le titre, comme ſi le Préſident en rougiſſoit. Cette idée, que je crois fauſſe, a du moins quelque fineſſe ; du reſte, on lui reproche d'avoir mêlangé le coſtume antique avec le nôtre & ſurtout de nous offrir une figure *tournentée* en terme de l'art, c'eſt-à-dire, pour avoir voulu trop rechercher ſon attitude, de l'avoir fait peu naturelle.

MM. *Pajou* & *Berruer* ſe ſont épargnés bien du travail, en établiſſant leurs figures droites, comme l'exigeoit, au ſurplus, la qualité de leurs héros. Le premier avoit à préſenter un Orateur ſacré & véhément, un Controverſiſte profond & irréſiſtible, un Prélat entêté, vindicatif, fougueux : tous ces caracteres n'alloient point à une figure tranquille & en repos, il a donc mis la ſienne debout ; mais elle n'en a pas

plus de mouvement, elle eſt froide & vague; on y reconnoît les traits phyſiques de *Boſſuet*; il y manque ſon ame. De la main droite il tient un livre, dont il ſemble retourner un feuillet avec l'index de la gauche; conception foible, idée triviale, qui ne l'éleve pas au deſſus d'un régent, ou même d'un maître d'école. On eſt ſurpris que M. *Pajou*, qui à ſa qualité d'artiſte joint celle d'homme de lettres & n'a pas été jugé indigne de figurer dans l'Académie des Inſcriptions, dont il eſt membre depuis quelques années, n'invente pas davantage & n'ait pas un ciſeau plus ſpirituel : quant au faire, il eſt ſuperbe; le corps de la Statue eſt noblement placé ; la tête & les mains ſont ſavamment deſſinées; les plis du vêtement, les jets ſont larges & exécutés avec préciſion & vérité; le rochet eſt tranſparent; le camail ou *Pallium* riche & moëlleux: tous les détails ſont précieux (*); mais il n'a fait qu'une ſtatue, que les connoiſſeurs préferent cependant à ſa premiere de *Descartes*, auſſi pour le Roi.

Le ſecond Artiſte, dont le ſujet étoit moins vaſte, s'en eſt tiré plus adroitement, en éludant, il eſt vrai, une partie de la difficulté; le perſonnage qu'il avoit à nous reproduire, étoit

(*) Seulement on trouve qu'il les a trop multipliés pour faire valoir davantage ſon habileté, car enfin un Prélat en rochet n'a pas un manteau par deſſus.

le Chancelier *d'Agueſſeau*, Légiſlateur à la fois & Orateur. Un homme de génie embraſſant le Magiſtrat ſous ces deux aſpects, ſe feroit efforcé par quelque tournure ingénieuſe de les exprimer & de les concilier. M. *Berruer* ne ſe ſentant pas la capacité de remplir une pareille tâche, a choiſi la plus aiſée; il s'eſt chargé du Légiſlateur, & a cru avoir tout fait en lui imprimant un air impoſant par ſa main droite qu'il étend: de la gauche, qui retombe ſur ſa ſimarre, il tient un rouleau de papiers, ſur lequel eſt écrit *Ordonnances ſur la Légiſlation.* Il eſt à obſerver que le Spectateur enviſageant la figure, ne voit pas ce que le Chancelier a en réſerve; il eſt obligé de ſe détourner un peu pour en lire le titre: on eſt tenté de croire que ce n'eſt rien de bon, que ce ſont des Edits Burſaux, que lui, & ſes ſemblables depuis, nous ont tant apportés: c'eſt d'autant plus à craindre, que l'action eſt cenſée ſe paſſer en un Lit de Juſtice; elle eſt décidée par un pliant dont ſe releve l'organe de ſa Majeſté, qui dans le coſtume devroit être couché aux pieds du Roi. Cette gaucherie de l'Artiſte jette en même tems de l'odieux ſur ſon héros & du ridicule ſur ſa compoſition. Ce ſont des épigrammes qui ne finiſſent pas. Ses confreres s'attachant peu au fond, louent le Statuaire d'avoir ſurmonté l'ingratitude du coſtume & de l'ampleur même de la robe, qui preſque toujours

dissimule le nud de la figure, objet des recherches éternelles de l'art : ils en admirent surtout un pan grandement jetté sur le pliant ; mais ils ajoutent, que le travail de l'outil est un peu rond. En général, Monsieur, toutes ces statues sont lourdes & fatiguent les regards par leur masse volumineuse, sauf *Montesquieu*, ayant le défaut contraire ; il a l'air d'un colifichet. J'ignore, Monsieur, pourquoi M. *Houdon*, déja Académicien & d'un mérite fondé sur des succès brillans, n'a pas été préféré à l'auteur de la statue de *Montesquieu*, à M. *Clodion*, qui n'est qu'Agréé, n'est point connu & débute par un ouvrage universellement réprouvé. J'ai interrogé cet homme modeste, dont le silence a répondu. Je me suis confirmé dans mon opinion que les fonds destinés par le Roi à l'avancement des Arts, ne tourneroient qu'à gratifier les sujets rampans, qui faisoient leur cour au premier Peintre & au Directeur Général. Quoi qu'il en soit, M. *Houdon* est bien vengé par la surprise de tous les amateurs de ne le pas voir employé. On aime dans ses bustes, de M. de *Nicolaï* le pere, de M. de *Caumartin*, la ressemblance la plus frappante, la seule chose qu'on y pût exiger. Il n'en étoit pas de même de M. *Franklin*, de *Voltaire*, de *J. J. Rousseau*. Quelle élévation de pensée dans le premier, Législateur du nouveau monde ! Quelle finesse dans le second,

Poëte lu & relu toujours avec un plaiſir nouveau! quel feu dans le dernier, dont les regards perçans ſemblent pénétrer juſques dans les plis & replis les plus cachés du cœur humain! Il eſt ſurtout, Monſieur, un certain point de vue, où l'illuſion eſt ſi complette & le coup d'œil ſi direct & ſi vif, qu'on croit voir ce buſte animé, qu'on ne peut le ſoutenir & que le premier mouvement eſt de s'y ſouſtraire. Il eſt en terre cuite, tandis que ſon voiſin eſt du plus beau marbre blanc, ſuperbement drapé à l'antique; contraſte formé par le haſard & fidele image de la pauvreté où l'un a toujours vécu, tandis que l'autre nageoit dans une opulence faſtueuſe. Le Sculpteur a lutté contre lui-même ſur ce dernier, il l'a reproduit dans un autre buſte pour être inſtallé au foyer de la nouvelle Comédie Françoiſe & je trouve plus de vérité dans celui-ci. Celui là doit être placé dans le cabinet de l'Impératrice de Ruſſie, qui n'ayant jamais pu jouir de la préſence de cet homme célebre, veut en multiplier partout les effigies dans ſon Palais. Elle doit en poſſéder encore une ſtatue du même Artiſte en bronze doré: c'eſt proprement ici le vieillard de Ferney, il eſt enveloppé dans ſa robe de chambre, il eſt aſſis dans ſon fauteuil, les mains appuyées ſur les bras; il revient de la promenade, il eſt fatigué, prêt à ſe coucher; telle eſt la ſcene familiere que l'auteur a choi-

sie; mais, malgré la lassitude de son corps, son ame veille, & le rire sardonique de la figure caractérise la moisson de ridicules que le Philosophe Satyrique a faite durant ses dernieres méditations; il s'amuse en lui-même aux dépens des sots, des prêtres, des fanatiques, qu'il va livrer encore une fois à la dérision générale. Il faut avouer que dans cette petite figure, de moins d'un pied de haut, il y a plus de génie que dans celles de la cour, le Corneille excepté.

Le portrait n'est pas le talent de M. *Gois*, si l'on en juge par son Buste de M. le Comte *d'Artois*, absolument manqué. Il a voulu lui donner un air de finesse, qui n'est en rien aujourd'hui celui de la tête de S. A. Royale. Cet Artiste est appellé à de plus riches compositions: il excelle dans les bas-reliefs; ses modeles de tombeau sont d'une belle simplicité & d'un très bon goût. C'est surtout dans ses dessins qu'on trouve une tête fortement organisée: la composition vaste de ses *deux Cambyses* ne l'a point effrayé; ces esquisses sont pleines de majesté; son *Moïse qui fait renverser le veau d'or*, est fier, & *Tullie, fille de Tarquin, faisant passer son char sur le corps de son pere*, est du plus vigoureux style.

Le *Méléagre* de M. *Boizot* a de la grace, de la vigueur même; mais il est d'un caractere vague: ce n'est qu'un chasseur ordinaire, beau,

bien conformé, & point le mâle héros de la fable, un fils de Roi, le vengeur de son pays. On trouve du nerf dans le *Gladiateur mourant* de M. *Julien*, malgré l'abandon du corps très bien exprimé; il possede parfaitement l'anatomie; peut-être les mains sont-elles soignées avec trop de délicatesse pour sa situation; car cet auteur a, quand il le veut, de la douceur & du moëlleux dans le ciseau; ce que prouve sa *tête de femme, coëffée d'un voile & couronnée de fleurs*, comme les jeunes filles dotées par le Pape & le Sacré College à l'église de la Minerve à Rome: elle est d'une suavité charmante. Les fleurs sont artistement travaillées & le voile a presque la transparence de la gaze.

Il seroit à souhaiter que M. *de Joux*, nouvel Académicien, eût choisi pour son morceau de réception un sujet moins rebattu en peinture & en sculpture que le *St. Sebastien*; on est obligé, faute d'une expression neuve, de se rejetter sur les détails de nature qu'on parcourt avec plaisir.

M. *Monot*, ordinairement doux & dont le faire se retrouve dans un *Enfant qui joue avec ses pieds*, a voulu donner cette fois un ton tragique à son ciseau dans le Buste de Mlle. *Duplan*; il a choisi le moment où cette Actrice, dont la tête est tout-à-fait pittoresque, faisant le rôle de *Clitemnestre* dans l'*Iphigénie en Aulide*,

du Chevalier Gluck, dit aux soldats qui viennent saisir sa fille pour la conduire à l'autel:

Osez mettre le comble à votre rage impie, Barbares!

Ce vers, qui devroit se lire sur la figure de la Reine, est inscrit en légende au bas, pour l'intelligence du Spectateur.

L'Artiste a médité un sujet plus grand encore, *l'Amour qui, foulant aux pieds l'Aigle de Jupiter, semble s'applaudir de triompher de l'univers.* Ce sujet allégorique & d'une grande moralité, doit s'exécuter en marbre pour le Pavillon du Comte d'Artois à *Bagatelle.* Il ne pouvoit être mieux placé qu'à l'entrée d'un palais dont le nom seul annonce la destination futile. On ne sait si ce modele desiré ne s'est pas trouvé prêt, mais il n'est qu'annoncé & n'a point été présenté au Public.

On ne juge pas cette année que M. *Foucou* ait répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de lui précédemment: tous ses ouvrages, en petit nombre & de petite maniere, sont froids, même un Buste de *Regnard.* Puisse M. *Sergell*, Agréé qui entre dans la carriere & le dernier aussi dont je ferai mention, mieux soutenir son essai! c'est un très beau sujet; „ Othryadès, „ Lacédémonien, resté seul sur le champ de ba- „ taille, & blessé mortellement dresse un trophée „ à Jupiter, sur lequel il écrit avec son sang."

Il eſt à préſumer que s'impoſant une pareille tâche, on ſe ſent la force de la remplir; tâche difficile, en ce qu'elle exige plus de tête que de main, que l'exécution en doit être ſimple & l'expreſſion ſublime. Il faudra voir le modele rendu en marbre pour décider du dégré de mérite du compoſiteur.

Je paſſe, Monſieur, ſur les Graveurs, entre leſquels je ne trouve aucun nouvel athlete, parce que tous les morceaux expoſés au Sallon ſont d'ailleurs depuis longtems connus du Public, annoncés, décrits, vantés dans diverſes feuilles périodiques & que ces Artiſtes, en multipliant comme ils veulent une même production, la répandent partout & vous ont mis à portée de juger par vous-même de leurs œuvres. Un ſeul portrait par M. *Miger* exige que je m'y arrête, en ce qu'il fait anecdote & annonce une impudence rare: ç'auroit été, ſans doute, déja une grande audace à M. *Vernier*, un des ſuppôts du Chancelier, un de ces Magiſtrats du Grand Conſeil, qui par une prévarication infame avoient eu la lâcheté de ſe prêter à ſes vues, un de ces hommes voués dans les *Correſpondances* au ridicule & à l'exécration, de ſe montrer en pareil lieu dans les circonſtances actuelles; mais comment qualifier la dédicace qu'il s'eſt fait faire & qu'on lit au bas: *Viro Juſticiæ Vindici integerrimo, egregiarumque artium ſagaciſſimo cultori!* Comment

s'eſt-il trouvé un complaiſant aſſez bas pour s'y prêter: il a rougi tellement lui-même de ſon héros, qu'il n'a oſé ſe nommer, & ne s'eſt déſigné que par des lettres initiales.

Je reviens, avant de finir, ſur deux Portraits dont j'avois omis l'un volontairement, ignorant ſon mérite, & dont l'autre n'eſt expoſé que depuis peu. Le premier eſt remarquable par un nouveau procédé particulier à l'auteur, M. *Loir*, qui depuis nombre d'années ne s'étoit pas montré au Sallon; il a peint en Paſtel ſur cuivre M. *Belle*, ſon confrere. Cette maniere moins agréable, peut être plus ſolide, mais ſurtout plus propre aux ſujets exigeant de la vigueur & de l'énergie. Le ſecond eſt le portrait de M. *d'Angiviller*, par M. *Dupleſſis*. Il eſt beau, mais froid, comme le héros: ce qui le rend remarquable, c'eſt un rouleau que déploye le Directeur des Bâtimens, ſur lequel on lit: *Galerie du Louvre*: c'eſt l'annonce de ce ſuperbe *Muſæum*, où doivent ſe réunir tous les Talens, tous les Arts, où figureront toutes les Ecoles, où ſe formeront les grands Artiſtes en tout genre & qui rendra deſormais le Sallon inutile, ou du moins inſipide, & l'époque de l'adminiſtration de M. d'Angiviller à jamais immortelle. O... *quando ego te aspiciam*!

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris ce 28 Septembre 1779.

FIN.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05533 657 0